This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

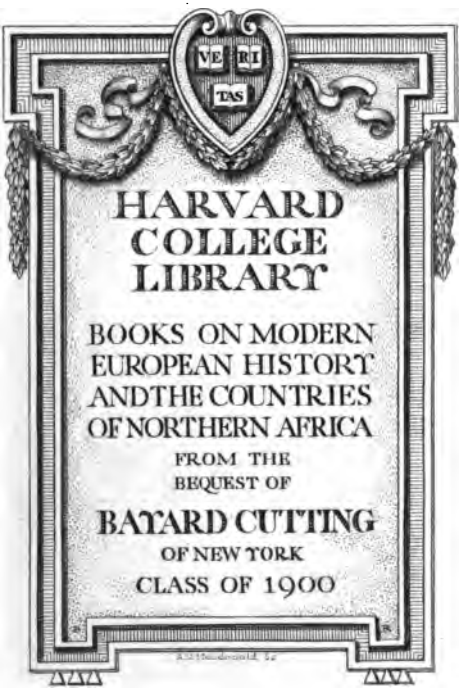
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 1409.13
B


VE RI
TAS
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
BOOKS ON MODERN
EUROPEAN HISTORY
AND THE COUNTRIES
OF NORTHERN AFRICA
FROM THE
BEQUEST OF
BAYARD CUTTING
OF NEW YORK
CLASS OF 1900

MÉMOIRES SECRETS

SUR

NAPOLÉON BUONAPARTE.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 20.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

NAPOLÉON BUONAPARTE;

ÉCRITS PAR UN HOMME QUI NE L'A PAS QUITTÉ DEPUIS QUINZE ANS;

Faisant suite au Précis Historique, publié par le même Auteur, et dont on vient de mettre en vente la septième Édition.

SIXIÈME EDITION,

Revue et corrigée.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n° 25.

1815.

Fr. 1409.13
B
Harvard College Library
July 21, 1911
Bequest of
Bayard Cutting.

Les Exemplaires exigés par la loi ont été déposés. Je préviens en conséquence que je poursuivrai tout Contrefacteur ou Débitant de cet Ouvrage dont les Exemplaires ne seraient pas revêtus de ma signature.

=279
48.189
7

PRÉFACE

POUR SERVIR A LA SUITE QUE JE DONNE A MON PRÉCIS HISTORIQUE.

L'accueil favorable que le Public a fait à mon *Précis Historique* sur Buonaparte, est la moindre des raisons qui m'obligent à donner une suite à ce même ouvrage. J'avoue même que six éditions (1), en aussi peu de temps, seraient un motif suffisant pour légitimer la continuation : mais non ; je ne saurais me dissimuler que les circonstances seules ont fait la fortune de l'ouvrage. D'autres raisons enfin que celles précitées, m'engagent à le continuer.

Naturellement sensible, que de fois j'ai gémi sur nos sanglans lauriers ! Peu d'hommes en France ont desiré plus ardemment un nouvel ordre de cho-

(1) Chacune tirée à mille exemplaires.

ses ; aussi, quel plaisir n'ai-je point éprouvé, lorsque j'ai vu l'usurpateur contraint de relâcher sa proie ! Je pouvais sentir ce plaisir mieux que tout autre, parce que mieux que tout autre, j'avais l'intime conviction que les malheurs de la France seraient éternels, tant que Buonaparte lui donnerait des lois.

Mais ce n'est point assez que le colosse ne soit plus ; il faut encore prouver sans réplique, même à ses partisans, si toutefois il lui en reste, que s'il fut un colosse aux yeux de bien du monde, c'est qu'on ne voulut jamais le voir qu'à travers un prisme.

Quiconque écrira l'histoire de Buonaparte, doit être et Tacite et Suétone. Si l'on ne réunit les qualités de ces deux historiens, nous n'aurons jamais qu'une histoire incomplète du plus fol usurpateur dont l'histoire fasse mention.

Il est des hommes qu'un seul trait de Suétone charmera plus qu'un excellent chapitre de Tacite; et cette classe d'hommes fut, sera et doit toujours être la plus nombreuse. Quoiqu'au résumé Buonaparte ne soit point difficile à définir, je suis certain que sur *dix hommes* qui auraient vécu alternativement chacun un mois avec lui, il ne s'en trouverait pas deux du même sentiment sur son compte.

Voyez-le aux Tuileries, retrouvez-le à Saint-Cloud, ce n'est plus le même homme. Ayez besoin de lui parler à Schœnbrunn, c'est un autre; faites-lui votre cour à Marrac, vous ne le reconnaissez plus.

De ces faits divers et copiés sur les lieux, je conclus qu'un historien, quel qu'il soit, ne parviendra jamais à nous donner un portrait fidèle du versatile usurpateur, s'il ne s'entoure de documens sur sa vie privée, sur ses mœurs

journalières, sur son langage et ses habitudes.

Là seulement l'habile peintre trouvera les couleurs nécessaires à faire ressortir le tableau douloureusement pittoresque de la vie politique d'un homme dont les excès ont failli bouleverser l'Europe. En pareil cas, négliger les ombres, c'est ne vouloir point nous donner le portrait.

J'aime à croire que c'est chérir l'humanité, la paix, son pays et son roi, que de convaincre les diverses classes de la grande famille française, que l'usurpateur du trône fut ce que notre ineptie, notre faiblesse et les circonstances l'avaient fait, et non ce qu'il devait être.

Les faits ne seront point des on dit; ils ont été écrits dans le cabinet, et s'il est permis de m'exprimer ainsi, sur le genoux même du despote.

Bien des gens ont écrit sur Buona-

parte, tous ont manqué le véritable but, celui de nous le montrer tel qu'il était. La cause en est que les uns ont écrit dans le tumulte des passions, les autres dans le délire de la joie, d'autres enfin dans l'espoir de faire leur cour. *Qu'en est-il* résulté? Que tous les portraits ont paru douteux, faute d'une paisible ressemblance. Il me paraît même étonnant que parmi tant de gens, dont quelques-uns *ont beaucoup de mérite*, il n'en est pas un qui n'ait oublié que, qui veut trop prouver ne prouve rien: Cette vérité a tellement été sentie, que M. l'abbé de M..... disait, en se résumant sur les divers écrivains qui ont parlé de *Buonaparte* : « Leurs sanglantes impostures mettront en doute de sanglantes vérités ». Ce mot est d'un homme profond, qui sentait bien que les Français, fatigués depuis vingt-cinq ans du récit de tant de meurtres et de crimes, mettraient au rang des mensonges politi-

ques, des faits atroces qui, quoique vrais, le révoltent par la manière seule dont ils sont présentés.

Il était urgent, très-urgent, pour détacher la multitude de l'opinion qu'elle s'était formée sur le génie politique et guerrier de Buonaparte; il était nécessaire, dis-je, de mettre au jour les faits nombreux qui l'accusent et l'avilissent; mais il suffisait que ces faits fussent exposés simplement, sans ressentiment, sans amertume, et surtout avec les couleurs de la vérité. Il ne fallait pas brusquer tout à coup l'opinion, toute erronée qu'elle fût: pour forcer l'homme à reconnaître ses erreurs, il faut lui prouver doucement qu'il s'est trompé. Beaucoup d'honnêtes gens ont désapprouvé le style des écrivains du jour; cette façon d'écrire se rapproche trop de celle dont on se servait dans les époques les plus sanglantes de notre révolution. C'est un historien

que l'on demande, et non un délateur acharné. Il n'est pas toujours nécessaire, pour signaler un assassin, de nous montrer la victime palpitante et se roulant dans son sang. Quelques écrivains ont fait plus; d'horribles vérités ne leur ont point suffi : ils ont eu recours à d'affreuses impostures; mensonges inutiles, qui froissent l'âme, et qui servent d'autant plus les malintentionnés, que sur-le-champ ils peuvent en démentir les auteurs.

On trouve dans le Journal des Débats, sous la date du 9 septembre dernier, et dans le compte rendu d'une brochure intitulée *les Sépulcres de la grande armée*; on trouve, dis-je, que lors de l'expédition d'Egypte, les malheureux blessés que l'on conduisit à Jaffa n'y furent point attaqués de la peste, mais qu'ils y furent empoisonnés par l'ordre de leur général en chef.

Un pareil attentat, je l'avoue, serait

sans exemple dans les annales du crime: mais, grâce au ciel, il est faux, et je le prouve sans réplique.

Il y avait déjà quelque temps que les blessés étaient à Jaffa, quand la peste y vint faire ses ravages. Habitans et soldats en furent attaqués. Que l'on consulte seulement M. C., célèbre médecin, qui était de l'expédition.

S'il en eût été autrement, le crime eût été connu sur-le-champ; car si la peste n'eût qu'atteint les Français, personne, dans les dispositions où l'on était alors, n'eût douté de l'attentat.

Il est de fait que si les soldats furent empoisonnés, les habitans le furent aussi. Prouvez-moi la possibilité de ce double empoisonnement, je croirai au suicide de Pichegru.

Quelque chose de plus fort encore en faveur de la non-existence du crime, c'est que plusieurs soldats français, ainsi que des habitans, ont guéri du fléau.

Il m'est bien doux de croire que le Public est convaincu que l'intérêt du despote n'est pour rien dans le démenti formel que je donne à cet empoisonnement. Napoléon est maintenant sous le fouet de la vérité et de l'imposture ; il a mérité son sort.

Cependant l'amour de la vérité, mon devoir, l'honneur même et l'humanité me commandaient d'anéantir cette horrible imputation. Quel qu'en soit l'auteur, j'aime à croire qu'il n'a pas réfléchi que son silence sur les accessoires de cet empoisonnement supposé, compromettait horriblement les braves qui entouraient alors le général : il avait nécessairement des complices. Si lui-même n'a point administré le poison, qui lui a prêté son affreux ministère ? est-ce un Français ? Français, j'en appelle à vous !

Restes des braves qui suivîtes, au nom de la patrie, un Corse sur le sol

où périt votre Dieu, dites-moi : Si votre général, un sac d'or d'une main, un paquet de poison dans l'autre, eût dit à l'un d'entre vous : Voici de l'or, prends-le, il est à toi; mais voilà du poison, rends-toi à Jaffa, empoisonne douze cents de tes compagnons de gloire, ton ami, ton frère peut-être.... Français, tu frémis!... ta cause est gagnée.

Un naturel du pays fut-il l'empoisonneur? le bourreau? il eut donc aussi empoisonné ses compatriotes? car, je le répète, Musulmans et Français étaient pestiférés. Buonaparte était alors si cordialement détesté en Égypte que le fait eût transpiré.

Quant au dévouement prétendu de Buonaparte, tous ceux qui étaient présens savent à quoi s'en tenir; et tout en rendant justice au chef-d'œuvre qui l'a retracé (1), ils ne peuvent s'empêcher de hausser les épaules en pensant au sujet.

(1) *Les pestiférés de Jaffa*, tableau de M. Gros.

Répugnons donc à de pareils moyens ; la cause de la patrie est trop bonne, les crimes de son oppresseur trop nombreux pour avoir besoin de recourir à l'imposture. Il eût été plus sage, et surtout plus politique, de se ressouvenir de l'avertissement du président Séguier à un témoin dont les dépositions lui parurent trop outrées : « Narrez simplement, lui disait-il soyez vrai, et n'oubliez jamais que toute délation outrée prend aux yeux de la cour les couleurs de la calomnie. » Cependant l'exagération de certains écrivains pourrait trouver son excuse dans les circonstances, si toutefois l'imposture peut s'excuser.

Beaucoup de gens de bien, opprimés, déchirés depuis quinze ans, se sont tout à coup épanché avec une amertume irréfléchie ; en écrivant, ils n'ont point fait attention aux lieux, aux

temps, aux hommes et aux circonstances.

Depuis quinze ans d'éclatantes victoires et de nombreuses conquêtes fascinent les yeux des neuf dixièmes de la France, sur le compte d'un homme dont les débuts avaient séduit l'Europe. Enfin le masque tombe et le héros disparaît. Étourdis de sa chute, les peuples restent stupéfaits et doutent encore si l'homme tombé est bien le même qui naguère les tenait dans l'étonnement. C'est donc agir maladroitement que de vouloir en un jour et sans ménagement contraindre plusieurs milliers d'hommes à rougir de leur aveuglement et de leurs torts. Ce n'est point en heurtant de front les opinions politiques que l'on parvient à les dissiper.

Honneur, mille fois honneur au sage écrivain qui me plaint et m'éclaire ! Si dans les sentiers du vrai, sur lesquels doucement il me traîne, il me voit ef-

frayé, reculer quelques pas, combien j'aime le voir, guide indulgent et sensible, reculer aussi avec moi, sourire à mon amour propre ou plutôt à mon entêtement, me tendre généreusement la main, et m'amener par de paisibles raisons à lui dire : Homme de bien, j'étais dans l'erreur; je dois à la douceur de votre logique l'avantage de mieux penser à l'avenir; je vous en remercie; vous ne m'avez ni brusqué ni humilié.

Je ne prétends faire le procès à qui que ce soit; je n'en ai ni la volonté ni les moyens; j'ai seulement regret de voir de bons écrivains oublier que, par amour propre ou par ignorance, l'homme ne brise point tout à coup la statue que depuis long-temps il encense; et c'est malheureusement le cas où se trouve plus d'un Français.

Il me reste maintenant à répondre au journaliste qui a rendu compte de mon Précis historique. Cet ouvrage est

tellement lié à celui-ci, qu'en justifiant l'authenticité de l'un, c'est garantir celle de l'autre.

L'auteur du Précis historique, dit le rédacteur, déclare n'avoir point quitté Buonaparte depuis quinze ans. — Et c'est vrai. — Plusieurs des particularités qu'il renferme indiquent en effet un homme attaché à son service personnel, le voyant journellement, et ayant habituellement accès jusque dans son cabinet. — C'est encore vrai. — Le nombre de personnes placées dans cette catégorie n'était pas très-grand, et le Public les connaît toutes assez bien. — C'est ce dont je doute fort. — On a nommé des hommes qui ont désavoué hautement l'ouvrage, d'autres aux opinions desquels il ne convient pas. — Il était naturel que l'on cherchât à découvrir l'auteur. — C'est à quoi on ne parviendra qu'autant que je le voudrai bien. Cependant pour ne point donner lieu

à de plus grandes recherches, je veux bien avouer que je fais partie de ceux qui ont hautement désavoué l'ouvrage. Ce n'est point qu'il puisse nuire à l'honneur et à la réputation de qui que ce soit, mais parce que j'ai, pour ne point me faire connaître, des raisons qui ne sont point de nature à devenir publiques.

On a trouvé singulier de ce qu'en parlant du général Vandamme, je me suis servi de l'épithète d'infortuné. L'étonnement du rédacteur n'eût point eu lieu, s'il eût su que le 23 avril dernier, je reçus une lettre de Bude, sous la date du 19 mars, dans laquelle on m'annonçait que le général Vandamme, préférant la mort à se voir traîner en Sibérie, s'était suicidé. Les journaux ont depuis répété cette fable; et c'est je crois d'après ma lettre, que j'avais montrée à différentes personnes. J'en ai encore l'original sous le timbre de Bude.

On me fait, je l'avoue, une bien plus grave imputation, bien plus difficile à repousser, par la raison qu'on ne repousse point un fait existant. On me reproche, doucement cependant, que je suis quelque peu peccable d'avoir trahi les secrets de mon maître. Je n'ai rien à répondre. Intimement convaincu, je suis seulement disposé à croire que l'humble aveu de ma faute me vaudra quelqu'indulgence. S'il en est autrement, j'en appelle au présent ouvrage; là, j'ose le croire, se trouvera mon excuse. Ce sera le développement du système que je me suis créé; système toujours constamment suivi, soit de jour, soit de nuit, en France, en Autriche, en Prusse comme en Russie système enfin qui m'a coûté de nombreuses observations, bien des travaux et quelques dangers.

Je remercie M. le journaliste de l'honneur qu'il me fait en me supposant ca-

pable de m'être tracé un plan dans mon Précis historique; j'avoue à ma honte que si la lettre est bien où elle est, je le dois au hasard, et que ce qui la précède ou la suit n'était point du tout pour la faire valoir.

J'ignore quelles raisons peuvent avoir fait démentir cette lettre, puisqu'elle était connue depuis long-temps, et que plusieurs grands personnages en ont eu des copies. J'observerai seulement que j'ai été contraint d'y faire cinq abréviations. Il n'est pas étonnant que l'on ait essayé de la démentir : certaines personnes même sont intéressées à le faire. Il est pénible pour elles d'être obligé d'avouer que, bravant la haine du despote et les périls qu'il y avait à n'être point de son sentiment, il s'est trouvé quelques hommes de bien, dont le courage les a contraints à rougir d'avoir manqué aux premiers devoirs de leur état, celui d'une noble résistance au

projets coupables d'un ambitieux, dont tout le plaisir était de bouleverser les états et désoler les peuples. Buonaparte avait tellement plié les esprits à ses volontés, à son despotisme, que quiconque osait lui résister, analyser ses projets et lui en montrer l'inconséquence, devenait un problême aux yeux des courtisans. N'osant se mesurer avec cet homme probe et courageux, dont la noble hardiesse les avilissait à leurs propres yeux, ils ont trouvé plus facile d'en nier l'existence. Ils ont fait plus, ils lui ont prêté des vues et supposé des liaisons coupables. Vains efforts; la vérité perce, et l'homme qu'elle blesse a beau s'agiter, elle n'en est pas moins une et constante; c'est une eau limpide que la vase ne peut empêcher de se clarifier.

On chercherait en vain dans cet ouvrage les grands événemens qui ont signalé le règne de Buonaparte; c'est à la plume de l'histoire à nous les retracer.

C'est dans sa vie privée que seront pris les matériaux qui composent ces Mémoires. L'auteur ne pouvait tout voir ; aussi n'écrira-t-il que ce qu'il a vu, ce qu'il a fortement présumé, et ce dont il est certain. Ses tableaux n'auront point les proportions des grands sujets; c'est en cela qu'ils charmeront davantage. Ses sentimens seront calqués sur les faits, et ses opinions n'auront d'autres appuis que l'étude qu'il fit du sujet. Quant aux portraits des diverses personnes de la cour de Buonaparte, l'honneur et la vérité m'obligent de dire qu'il est fort possible qu'ils ne soient point d'après nature, et que les torts en soient outrés ; j'ai même quelque plaisir à croire au défaut de ressemblance ; mais je puis assurer qu'ils sont d'après l'idée que Buonaparte s'était formée des modèles : il fut le peintre, et je mets ses tableaux en exposition. J'ai eu la précaution de ne point mettre les noms : si quelques-

uns se reconnaissent dans les esquisses, je leur conseille de garder le silence et surtout de me pardonner, car ils savent bien qu'il ne tenait qu'à moi d'être plus chagrinant, pour ne pas dire plus.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

NAPOLÉON BUONAPARTE.

PERSONNE au monde n'a mieux connu Buonaparte que moi ; personne au monde ne pouvait mieux le connaître, je ne dirai pas à moins d'être lui-même, car plus d'une fois j'ai deviné ce qu'il allait faire avant qu'il l'eût projeté.

Il faut être moi pour écrire une pareille phrase : je la blâmerais dans tout autre écrivain. Néanmoins si ce qu'elle a de téméraire passe les bornes que la prétention elle-même se prescrit, c'est que l'étude que j'ai faite du

personnage dont je crayonne ici les traits, a tellement été profonde et suivie, que j'ai l'intime conviction de ce que je dis.

Des princes, des ministres, des généraux, des hommes en place ont hanté Buonaparte, et lui ont parlé, souvent en public, quelquefois en particulier. Ces personnes le connaissent mieux que moi peut-être sous les grands rapports des intérêts politiques, civils et guerriers; ils n'ont presque toujours aperçu le prince qu'à travers les discussions et les débats de différentes affaires d'importance : tout entiers à l'intérêt des affaires qu'ils discutaient, pouvaient-ils donner à l'étude de l'homme une attention concentrée et suivie? Non : une pareille étude ne veut point de distraction, et ne peut être que la

tâche d'une personne qui veut y mettre une patience, une ténacité qu'un goût bien décidé peut seul lui rendre possible.

Buonaparte, par caractère, était toujours intérieurement plus ou moins occupé. Sitôt qu'il n'était plus entouré de personnages, le soliloque était son état habituel ; souvent il joignait le geste à ses aparté, et c'étaient presque toujours les mêmes gestes pour les mêmes circonstances. L'application que je faisais continuellement de sa pantomime aux affaires qui l'occupaient alors, réunie aux recherches sourdes dont il était l'objet, m'a souvent donné la solution de plus d'une affaire qui aurait toujours été un problème pour moi.

J'étais si parfaitement sûr de l'ana-

lyse des faits, gestes et soliloques de Napoléon, que j'aurais parié ma fortune ne me point tromper six fois sur cent, dans mes applications. Vous quittait-il, vous étiez l'objet qui l'occupait intérieurement et extérieurement. S'il vous avait trompé par de fausses promesses, ou s'il vous croyait sa dupe sous quelque rapport que ce fût, je le devinais sur-le-champ. Sa marche était alors inégale, brusque et pressée; il parcourait l'appartement la tête basse, et regardant ses mains, qu'il frottait à plusieurs reprises; son rire était sombre et fixe, ses paupières clignotaient, l'œil gauche seulement se fermait presque totalement; il était satisfait de lui, et quelques phrases décousues, mêlées à cette pantomime, achevaient de me mettre au fait. Étaient-ce

des raisons que l'on venait de lui exposer, même après qu'il les eut sollicitées, si elles convenaient à ses intérêts ou seulement à ses passions, ce qui valait beaucoup mieux pour les exposans, il devenait quelque peu gaiement soucieux, son front s'éclaircissait : alors venaient ses phrases bannales : — Quoi de plus vrai? — Il a raison. — Il sent bien. — Rien à objecter. Sortait-il d'entendre de sages représentations, quoiqu'exprimées avec tous les ménagemens possibles, mais qui contrariaient ses volontés ou le gigantesque de ses projets; ou même avait-il appris que ces représentations avaient été faites confidentiellement à quelque ministre ; c'est alors qu'il se trouvait réellement dans un état d'épilepsie colérique ; tout en lui était

désordonné au moral comme au physique. Le choc des diverses passions qui dans ce moment torturaient son ame était si terrible, que la foudre serait tombée à ses pieds, qu'elle ne l'eût point distrait de ses convulsions. C'est le seul état fixe qu'il conservait le plus long-temps. Cependant la machine ne pouvant plus suffire aux secousses, l'homme devenait plus calme. Il était alors pénible pour l'humanité de fixer ses regards sur lui. Un sombre concentré, farouche et funèbre, régnait dans tout son ensemble. Son état était visiblement souffrant. Je suis sûr que si cet homme eût eu le don si précieux des larmes, ses pleurs auraient coulé, ne fût-ce que pour se soulager ; mais le ciel lui avait refusé cette douce satisfac-

tion. J'ose croire, dût-on me démentir, qu'une fois l'irruption commencée, il lui était de toute impossibilité de résister au torrent; car il n'ignorait pas qu'il devait à ces secousses d'avoir perdu l'amitié et les conseils de plusieurs personnes de mérite, de deux entre autres, qui lui ressemblaient parfaitement sous les rapports du despotisme. Il les regrettait réellement; mais il était né trop despote pour chercher à leur faire oublier ses écarts. Il disait un jour à son oncle, en parlant d'eux : « Je sais qu'ils souffrent avec moi, et si ce n'étaient leurs emplois et leur ambition, ils iraient vivre au bout du monde pour ne point me voir. » C'était en effet un spectacle assez plaisant de les voir communiquer avec lui. Il est impossible de se figurer deux hommes

plus secs, plus froids, plus laconiques; et souvent plus embarrassés d'eux-mêmes. Je leur dois la justice de publier que, depuis deux ans passés, jusqu'à la chute du trône impérial, ils n'ont pas un seul instant dévié du chemin qu'ils se sont tracé, par colère ou par honneur : aussi leur indifférence politique est aujourd'hui un problême pour bien du monde.

Lorsque Buonaparte se livrait à de pareils transports, certes le plus brave des braves aurait craint de l'approcher. Je vais de suite appuyer ce fait.

Buonaparte avait pour le prince Poniatowski une estime toute particulière; cependant un jour il se mit furieusement en colère contre lui : voici pourquoi.

Le prince Poniatowski voyant son

flanc gauche tout-à-fait dégarni, avait pris sur lui de faire un mouvement rétrograde et de changer son front. Ce mouvement, dont Platow profita, fit tomber entre ses mains quelques centaines de voitures, et surtout la caisse de quelques régimens. Le prince, dans son rapport, s'exprimait ainsi : « Ce » ne fut que le soir que j'appris qu'un » gros corps de cavalerie manœuvrait » sur ma droite, et cherchait à me tourner ; je savais que ma gauche était » dégarnie par la retraite du quatrième » corps ; une heure de retard pouvait » compromettre le salut de ma division, et peut-être celui de l'armée ; » je n'ignorais pas qu'il fallait perdre » le convoi qui était à la suite de mon » corps d'armée. J'ordonnai cependant qu'il se mît en marche par les

» chemins de traverse qui flanquaient la » grande route que je voulais faire tenir » à mon infanterie ; mais quelques précautions que j'aie prises, la cavalerie ennemie s'est emparée du » convoi. »

Suivant l'empereur, le prince avait fait une faute impardonnable. Le prince, disait-il, pouvait dès le soir faire filer le convoi par la grande route, et lui se conserver dans ses positions jusqu'au lendemain. Cependant il est de fait que si le prince eût attendu le lendemain pour déloger, c'en était fait de son corps d'armée ; car au point du jour la tête de la colonne rencontra cinq escadrons qui déjà l'avaient coupée. Buonaparte qui en fut instruit garda le silence, et le prince ne sut rien de cette affaire.

Buonaparte était à fulminer contre le prince, lorsqu'un officier vint lui remettre des dépêches particulières dont le maréchal Davoust l'avait chargé. Ce jeune officier fut tellement effrayé de l'état furibond dans lequel il surprit le monarque, qu'il n'eût que la force de lui remettre le paquet et de se retirer sans proférer un seul mot : arrivé chez lui, il se mit au lit, où il resta trois jours ; cependant cet officier est un de nos braves, et de nos très-braves. Ce qu'il y eut de particulier dans cette affaire, c'est que le maître garda le paquet pendant dix minutes sans savoir qui le lui avait remis : ce fut moi qui l'en instruisis.

Ce fut sur la fin de l'an 5 que je vis pour la première fois Buonaparte. J'avoue qu'au premier abord je ne fus

point satisfait de son physique. Je m'étais fait du vainqueur de l'Italie le portrait le plus flatteur. Mon imagination séduite par l'éclat de ses triomphes, lui prêtait les couleurs les plus brillantes : je fus surpris et même humilié de ne trouver en lui qu'un homme très-ordinaire; son port n'avait rien de distingué; sa physionomie n'avait ni la noblesse ni la fierté d'un héros; ses manières n'avaient rien d'aisé et se ressentaient de son langage froid, sec et laconique : son ensemble n'inspirait ni le respect, ni la confiance, mais seulement le désir de s'éloigner de lui. Son regard dédaigneux et sévère indiquait l'homme qui commande, mais non pas celui que l'on admire.

Les premières impressions influent toujours davantage sur un jeune homme

qui ne réfléchit pas ou qui réfléchit peu ; que sur un homme plus sage et plus âgé. L'opinion défavorable que j'avais prise sur le compte de Buonaparte me fit tout à coup changer de desseins sur l'état que je voulais embrasser. Je priai mon parent protecteur de ne pas parler de moi au général. Sur ces entrefaites, je fis connaissance avec M. d'Harved aîné ; il avait beaucoup connu Buonaparte, tant à Brienne qu'à l'École militaire. Je lui fis part de l'impression qu'au premier abord le célèbre Corse avait faite sur moi. Il me dit franchement : « Je vois que, jeune encore, vous jugez les hommes à l'apparence ; en cela vous ressemblez à la multitude. Croyez-moi, monsieur, pensez autrement de Buonaparte ; cet homme fera époque, j'ose vous l'assurer. Je dis plus ; si l'Europe

aujourd'hui n'était pleine de son nom, l'Asie en retentirait depuis deux ans. » Je laisse à juger de mon étonnement. Je priai M. d'Harved de m'expliquer sa dernière phrase. Sur-le-champ il me raconta ce qui suit. J'observe seulement que cette conversation fut écrite aussitôt qu'il m'eut quitté.

Buonaparte, me dit M. d'Harved, est né pour commander aux hommes, il le sait, il n'en a même que trop la conviction, que ses premiers succès ont fortement augmentée. Peut-être n'a-t-il pas toutes les qualités nécessaires à son ambition, mais il se les suppose, et cela lui suffit; il ne sait point se faire aimer, mais il sait parfaitement se faire obéir et considérer. Dans le rôle qu'il joue, et dans ceux que peut-être il jouera, ces deux dernières qualités feront sa

fortune. Son air froidement concentré et sa morosité continuelle lui ont établi, dans l'esprit du vulgaire, la réputation d'un être supérieur et pensant. Ce désir bien prononcé de ne point ressembler aux autres hommes et de leur donner des lois, lui fut transmis avec l'existence, et s'est fondu avec son être. A Brienne, à l'École militaire, et sous l'habit d'un sous-lieutenant d'artillerie, il pensait de même, et jamais il ne pensera autrement, quels que soient ses destins. S'il ne commandait à des hommes, il voudrait donner des lois à sa servante. Buonaparte se croit supérieur à tous les autres hommes, et les estime très-peu.

Si la France fut le théâtre de ses débuts, c'est que la France lui a la première offert les moyens de se faire con-

naître. Un vif désir de dominer l'avait rendu cosmopolite dès ses plus jeunes années. Sa véritable patrie sera le pays où il aura le plus de prépondérance. Les rives du Bosphore et les bords de la Seine lui eussent été indifférens. Rien ne prouvera mieux ce que j'avance que l'anecdote suivante.

Après le siége de Toulon, et lorsque nous l'eûmes reconquis, Buonaparte, sur qui planait un fort soupçon de terrorisme, éprouva des chagrins qui lui furent d'autant plus sensibles, qu'on voulut le tirer de l'arme de l'artillerie pour le faire passer dans l'infanterie. Il vint à Paris pour réclamer; on lui promit de l'appuyer, mais on n'en fit rien. Il s'adressa directement au représentant chargé alors du département militaire : c'était, je crois, le citoyen

Aubry. Les plaintes du jeune Corse furent encore méprisées, et il n'obtint rien. Irrité des refus que journellement il éprouvait, cédant à la fougue de son caractère, il conçut le projet de s'expatrier. C'est alors qu'il fit connaissance avec un nommé Blinkamm, Anglais d'extraction. C'était un jeune homme de bonne mine et parlant bien français. Ce fut au café de la République que je les rencontrai l'un et l'autre. Buonaparte, qui me connaissait parfaitement, m'aborda le premier. Je fus touché de sa position. Il était vivement affecté; ses chagrins et son mécontentement étaient peints sur sa figure. Il s'exhala contre le gouvernement en termes si peu mesurés, que je fus obligé, pour sa sûreté et pour la mienne, de l'avertir qu'il nous faisait remar-

quer. Il nous prit alors sous le bras, moi et M. Blinkamm, et nous entraîna dans le jardin du Palais-Royal. Là il continua de se déborder en invectives contre diverses autorités et gens en place. Il finit par nous faire part de son projet d'expatriation. Je lui demandai de quel pays il avait fait choix. Je lui nommai l'Angleterre. Les Anglais, me dit-il, sont marins et je ne le suis pas; ce sont, au surplus, des peuples faits, qui n'ont besoin de personne, et jamais étranger n'y fit fortune. En Allemagne, il y a trop de concurrens. L'Espagne me conviendrait assez; elle n'a pas un homme de guerre. L'Anglais, pendant cette conversation, paraissait fort attentif et ne soufflait mot. Cependant, comme il faisait froid, il nous fit entrer au café de Foy. Là Buo-

naparte s'étendit fort sur l'Espagne. Beaucoup de ses raisons étaient spécieuses, quelques-unes mêmes très-solides; mais l'ensemble avait quelque chose de romanesque, et surtout était hors de proportion avec les moyens du narrateur. Le jeune Anglais qui s'en était aperçu, lui dit: Mon ami, l'Espagne ne te convient pas. Puisque tu crois qu'en France on ne te rend point justice, et que tu veux absolument en sortir, je vais t'indiquer un pays où tu pourras faire valoir tes connaissances. Quitte l'Europe; retire-toi à Constantinople. Je t'adresserai à quelqu'un de mes parens établis dans ce pays; leur commerce les met en relation avec beaucoup de personnes attachées au sérail. Je te promets qu'à ma sollicitation, ma famille t'aura bientôt fait con-

naître. Peut-être y deviendras-tu le second tome du comte de Bonneval. Réponds-moi; si ce parti te convient, demain j'écris, et par la voie d'Angleterre j'obtiendrai bien vite une réponse. Buonaparte, extrême en tout, ne pouvait contenir la joie que lui faisaient les propositions de son ami; et quoique l'éloquence ne soit point la partie brillante de ses qualités naturelles, ce qu'il nous dit alors ne s'effacera jamais de ma mémoire, et son discours m'a fixé sur son compte. En effet, il était là tout entier; c'étaient son âme, son caractère et son ambition d'être célèbre.

« Cher Blinkamm, lui dit-il avec transport, vous avez raison (il ne le tutoyait pas); oui, vous avez raison, c'est bien Constantinople; oui, la Turquie. Mais où avais-je donc la tête? Ah!

je suis si malheureux que je ne pense plus, et lui prenant la main : C'est un véritable, un très-grand service que vous me rendez. Blinkamm, j'irai en Turquie! Les Turcs sont les derniers des peuples sous les rapports militaires. Le peu de connaissances qu'ils ont dans cette partie, ils le doivent à des Français persécutés, malheureux comme moi. Eh bien, un Français-Corse les dégrossira, les mariera (je ne change point l'expression); avec la tactique européenne je les ferai marcher sur trois siècles pour les mettre à la hauteur des autres nations; leur esprit de sédition et leur indiscipline ne m'effrayent pas. J'empalerai dix régimens, s'il le faut, pour en faire obéir un. Leur ignorance servira à mes desseins; s'ils étaient plus éclairés, j'éprouverais plus

d'obstacles. Si je me fais des envieux, si je vois que je porte ombrage, je ne laisserai point grossir la tempête de peur de ne pouvoir la conjurer; j'aurai toujours en réserve les moyens de me faire exiler dans quelque gouvernement éloigné de ce vaste empire; et cet exil sera le premier pas vers un bonheur dont je me suis toujours fait une séduisante image. Blinkamm, je vous devrai tout.» Il se tut; son visage rayonnait d'espérance. «Je vais, ajouta-t-il solliciter la permission de me retirer à Constantinople.» En effet, quelques jours après il la sollicita, mais elle lui fut refusée. Si vous doutez de ce fait, consultez les hommes en place de ce temps-là. Il est de fait, et soyez-en certain, que sans le treize vendémiaire, ou plutôt, s'il eût obtenu la permission

qu'il demandait, ce jeune guerrier, dont la France célèbre aujourd'hui les exploits, serait peut-être sur les rives du Bosphore à faire manœuvrer quelques pelotons de Jannissaires.

Les confidences que M. d'Harved venait de me faire m'avaient à peine laissé le temps de respirer, tant était grande l'attention que j'y avais faite; mais aujourd'hui que l'expérience a déchiré tous les voiles, combien ne devons-nous pas dire avec M. d'Harved : oui, le despote qui depuis vingt ans nous donne des lois; oui, Buonaparte était tout entier dans le discours qu'il fit au jeune Blinkamm; c'est bien son âme, son caractère, et surtout son inhumanité : « J'empalerai dix ré-» gimens pour en faire obéir un. » Quel mot ! Que le lecteur veuille bien s'en

pénétrer ; il y verra tout de suite le secret de ses succès militaires, et le matériel de sa tactique. C'est comme s'il eût dit : oui je ferai massacrer dix régimens français pour en faire triompher un. Ses paroles d'alors ont justifié ce qu'un écrivain nous avance dix-huit ans après, que Buonaparte voulait nous ramener à ces temps d'ignorance et de barbarie où un roi n'était qu'un chef de soldats.

Il se faisait un point d'appui de l'ignorance des enfans du prophète ; il avait raison ; car il n'ignorait pas, que plus les peuples sont éclairés, moins la tyrannie a de consistance.

Cependant s'il a justifié, pour le malheur des peuples de l'Europe, une portion des projets qu'il formait sur l'Asie, j'ai la douce consolation de

savoir qu'il n'a point réalisé l'espoir que présentent les dernières phrases de son discours. Non, je ne crois pas qu'il se soit fait choisir un exil dans lequel il trouvera ce bonheur dont il s'est toujours fait une séduisante image. Il est vrai qu'il en a joui de ce bonheur ; mais homme faible et tyran manqué, il s'en est laissé dépouiller avec des moyens qui auraient suffi à tout autre pour commencer leur carrière. Je ne ferai qu'une réflexion, bien inutile, il est vrai, puisqu'elle plonge la pensée dans l'abîme de l'avenir. Quoi qu'il en soit, je ne puis la taire.

Si le petit citoyen d'Ajaccio eût obtenu la permission de passer en Asie, qu'il y eût trouvé les mêmes facilités qu'en France, que serait l'Europe, que serait le monde? O destinées des

nations, que vous tenez à peu de choses !

Après ce que le lecteur vient de lire, il se persuadera sans peine que je pris une toute autre opinion du général de l'armée d'Italie ; je donnai même dans un excès contraire. J'étais dans l'âge de l'enthousiasme ; et si quelqu'un peut rougir de l'avoir adulé, certes, c'est moi, pendant à peu près deux ans. C'est qu'alors je ne l'approchais pas, et que j'en jugeais par ses triomphes et d'après le dire de ses courtisans; car il en avait, et de bien dangereux. Les circonstances m'ayant tout à coup rapproché de sa personne, le charme disparut, et ce fut l'affaire de quinze jours. J'observe seulement qu'il en est des astres en sens inverse des grands. Plus vous approchez des astres,

plus ils vous paraissent grands; plus vous approchez les grands personnages, plus ils vous semblent petits.

Il n'est pas donné à l'homme d'en faire une plus forte épreuve que celle que je fis alors : j'avoue que je fus péniblement humilié de ma découverte. Ce qui me chagrinait le plus, c'est que mes amis avaient entre leurs mains plusieurs lettres dans lesquelles je leur faisais l'éloge le plus pompeux des talens et du génie de mon héros. Il fallut cependant me consoler, et sans trop d'amour propre, je le pouvais honorablement, quand je réfléchissais que l'Europe entière était encore dans l'erreur dont je commençais à peine de sortir. Je fis plus, je me glorifiai d'être un des premiers à connaître les dimensions de ce petit colosse (passez-

moi le mot), je n'en connais point qui puissent rendre mon idée.

Ce fut à cette époque que je me traçai le plan le plus inconcevable, le plus difficile, et peut-être le plus dangereux que l'homme puisse imaginer. Ce plan était une étude constante, suivie et raisonnée de toute la personne de Buonaparte, tant au moral qu'au physique, en particulier comme en public, le jour comme la nuit, en un mot, toutes les fois que je pouvais l'approcher et l'entendre. Je le voyais journellement, mais non pas continuellement. Dans les affaires d'un grand intérêt, je sortais, excepté dans ses fougues; alors j'étais le maître. L'espèce d'idiotisme et d'insouciance dont près de lui je m'étais donné la superficie, me mettait à l'abri de tout soup-

çon et me le livrait tout entier. Jamais alors mortel n'eut un scrutateur plus minutieux, plus tenace et plus perçant. Descendu dans la machine despotique, j'en démêlai les plus petits ressorts, même à travers le désordre qui la faisait mouvoir. Cependant mes premières observations me parurent très-difficiles à lier entre elles; mais rien ne me fut plus aisé, sitôt que l'étude approfondie du mécanisme de mon héros m'eût donné la clef de ses aberrations et de ses disparates continuelles. Ma mémoire et l'habitude m'avaient si bien servi, que j'aurais volontiers assigné à tel geste, telle action, faite ou à faire; à telles paroles, tel événement passé ou futur; et je devinais presque toujours juste, à quelques modifications près. Ce système d'observation n'eut

dans ses commencemens qu'un but indéterminé. Mais dans la suite et au fur et à mesure que la renommée du personnage grossissait, mon plan devint fixe. Ce fut d'abord de la curiosité, ensuite un plaisir, bientôt une passion ; passion à laquelle je dois beaucoup ; car je compte maintenant pour rien le travail, les soins et parfois l'inquiétude dont elle fut la source. Quel plaisir en effet pour un être pensant que de pouvoir se dire intérieurement : il est vrai, si cet homme superbe devant lequel la foule s'agenouille, dont toutes les bouches colportent le nom, qui fait et défait les rois, humilie les ministres de Dieu et donne des fers à son vicaire ; si cet homme, dont un mot envoie à la mort l'espoir de tout un peuple, ses jeunes enfans, dévore

ses trésors, enchaîne la conscience des uns, pétrifie le courage des autres, exile le mérite et donne la mort à la probité; si cet homme enfin était à la place que lui assignent son génie et ses qualités personnelles, sa sagesse et ses vertus, ses bonnes mœurs et son humanité, je le verrais, moi qui le sers, je le verrais ignoré, méprisé, confondu dans la foule qui le redoute ou l'admire!

Ces diverses réflexions au milieu de mon état, en faisaient tout le charme et la joie. Je dois à mes recherches la science du cœur humain. De l'âme du maître, il m'était facile de descendre dans le cœur des courtisans et des valets. Que n'ai-je point vu? Quel assemblage dégoûtant de bassesses et d'impostures, d'intérêts et d'adulations,

de corruption et d'ineptie ! C'était à qui s'avilirait près de l'idole. Tout en Buonaparte était faux, mais une portion de sa cour l'était encore plus. S'il fit peser une main de fer sur la France, ses flatteurs l'ont forgée. Depuis Pharamond jusqu'à lui, il n'est pas un monarque qui fût aussi lâchement, aussi continuellement flagorné; l'épée et le barreau, l'éloquence et la poésie l'ont tour à tour encensé. Dans le cours de ces Mémoires, plusieurs pièces appuient ce que j'avance; les unes et les autres plus ou moins. La France a souffert, il est vrai, de honteuses approbations données à de criminels projets; mais aussi les approbateurs ont perdu l'approuvé. Buonaparte leur doit sa chute. Cruel infortuné, il ne pouvait entrevoir la foudre à travers le

nuage d'encens qui l'offusquait; il fallait qu'il périt. Exemple terrible, mais dont les grands ne se corrigent pas.

Ce fut après son retour d'Égypte que Buonaparte captiva toute mon attention. A peine fûmes-nous à Paris, que je fus convaincu qu'il tramait quelque grand projet. Tout dans ses traits exprimait l'inquiétude et l'ambition. Le 2 brumaire il y eut à la Malmaison un dîner splendide où se trouvèrent différens personnages de toutes les classes. Le général Murat et Lucien Buonaparte s'y trouvèrent. Après le repas, toute l'assemblée passa dans le salon. La discussion fut des plus orageuses. Une demi-heure après Buonaparte et Roger-Ducos sortirent du salon; ce dernier avait l'air beaucoup plus animé que le général. Ils passèrent tous les

deux dans le jardin, où ils restèrent à peu près vingt minutes. Tout-à coup la voiture de madame Buonaparte entra dans la cour. Le général Murat fut au-devant. Elle n'eut pas le temps de lui donner la main pour descendre de voiture d'où elle sauta lestement. Où est le général? lui dit-elle.—Je l'ignore ; il est sorti avec Roger : mais M. Lucien est là. — Cherchez vite le général; il faut que je lui parle sur-le-champ. Je lui dis qu'il était dans le jardin. Elle y courut. J'allai me poster à une croisée du premier, d'où je pouvais aisément plonger dans les allées. Mon espoir ne fut point trompé. Sitôt que Buonaparte vit accourir son épouse, il quitta Roger-Ducos, et s'avança vers elle. Tous les deux passèrent dans l'allée voisine. Je les voyait distinctement :

Joséphine parlait avec feu; le général marchait toujours : elle l'arrêta plusieurs fois. Enfin ils reprirent le chemin du château; je descendis et les rencontrai sur le perron.

Madame tenait la main gauche de son époux. Ses traits fortement animés avaient je ne sais quoi de fier et de doux : c'était un mélange agréable de tendresse et d'héroïsme. Buonaparte était pâle et sérieux; mais ses regards s'arrêtaient complaisamment sur son épouse : elle ne voulut pas entrer dans le salon; elle monta chez elle. Buonaparte appela Roger-Ducos, et tous les deux rejoignirent la société. Il se fit alors un mouvement général. Tous les convives remontèrent dans leurs voitures, et reprirent le chemin de la capitale; il ne restait plus que Lucien,

Murat et Buonaparte : madame vint se joindre à eux; ils étaient alors dans l'antichambre. En apercevant Murat, comment, général, lui dit-elle; encore ici! Vous n'y pensez pas, monsieur, ajouta-t-elle en se retournant vers son époux; le général devrait être à Paris : allons, vite, à cheval, rue de Varennes, ou j'y vais moi-même. Murat se mit à rire; mais quatre minutes après, il était au galop sur la route de la capitale. Tous les trois rentrèrent dans les appartemens. Je désirais vivement savoir de quoi il était question; et comme rien ne m'appelait au château, j'allais monter à cheval pour venir à Paris, lorsque j'aperçus de l'infanterie qui venait directement au château. Je crus devoir prévenir le général; il était assis entre son épouse et son frère. Comment, dit-il,

en se levant avec précipitation, de la troupe! Ce n'est rien, dit madame Buonaparte en riant; vous quittez votre société, voici la mienne qui arrive; c'est un rendez-vous : mais ce qui doit vous consoler, vous n'êtes pas de trop. Tous les trois vinrent dans la cour, où la troupe se rangea en bataille sans battre la caisse. Vous êtes charmant, monsieur, dit madame Buonaparte au capitaine, presqu'aussitôt que moi! Madame, lui répondit l'officier, il y a quatre heures que nous étions prêts à partir. Les officiers suivirent le général dans le salon, et la troupe reçut des rafraîchissemens : c'était une compagnie de grenadiers.

Sur les neuf heures du soir, un courrier vint remettre des dépêches à Buonaparte; sur-le-champ lui, son épouse

et son frère reprirent la route de Paris, où les grenadiers eurent l'ordre de se rendre aussitôt et dans le plus grand silence.

Le lendemain de notre retour à Paris, je n'eus rien de plus pressé que de rechercher les causes des événemens de la veille. Le premier jour, je ne saisis que de faibles indices; ce ne fut que le 6 brumaire que cette affaire me fut entièrement dévoilée.

En l'an 4, lors du passage du Mincio, Buonaparte fit quelque injustice à l'un de ses camarades d'étude qui servait sous ses ordres. Celui-ci n'avait jamais pu lui pardonner. J'ignore comment il avait su que Buonaparte voulait à tout prix, et de concert avec plusieurs autres, changer la forme du gouvernement. Néanmoins il se rendit chez le

directeur Gohier, et lui fit part de ses découvertes et de ses soupçons. Gohier, trouvant que la chose était sérieuse, fit prévenir Moulins de venir le trouver sur-le-champ. Moulins ne se trouva pas chez lui, et ce ne fut que le lendemain qu'il se rendit à l'invitation de Gohier. Celui-ci ne tarda pas à lui faire part des avis qu'il avait reçus la veille. Moulins, étonné, voulut parler au dénonciateur, qui bientôt arriva. Cet homme était dépourvu de pièces à l'appui de sa délation : Gohier balançait, mais Moulins l'emporta. Les deux directeurs se décidèrent à faire arrêter le général sur la route de Paris à la Malmaison, où ils savaient qu'il donnait à dîner ce jour-là. Malheureusement ils ne prirent point ce parti devant celui qui leur avait donné con-

naissance du complot; ils l'avaient au contraire fait enfermer dans une pièce séparée.

Gohier avait voulu en prévenir sur-le-champ les autres directeurs, afin d'agir de concert. Non, lui dit Moulins, un de nos collègues est absent; l'un des deux autres est l'ami intime de Buonaparte, et Barras est son protecteur; sans lui ce Corse ne serait pas connu. Nous n'avons besoin de qui que ce soit. Brusquons les formes; nous sommes seuls instruits, agissons. Rien n'est plus facile que d'arrêter le général. Je connais dans la haute police deux hommes de tête, qui, soutenus par une douzaine de soldats, se chargeront volontiers de l'exécution. Les suites ne sont point à redouter. Sitôt que le général sera détenu, il éprouvera le sort de

tous les conspirateurs qui ne réussissent pas ; son parti sera anéanti.

Les deux directeurs sortirent, et furent s'assurer des personnes nécessaires à l'exécution de leurs projets. Tout allait bien jusque-là ; mais en rentrant chez Gohier, Moulins ne trouva plus son prisonnier dans la chambre où ils l'avaient renfermé. Celui-ci, peu rassuré par les directeurs, s'était cru perdu, et, profitant de leur absence, il s'était sauvé par une fenêtre. A cette découverte, Moulins s'écria : Nous sommes perdus ! cet homme est un coquin vendu à nos ennemis. Cette conspiration est fausse et supposée ; c'est un piége tendu à notre bonne foi ; on a voulu nous mettre le général à dos, et par conséquent les troupes. Courons révoquer, s'il est encore temps ;

les ordres que nous venons de donner. Ces ordres, en effet, furent révoqués; seulement un des hommes commandés pour la capture avait dit à l'un de ses amis qui l'invitait à venir au spectacle : Je ne le puis, je suis ce soir d'une expédition importante; je crois qu'il s'agit de l'arrestation d'un grand personnage.

Ce propos fut rapporté dans une maison où se trouvait madame Buonaparte qui, sans d'autres notions que ce propos en l'air, devina qu'il s'agissait de son mari. En femme prudente elle avisa d'abord aux moyens de sauver son époux, si toutefois c'était à lui qu'on en voulait. La garde du Corps législatif était pour lui. Elle s'assura des premiers officiers, sans leur dire

en quoi elle aurait précisément besoin d'eux.

Elle vit le colonel Perrin. J'ignore ce qu'elle lui dit; mais il lui promit d'envoyer une compagnie de grenadiers à la Malmaison si elle voulait lui garantir après coup un ordre du général Murat. Elle le promit et on lui tint parole. Ce fut cette compagnie de grenadiers qui, le 2 brumaire, vint à la Malmaison. Cette excellente épouse avait encore réuni plusieurs de ses amis chez un membre du conseil des anciens, rue de Varennes. C'est là que le général Murat en ordre de se rendre à toute bride pour y attendre de nouveaux ordres. Pendant que madame Buonaparte prenait toutes ces précautions pour écarter le péril qu'elle soupçonnait menacer son époux, Moulins

et Gohier ne restèrent point dans l'inaction ; ils eurent l'adresse de faire arrêter un riche Hambourgeois qui était à Paris pour affaires de commerce. Ils lui supposèrent des relations avec les ennemis de la France. Cette affaire fut si bien conduite, que le même soir madame Buonaparte avoua qu'elle s'était alarmée mal à propos. Ce qu'il y a de particulier dans cette affaire, c'est que les deux partis crurent sincèrement s'être trompés dans leurs conjectures ; et ce fut long-temps après que j'acquis la conviction que le projet de faire arrêter Buonaparte avait existé quinze jours avant son triomphe ; car c'est ainsi qu'on peut nommer la fameuse journée du 18 brumaire.

Plusieurs écrivains ont parlé de cette journée, célèbre à jamais par les

résultats qu'elle eut pour la France. Les uns écrivaient sous la dictée de Buonaparte, et ne nous ont donné que des mensonges à la place des vérités que nous étions en droit d'attendre. Les autres, pleins d'un juste ressentiment, ont trop basé sur des *on dit*, de l'exagération dans quelques détails et quelques faits controuvés. Voilà tout ce que l'on peut reprocher à ces derniers écrivains. Je n'entreprendrai point de les réfuter pour avoir le plaisir de donner une nouvelle histoire du 18 brumaire. Je placerai seulement ici les notes que j'ai portées dans mes tablettes.

Le directoire voyait de jour en jour le pouvoir prêt à s'échapper de ses mains : deux de ses membres, surtout, souffraient avec peine que les Jacobins l'eussent emporté sur les Royalistes.

Barras redoutait les premiers, et son collègue craignait les deux partis. Ces deux opinions les réunirent cependant sur un seul point, celui de s'appuyer de quelque général dont la réputation fût faite. Tous les deux voulaient un nouvel ordre de choses; mais tous les deux aussi voulaient gouverner. Deux guerriers seulement pouvaient alors servir à leurs projets; mais l'un fut tué en Italie : il ne restait donc plus que Moreau. Les propositions lui furent faites de coopérer de concert avec les deux directeurs à changer la face du gouvernement. Moreau, guerrier consommé, respecté des ennemis, chéri de ses troupes, avait une sorte de répugnance à se mêler de ces commotions politiques, auxquelles il avait la modestie de se croire inhabile. Il ne

fit aux premières offres des directeurs que des promesses vagues et indéterminées. La négociation était dans cet état d'incertitude, lorsque le général de l'armée d'Egypte débarqua sur les côtes de France.

Si l'intention des directeurs était de changer la forme du gouvernement, c'était aussi le projet de Bonaparte. Depuis long-temps, et malgré l'éloignement des lieux, il était en correspondance avec les mécontens de France. A cette classe d'hommes se joignait encore cette classe plus dangereuse de gens qui ne trouvent de bonheur que dans le trouble et dans les innovations.

Le général, parfaitement instruit de l'état des choses, sut mettre à profit le mécontentement des uns et les principes dangereux des autres. Il flatta éga-

lement tous les partis en leur laissant ignorer ce triple manége. Alors, il est vrai, je lui supposais les qualités d'un politique habile; et ce que je croyais du génie, n'était que de l'astuce sagement combinée. Tous les partis étaient reçus chez lui, mais à des heures et des jours différens; les précautions les mieux concertées étaient prises pour que deux individus de différens partis ne se rencontrassent pas dans la maison et dans les réunions qui ne discontinuaient pas les premiers jours de notre arrivée à Paris.

Cependant, s'il carressait tous les partis, il en était un qu'il ménagait visiblement plus que tous les autres et pour lequel il avait les plus grands égards: c'étaient les Jacobins. Ce n'est pas qu'il les aimait; au contraire, de tous les

partis, c'était celui qu'il détestait le plus cordialement. Je sais qu'en France il avait eu la réputation d'un Jacobin furieux ; j'assure qu'il ne le fut jamais dans l'acception que nous donnons *généralement* à ce mot ; mais seulement dans le sens de ses projets ambitieux. S'il ménageait les hommes qui professaient le jacobinisme, c'est qu'il les craignait réellement, et cette crainte l'a suivi sur le trône. Il n'y a pas trois ans qu'il m'en a donné la preuve, en répétant une phrase assez triviale, quoiqu'énergique.

Buonaparte venait de donner un emploi de la plus haute importance à un certain homme qui avait souvent figuré à la tribune des Jacobins. L'archi trésorier lui en faisait assez sagement des reproches : « Je sais fort bien tout ce que

vous voulez dire, lui répartit Buonaparte; mais les raisons que vous supposez devoir l'exclure de cet emploi, sont précisément celles qui m'ont décidé à l'en revêtir. C'est une bête féroce, je le sais; mais sa dignité sera son bâillon. » L'archi trésorier lui observa que le temps n'était plus où cette espèce d'hommes était à craindre.— « Toujours, monsieur, toujours, ces caméléons.....Au surplus c'est une affaire finie, n'en parlons plus; et je vous le répète, quand un loup a la gueule pleine il ne peut plus mordre. »

D'après ces dispositions, les Jacobins étaient donc ceux qu'il ménageait le plus. Venaient ensuite les Républicains, pris dans l'acception la plus pure de ce mot. Il haïssait ceux-ci et les méprisait. Restaient les Royalistes qui, comme les

autres, donnèrent dans le piége qui leur était tendu. Je m'apercevois qu'avec eux il forçait singulièrement son caractère : il était plus mielleux, plus doux, et par conséquent plus ambigu. Ce fut avec des promesses et de fausses espérances qu'il parvint à les séduire, il paraît néanmoins que quelques-uns d'entre eux l'avaient pénétré ou le soupçonnaient fortement. Voici mot à mot, et sans rien y changer, l'extrait d'une lettre qu'il écrivait à un Royaliste :

« Vous êtes pressant, trop pressant ; » vous casserez tout. Je ne suis pas en- » core débotté, que vous voudriez al- » ler dire, tout est fait. Non, monsieur, » laissez marcher l'événement, et cou- » rons au plus pressé ; j'entends l'anéan- » tissement d'un pouvoir odieux et la » mort de toutes les petites puissances.

» Alors le peu de prépondérance que » j'aurai dans les affaires, si toutefois » j'en ai, vous prouvera que votre ré- » ponse d'hier soir pouvait ne point » me convenir ; mais j'oublie volontiers » cette petite scène ; de votre côté, » n'oubliez pas qu'avec le temps j'abon- » derai dans votre sens. » Il ne signait point de pareilles lettres, et ne mettait point d'adresse ; un homme de confiance les portait.

Il est impossible de ne pas voir que cette lettre est un modèle d'ambiguité, d'astuce et de perfidie. Cependant tout ce qu'il y avait alors en France d'hommes de mérite et clairvoyans furent pris à des piéges à peu près semblables.

Quoi qu'il en soit, aux premières nouvelles de son retour, les deux di-

recteurs se déterminèrent à lui confier leurs projets, se réservant de lui assigner après coup une récompense et des emplois proportionnés aux services qu'il aurait rendus. Ne pouvant soupçonner l'immensité de son ambition, ils le croyaient satisfait de la perspective et tout entier à eux; Barras surtout, se rappelant sans doute les obligations que le général lui avait, n'avait point mis dans l'exposition de ses projets tout l'abandon des grandes promesses, toute la chaleur confidentielle qu'exigeait l'ambition de son ancien protégé. Ce fut la première cause de son exil; celles qu'on a bien voulu lui supposer lui sont tout au plus accessoires. Quelle que soit la réputation de Moreau, quelle que soient ses grandes qualités, il sera toujours comptable envers la France de

n'avoir point opposé, aux projets de son rival, son génie, sa prépondérance, et surtout l'amour bien prononcé de toutes les troupes qui, à cette époque, l'adoraient.

Buonaparte connaissait tout ce que Moreau pouvait lui offrir d'obstacles; il en était même intimement convaincu. Ce n'est point encore tout, et ce que le public a toujours ignoré, c'est que son épouse et son frère Lucien n'avaient point de plus ardent désir que de rapprocher ces deux personnages. Buonaparte était inquiet du résultat des événemens. La cause en est dans l'amour extrême qu'il portait à la vie; sentiment qui jamais ne l'abandonna, qui ne le quittera jamais, et dont il nous a donné des preuves irrécusables. Vainement on me citerait des faits contraires; ils

furent toujours plâtrés. Quand Buonaparte s'est exposé, ce fut par ostentation et dans les lieux où il n'y avait pas de danger. Enfin j'ai vu, de mes propres yeux, que plus le jour approchait, plus ses transes redoublaient : il les déguisait *le plus* qu'il pouvait. Souvent il puisait des forces et du courage dans les discours de ceux des conjurés qui lui parlaient de cette affaire avec la certitude du succès. Son œil prenait du feu, sa contenance plus d'aplomb et sa voix plus de volume ; c'était un autre homme. Mais ce changement n'était que passager : sitôt qu'il était seul, sa pusillanimité reprenait le dessus : alors il devenait sombre, soucieux, inégal et peu communicatif. Ces diverses observations, que peu de personnes pouvaient faire alors comme moi, étaient

des progrès journaliers que je faisais dans la connaissance raisonnée de ce superbe individu : j'entends superbe, mais aux yeux de la foule seulement.

Je n'étais point le seul qui s'aperçût de ses craintes et du peu d'énergie qu'il développait à la veille d'un moment aussi décisif. Sa prudente épouse en était convaincue. Dans l'après-dîner du 9 au 10 brumaire, après une conversation assez animée : eh bien ! lui dit-elle, si la prudence vous suggère des soupçons sur le succès de ce grand événement, faites quelques sacrifices ; mettez sous les pieds de vaines considérations ; appelez auprès de vous Moreau : vous et Moreau, et je suis sans inquiétude. Lucien arriva sur ces entrefaites. Madame Buonaparte le mit au fait de la conversation. Son beau-frère plaida éloquem-

ment la cause du modeste vainqueur. Voici une de ses phrases : vous et Moreau, ce sera la victoire et la force réunies. Mais tout ce qu'il dit ne fit aucun effet; Buonaparte fut inexorable.

Deux heures au moins après cette scène, il la marmottait encore, et avec un peu plus d'éclat. — Ah! monsieur mon frère! moi et Moreau seraient la victoire et la force réunies! Allez, allez consulter Pichegru; il vous dira..... Moreau.... — Je ne distinguai plus les mots. Un instant après : — Monsieur Lucien..... vous m'ennuyez parfois. — Je craignais d'oublier la phrase de Lucien; je la crayonnai dans l'intérieur de mon chapeau.

Peu de personnes ont su que pendant long-temps Buonaparte consultait son épouse dans les affaires civiles,

même celles de la plus haute importance. Ce fait est pourtant très-vrai; mais il aurait été furieusement irrité, s'il eût appris que ses courtisans en eussent été instruits. Si j'avais eu le pouvoir de me diviser, avec quel plaisir j'aurais suivi cette excellente femme! Quelle différence entre elle et son époux! C'étaient les extrêmes réunis. J'en citerais quelques traits, si je ne savais que M. B. D., beaucoup mieux instruit que moi sous ce rapport, nous prépare une histoire de sa vie. J'ignore quelles furent les premières années de madame de Beauharnais; mais si elles ressemblent à ses quinze dernières, nous aurons l'histoire d'une femme accomplie. A peine m'a-t-elle connu : ainsi nul intérêt, nul autre sentiment que celui de la vérité ne conduit ma plume. C'est un éloge

vrai, mérité, que mon cœur a besoin de tracer.

Cependant à travers les diverses situations que le défaut d'énergie faisait éprouver à Buonaparte, s'avançait le grand jour de la dissolution d'un pouvoir que détestaient presque tous les Français. Ce fut la nuit du 13 au 14 que l'exécution en fut fixée au vendredi 8 novembre, répondant au 17 brumaire. Le 16 au matin rien n'était changé ni dans le plan, ni dans les moyens pris pour l'exécuter, lorsque Buonaparte fut sourdement prévenu que le commandant de la dix-septième division n'était point entièrement décidé à le servir dans cette importante affaire; que même il avait dit qu'il préférait se démettre du commandement de ses troupes. Cet avis fut un coup de foudre

pour celui qui le reçut. Il fit sur-le-champ avertir son épouse. Elle vint. Sitôt qu'elle le vit, elle s'écria : Mais mon dieu ! qu'avez-vous? En effet, il était dans un état à faire pitié : les couleurs de la colère et celles de la frayeur étaient broyées sur son visage. Il remit à son épouse la lettre qui lui donnait le fatal avis. Tous deux s'enfermèrent l'espace d'un quart d'heure, au bout duquel l'épouse sortit : elle rayonnait de joie. Elle me dit d'aller rejoindre son mari. Le cocher reçut l'ordre d'atteler, et, six minutes après, madame Bonaparte était partie. J'ignore ce qui s'était passé entre elle et son époux; mais en rentrant, je le trouvai parfaitement calme. Vous avez été hier au spectacle, me dit-il? — Oui, général. — Que donnait-on? — Manlius. — Ce bourreau; com-

ment l'a-t-on rendu ? — A faire trémir. — Que dit-on de nouveau dans Paris ? — Les esprits sont inquiets ; tout le monde soupire après le calme. — Je le crois ; on doit être fatigué. — Peut-être en eût-il dit davantage ; mais l'arrivée de Murat, Lucien et d'un officier général que je ne connaissais point, mit fin à cette conversation. Toute la journée, il eut du monde à la maison ; et malgré toutes les précautions que l'on prit pour ne rien laisser percer, il était facile de voir que tout le monde n'était point d'accord.

Madame Buonaparte ne fut de retour que sur les onze heures ; elle monta chez elle et me fit demander. Faites en sorte, me dit-elle, de joindre mon époux, sans être aperçu du reste de l'assemblée ; dites-lui qu'il passe par

les petits appartemens pour venir me trouver. J'éprouvai quelques difficultés à faire ma commission; mais enfin j'y parvins. Buonaparte s'esquiva sans être vu, et rejoignit son épouse par le chemin indiqué. Au bout de dix minutes, je le vis descendre et rejoindre la société. De nouveaux débats recommencèrent et furent aussitôt calmés. Il était deux heures du matin, quand tout le monde se retira l'un après l'autre. Buonaparte paraissait très-content de lui; mais il ne se coucha pas; il s'assoupit seulement dans un fauteuil.

J'étais fortement intrigué dès le 14 brumaire; je savais que l'exécution du complot avait été fixée au 17 du même mois; mais je ne pouvais m'expliquer les événemens de la journée et ceux de la nuit : je faisais mille réflexions, et

nulle ne me paraissait concluante. Quel homme n'eût point éprouvé comme moi les crises de la curiosité et de l'incertitude! c'était la nuit du 16 au 17. Le jour qui bientôt allait poindre, *devait* éclairer le bouleversement d'un grand empire, changer son gouvernement, ses maîtres et ses lois, culbuter des fortunes, en relever d'autres, exiler la faiblesse, couronner l'ambition et fixer l'attention de toute l'Europe. Quelques momens encore, et cette grande mais dangereuse entreprise allait commencer. Cependant j'étais dans la maison où demeurait le chef, l'âme de cette vaste machine. Tout autour de lui était calme; lui-même sommeillait. Où sont les préparatifs? où sont les conjurés? Le cheval qui doit porter le général repose sur la

litière, le palefrenier ronfle sur son grabat; moi seul plus fou, plus sot que le cheval et le palefrenier, je ne puis trouver ni le repos, ni la clef de l'énigme qui m'occupe.

Cependant je ne devais pas être longtemps sans être instruit. J'appris le lendemain que Buonaparte, contre l'avis de tous les conjurés, avait remis l'exécution du complot au 18 brumaire. La seule raion qu'il en donna fut que l'avis qu'il avait reçu le matin lui avait laissé de forts soupçons; qu'il se réservait la journée du 17 pour les éclaircir; qu'il voulait enfin s'aboucher avec plusieurs officiers supérieurs, et surtout avec le général Lefebvre. Il ajouta, mais en riant: Au surplus, ce serait le vendredi; ce jour-là n'est pas de bon augure; le dieu des chrétiens mourut le

vendredi. C'est ce qui fit dire à M. de la Chabeaussière : Ce grand homme serait donc une bonne femme. La journée fut sûrement employée à s'assurer de toutes les personnes qui devaient coopérer à l'expédition ; car c'est ainsi qu'il appelait cette affaire. Il ne revint à la maison que le soir : il y fut joint par une foule de personnages marquans. Enfin le 18 brumaire arriva. Le conseil des anciens avait été prévenu, dans la nuit, de se réunir dans le lieu de leurs séances. Il lui avait été remis, dans la nuit, un projet de résolution qui transférait le corps législatif à Saint-Cloud. Ce projet fut facilement adopté : on en était convenu la veille. On fit sur-le-champ parvenir à Buonaparte une copie du décret auquel était joint un ordre de le mettre à exécution. Cet heureux com-

mencement lui fit singulièrement plaisir. Il en fit prévenir son épouse. Un quart d'heure après, nous étions tous à cheval. Buonaparte, entouré d'un nombreux état-major, fut droit au palais des Tuileries. Le jardin était rempli de troupes : il en passa la revue et les harangua, en leur disant qu'il n'acceptait le commandement que pour soustraire la France aux horreurs de l'anarchie et de la guerre civile. Une portion eut ordre de filer sur Saint-Cloud, où nous courûmes au galop. Les deux conseils y étaient. Tout le monde sait ce qui se passa aux Cinq cents. J'observe seulement que lorsque Buonaparte voulut y parler, les cris, les menaces, les cris, *A bas le dictateur!* lui firent tant d'impression, qu'il s'embrouilla et ne put retrouver le fil de son discours. Il se re-

tourna alors de notre côté ; il ordonna de s'assurer si le général Murat était à la tête de ses troupes ; mais ayant réfléchi, il voulut s'en assurer lui-même. Il sortit, monta à cheval, et se porta du côté du pont : il était très-ému. Ayant rencontré Murat, il se calma quelque peu, et nous revînmes au château. Peu de temps après il reçut la nouvelle de sa nomination au consulat, de concert avec MM. Roger-Ducos et Sieyès. Messieurs, leur dit-il le lendemain, la France a fait un grand pas vers le bonheur et la paix. Nous ferons tout pour lui procurer l'un et l'autre. Notre tâche est grande, je le sais; mais avec la bonne volonté que nous y mettrons tous, et surtout avec les leçons de l'expérience, nous parviendrons à ce grand but. Il y eut un grand dîner. Il fut com-

plimenté par une foule de personnes de tout âge et de tout rang. C'est alors qu'il se fit un changement total dans tout son extérieur. Dans les jugemens portés sur sa personne, je l'avais toujours cru incapable de se déguiser totalement en public. Tout le temps que je l'avais connu général, sa hauteur, ses dédains, son mépris pour les autres perçaient jusque dans ses moindres actions. A peine fut-il consul, que son front s'éclaircit, sa voix devint moins sèche, son œil plus doux et son abord moins repoussant. Accordait-il quelque faveur, quelque grâce ou quelques emplois, il le faisait sans rudesse et même il y joignait parfois des mots obligeans. Les beautés du langage lui étaient peu familières. Il ne connaissait point ces locutions brillantes, ces inversions né-

cessaires à l'homme d'état, dont les discours ne doivent pas toujours exprimer ce qu'il devrait dire, mais ce qu'il veut qu'on entende. Pour remédier à cette disette de moyens oratoires, il se fit un *dictionnaire* de mots et de phrases choisies qu'il arrangeait et pétrissait suivant les lieux, les personnes et les circonstances. Ses discours de solennité étaient tous préparés d'avance. Il était prévenu de ce qu'on lui dirait; il tenait tout prêt ce *qu'il avait* à répondre : de là cette sécheresse d'idées, ce galimatias pompeux, que d'ignobles courtisans appelaient du sublime. Plus d'une fois je l'ai vu étudier le style de M. M***, sous prétexte de parcourir des dépêches, que la minute d'avant il avait lues. Quoi qu'il en soit, ce serait peu de chose, s'il s'agissait d'un personnage moins fameux;

mais le fait est précieux, utile même, quand on réfléchit qu'un pareil homme a mis sur son front le bandeau des rois et froissé tous les États du continent. De pareils événemens n'auraient rien d'étonnant chez quelques peuples de l'Asie encore dans l'épaisseur de l'ignorance; mais ils sont extraordinaires chez la nation la plus lettrée de l'univers, nation dont on a toujours cité les princes comme des modèles de savoir et d'urbanité.

Un bon auteur vient de faire imprimer une phrase que je combattrai, non seulement parce qu'elle porte avec elle une teinte de calomnie, mais encore parce qu'elle est fausse, très-fausse. L'immensité du pouvoir, dit-il, et surtout ses nombreux courtisans, ont corrompu Buonaparte; il leur doit son

ambition, ses crimes, et principalement son despotisme : sans la bassesse de ses flatteurs et les approbations de tout un peuple trompé par les éloges d'une cour perfide et vendue, il aurait pu faire un bon prince, si toutefois un usurpateur peut l'être.

Cette dernière opinion me prouve que l'auteur n'a point approché le despote; qu'il est parfaitement étranger à ses qualités physiques et morales. Vainement me fait-il un tableau consolant des premiers jours de son autorité consulaire; en vain il me rappelle les espérances que la France en concevait; il oublie, et voilà ce qui détruit son assertion; il oublie, dis-je, le temps et les circonstances où fut conçu cet espoir d'un plus doux avenir. Harassée et repue du gouvernement de plusieurs,

fatiguée de douze années de tempêtes, la France crut entrevoir le port là même où elle faillit trouver un naufrage. Buonaparte naquit despote : la passion de dominer les hommes et de les écraser était innée chez lui, fondue avec son être, et ne pouvait se mitiger. Les hommes et les circonstances l'ont servi, je l'avoue ; mais privé de ces deux stimulans, jamais il n'eût fait un bon prince : les lieux et les circonstances n'auraient que modifié sa fureur de primer hautement. Maître d'école ou sur le trône, chef d'escadron ou caporal du guet, à Paris comme au Kamchatka, le tyran eût percé.

Plusieurs de ses courtisans n'ont point nui, il est vrai, à l'irruption de ce volcan ; mais ils n'en ont point été le foyer.

L'ambition démesurée d'un tel homme ne pouvait, comme il l'a prouvé, être satisfaite de partager le pouvoir avec deux collègues. Mais ce partage était un premier pas vers le trône, et c'était déjà beaucoup. Son hypocrisie, sa modération feinte, servirent d'abord à déguiser le rôle qu'il voulait jouer. Son premier but fut d'étouffer tous les partis, d'éteindre les haines, et de réduire les esprits à moins de fermentation. Le succès couronna ses projets. Ce fut un bien, nous ne pouvons le déguiser; mais comme un fétu de paille devient une arme meurtrière dans la main du méchant, cette réconciliation publique, cette mort de presque tous les partis, il les fit servir à ses vues ambitieuses et coupables. Le Français, plus calme, moins exalté, ne portait

plus sur les mouvemens de l'ambitieux ces regards scrutateurs et séditieux avec lesquels il pénétrait depuis douze ans les divers tyrans qui prétendaient lui donner des fers. Sa charlatanerie n'échappait point à tout le monde: plusieurs personnes entrevirent sous le manteau dont il s'affublait l'individu qui brûlait de jeter là l'écharpe consulaire pour ceindre le bandeau des monarques. Il s'aperçut que ses desseins étaient soupçonnés, et ce fut son épouse qui le lui confirma. Il y avait à peine six semaines qu'il était consul provisoire, quand tout à coup il devint chagrin, impatient et toujours concentré. S'il se contraignait en public, il se dédommageait amplement en particulier : alors il était inabordable et difficile à servir; il ne voulait voir per-

sonne, pas même son épouse. Le troisième jour de cette morosité sauvage elle lui écrivit ce qui suit :

« Monsieur, quand on a de grands » chagrins, ce n'est point la soli- » tude qui les allége. Les confier » à de véritables amis, est le moyen » le plus doux comme le plus sûr de » les adoucir. Je crois être votre sin- » cère amie, et, sous ce rapport, votre « confiance m'était bien due. Vous » vous refusez la douce consolation » d'épancher vos chagrins, et vous me » privez du plaisir d'en partager le » poids, et peut-être d'y trouver un » remède. Mon sexe dans cette occur- » rence est peut-être un obstacle à » votre expansion; mais votre épouse » croit avoir des droits à certaines ex- » ceptions; et vos secrets une fois dans

» son cœur y trouvèrent toujours leur
» tombeau. Je fais plus, monsieur,
» je vais au-devant de ce que vous me
» cachez, dussiez-vous condamner ma
» hardiesse.

» Consul, je connais votre noble
» ambition et la profondeur de vos
» desseins. Un pouvoir partagé ne vous
» convient pas, et votre dignité pré-
» caire est un fardeau pour vous. Ces
» deux vérités sont écrites sur votre
» front pour qui prétend vous con-
» naître. Mon ami, commencez par
» être maître de vous, pour l'être en-
» suite des événemens. Divers partis
» vous soupçonnent, cherchent à vous
» pénétrer et pourraient vous nuire.
» Là je me tais. Effrayée de l'impor-
» tance des conseils, je vous prie de
» me croire celle qui prend l'intérêt

» le plus vif à votre gloire ainsi qu'à » votre bonheur. »

Quand on rencontre un véritable homme de bien, on s'arrête, on le contemple avec plaisir; c'est un moment de bonheur. Quand on trouve une femme aimante, douce, sensible et généreuse, c'est une image enchanteresse, nos regards ne peuvent s'en distraire. C'est un instant de félicité. Ah! Joséphine! en prenant copie de ta *lettre*, je l'éprouvai, ce sentiment délicieux, partage des âmes pures et sensibles. Une de mes larmes a mouillé l'original. Pourquoi n'aurais-je point été doucement affecté; Buonaparte le fut bien, et cette âme de fer devint tout à coup malléable?

A peine eut-il parcouru la lettre, que ses regards s'attachèrent sur le par-

quet; il fit plusieurs pas dans l'appartement et vint se rasseoir près de son bureau; je dévorais ses gestes, ses mouvemens, tout, jusqu'à ses soupirs. Son émotion était visible; mais elle n'avait rien de sombre et d'inquiétant. « Faites dire à madame, me dit-il doucement, que je passerai ce soir chez elle, nous deux seulement. » Je n'aurais pas voulu pour beaucoup confier cette commission à d'autres; j'avais trop d'intérêt à la faire moi-même. Je courus bien vite à l'appartement de l'épouse du consul. « Que le cher ami vienne. Comment est-il? Vous le connaissez parfaitement, vous. — Madame, beaucoup mieux qu'il y a une heure; il m'a parlé fort doucement. — Tant mieux! Voilà depuis trois jours la seule bonne nouvelle que je reçois. »

Deux heures s'écoulèrent avant que le consul fût rejoindre son épouse; il était plus de minuit quand il rentra chez lui. J'ignore ce qui se passa entre les deux époux; je ne chercherai pas même à le deviner; mais le lendemain il ne se ressemblait plus.

Quoique depuis le dix-huit brumaire il mit tous ses soins à réunir les esprits divisés, à dissiper les factions et donner la mort à tous les partis, il n'avait encore réussi qu'à moitié; quelques Républicains, et des Jacobins en plus grand nombre, l'inquiétaient furieusement. Quant aux royalistes, trompés dans leur espoir, isolés, sans appui, les uns et les autres s'étaient dispersés en attendant un moment plus favorable à leur cause.

Dans un pareil état de choses, Buo-

naparte vit bien que pour arriver à l'autorité absolue, il lui importait de fixer sur sa tête celle dont il n'était que provisoirement pourvu. Ses amis s'agitèrent, les esprits furent travaillés, quelques jacobins furent achetés; et la France, éblouie de sa modération feinte et de ses qualités supposées, le nomma premier consul : c'était, d'après son plan, plus de la moitié du chemin de fait pour arriver au trône; c'était tout ce qu'il voulait pour le moment. La République n'existait plus que de nom; le plus grand nombre des républicains trouvant mieux son compte dans les emplois dont il était revêtu, n'osait plus murmurer. Les jacobins les plus à craindre gardaient le silence sous le poids des dignités; quelques-uns même, abjurant leur caractère, le

servirent de tous leurs moyens, et devinrent les premiers appuis de son ambition. Pleinement convaincu que pour se placer sur un trône dont le monarque a péri sur l'échafaud, il faut *avoir* ébloui la multitude, et que rien ne contribue plus à la séduction des peuples que les bruyans éclats des exploits militaires, il fit ses dispositions pour aller se mettre à la tête de l'armée d'Italie. Il s'était formé une compagnie d'espions; toutes les parties de l'administration tant civile que militaire avaient les leurs. Les grands personnages de l'Etat en avaient jusque dans leurs familles et dans leurs sociétés. Cette bande, qu'il nommait plaisamment sa *compagnie télégraphique*, était indépendante de la police générale, dont les agens chargés de sur-

veiller la masse du peuple, étaient eux-mêmes surveillés. Le nombre de ces dangereux stipendiaires s'élevait, au mois de mars 1803, à trois mille six cent quatre-vingt-douze, y compris le détachement ambulant : c'était une centaine des plus instruits, des plus déliés, et surtout des plus audacieux de la troupe. A ces qualités, il fallait joindre un beau physique, un style correct et précis, et savoir composer son maintien et son langage, suivant les lieux, les temps et les circonstances. Ces mouches du premier rang étaient chargées de s'attacher aux grands agens secrets dans les cours étrangères, de les surveiller, de rendre compte des liaisons qu'ils formaient et de leurs occupations habituelles. La surveillance de la famille des Bourbons,

et les arrestations majeures à l'étranger étaient encore de leur département : c'est à l'un de ces malheureux que l'on doit la lettre qui détermina le consul à faire assassiner le duc d'Enghien.

Le lecteur ne sera point fâché de savoir comment mourut cet espion chargé de crimes.

Ce sicaire dangereux est mort, il y a deux ans, à la fleur de son âge. La dernière année de sa vie fut celle d'un saint; il se faisait horreur à lui-même; ses richesses n'altérèrent point son repentir. J'ignore les causes de sa conversion; mais elle était si sincère, que l'ecclésiastique qui l'administra dans ses derniers momens, en écrivit ainsi à M. le cardinal du Belloi qui s'intéressait au salut de ce grand pécheur.

« Monsieur est mort ce matin à sept

heures. Depuis un an que je le dirige, je n'ai jamais vu de remords plus vrais, de repentir plus sincère et plus déchirant; l'énormité de ses fautes lui en rendait le pardon incroyable, et c'est avec peine que je lui ai persuadé que la miséricorde de Dieu était encore plus grande. Avant de rendre le dernier soupir, il a voulu voir sa famille; son épouse, sa jeune fille et son fils sont entrés. Son fils s'est mis à genoux à côté de son lit.— Je vous laisse un bien terrible exemple, mon cher fils. — Il n'en a pu dire davantage, ses lèvres se sont collées sur un crucifix, il est mort. Sa famille fondait en larmes; je n'ai pu retenir les miennes. C'est un bienheureux de plus. »

Plût à Dieu que son exemple eût trouvé des imitateurs; mais de pareilles

conversions sont aujourd'hui des phénomènes, et le despote n'y aurait pas trouvé son compte.

Cependant cette organisation machiavélique fut à peine terminée, qu'il *courut* se mettre à la tête de l'armée d'Italie. Toujours habile à s'entourer, aux dépens des autres généraux, de tout ce qui pouvait agrandir sa réputation et multiplier ses triomphes, il avait formé son armée de ce que la *France* avait alors de plus brave.

Je n'entrerai dans aucun détail militaire, et si je parle ici de la fameuse journée de Marengo, ce n'est pas parce qu'elle a décidé le sort de l'Italie, mais bien parce qu'elle a donné à Buonaparte un nouveau genre de combattre qu'il a constamment suivi, auquel même il donna tout l'accroissement possible ;

que là, pour la première fois, il s'est fait l'idée d'une tactique affreuse, meurtrière, qui des combats faisait des massacres, où l'art du guerrier n'était plus pour rien; tactique enfin qui fit couler des fleuves de sang, et fut la première et la principale cause de ses succès.

Le premier consul sentait bien de quelle importance allait être la victoire: le sort de l'Italie, et peut-être celui de ses projets, allait en dépendre. Le soir du 24 prairial, je vis l'heure où il faisait manœuvrer de manière à éviter la bataille. C'est la première fois, et je crois l'unique, où je l'ai vu balancer à livrer combat. Néanmoins quelques rapports qu'il reçut dans la soirée le décidèrent. Dans la nuit il fit ses dispositions. A la pointe du jour, l'ennemi, sur trois lignes d'épaisseur, nous pré-

sentait un front immense; il en fut surpris. Des courriers furent aussitôt expédiés aux divisions Lemonier et Desaix, avec l'ordre de forcer de marche et d'arriver. L'affaire aussitôt commença de part et d'autre. Depuis six heures du matin, les deux partis combattaient avec le même acharnement et le même avantage, lorsque l'ennemi resserra son front sur le centre. Buonaparte fit alors une faute qui faillit tout perdre : au lieu de manœuvrer en masse sur le centre de l'ennemi, il dégarnit le sien pour fortifier ses ailes, et par conséquent envelopper l'armée autrichienne. Le général ennemi s'aperçut du mouvement, et s'avança rapidement avec son centre en masse sur le centre dégarni des Français : ceux-ci, en petit nombre, ne purent tenir contre les feux triplés de la co-

lonne, et se débandèrent. L'ennemi ne perdit point de temps, et, partageant sa colonne victorieuse en deux, il fit marcher droit à nos deux ailes qui, voyant le centre en déroute, suivirent son exemple. Berthier, couvert de sueur et de poussière, vint l'annoncer au consul. Ce fut en vain qu'il fit donner à tous les officiers supérieurs l'ordre d'arrêter les fuyards; les plus braves étaient entraînés par la foule : c'en était fait, et les armes françaises recevaient un affront sanglant, quand tout à coup un tourbillon de poussière et des cris confus et répétés annoncèrent les divisions Lemonier et Desaix. Comme on ne distinguait rien à travers la poussière et le bruit, le consul, qui avait je l'avoue, conservé tout son sang-froid, me dit d'aller voir ce que c'était. Je n'allai pas

loin sans être instruit, et je revins lui dire que c'était les divisions Desaix et Lemonier. Il se porta tout de suite au-devant, les rangea en bataille sur deux colonnes serrées, auxquelles se réunirent tous les fuyards. C'était alors une masse d'hommes capable d'effrayer. Ce qui ajoutait encore à la force de cette épaisse phalange, c'est que, par une magie qui n'agit que sur les Français, tous avaient repris courage; c'était à qui se précipiterait. Le général mit à profit cet enthousiasme, et jeta cette masse de guerriers sur l'ennemi, qui, n'ayant point eu le temps de se reformer en masse, fut tout à coup écrasé sans avoir pu se reconnaître. Ce n'est point parce que je suis Français, mais j'assure que j'ai vu des groupes de soixante à quatre-vingts soldats tom-

ber, sans garder aucun rang, sur des bataillons entiers d'Allemands, les rompre et les disperser sans éprouver presque aucune résistance; tant la foudre avait été prompte et leur frayeur complète! Jamais victoire ne fut décidée en si peu de temps, et rarement on voit des troupes aussi complétement battues. Il n'était pas dans l'armée ennemie deux régimens entiers.

Cependant la France perdit un héros; Desaix trouva la mort sur ses lauriers. Je n'étais pas auprès du consul quand on vint lui annoncer cette nouvelle; j'ignore s'il tint le propos qu'on lui prête; mais s'il est vrai qu'il a dit, « pourquoi ne m'est-il pas permis de » pleurer? » c'est qu'il savait bien que le don des larmes lui fut de tout temps

refusé, et que ce qui est impossible nous est défendu.

Quoi qu'il en soit, l'événement qui décida de cette journée fut un trait de lumière pour lui. Cette masse d'hommes tombant tout à coup sur l'autre qu'elle écrase et disperse, était le tableau le plus flatteur pour son âme endurcie; ses regards ne pouvaient s'en distraire. Pendant long-temps il répétait, quand il était seul, les derniers détails de cette action. « Mais c'est unique! quoi! tout » était perdu! on se serre, on se jette, » et tout est culbuté! Cette action vaut » tous les Commentaires de César. » En effet, l'art de combattre prit une autre forme avec lui. Ce ne fut plus de ces combinaisons savantes, de ces ruses de guerre, qui, sans répandre des flots de sang, terminaient les querelles des

rois. On ne manœuvrait plus sur les champs de bataille que pour épier le moment de se jeter sur sa proie et la déchirer. Si Buonaparte eût eu le choix de culbuter deux mille hommes avec perte de quatre cents des siens, ou douze mille avec perte de quinze mille de ses soldats, son choix n'eût point été douteux; nous aurions pleuré quinze mille Français. Aussi tous les succès qu'il obtint depuis la bataille de Marengo jusqu'à sa chute, aucun de ses succès, dis-je, ne m'ont causé le moindre étonnement. Jamais je ne disais aux militaires de ma connaissance, demain vous vous battrez; mais toujours, demain vous écraserez.

La convention qui suivit cette sanglante affaire laissa respirer les deux partis. Nous revînmes à Milan : son ar-

rivée fut le signal d'un changement général dans le gouvernement. Le système ancien fut anéanti; et ces peuples, *vieillis* sous les lois de la maison d'Autriche, se virent en un clin-d'œil *républicains* sans le vouloir. Les choses avaient été préparées de longue main. De nombreux émissaires de Buonaparte couvraient l'Italie; tous les jours ils y semaient des proclamations dont le but était de porter dans la masse du peuple cette contagion révolutionnaire, où l'intrigue, l'audace et l'ambition trouvent facilement à se satisfaire. Le succès répondit à l'espérance du premier consul, et ses exploits guerriers ne souffrirent pas de l'impulsion révolutionnaire qu'il avait imprimée à toute l'Italie. La république Cisalpine fut organisée. Comme en France, il s'était fait

des partisans dans le pays : toutes les administrations en furent infestées. Tout le monde ignorait qu'il semait alors pour l'avenir, et que si ses projets sur la France venaient à manquer, l'Italie devenait son pis-aller. De retour à Paris, il se pénétra de toute l'étendue de son projet principal, celui de se placer sur le trône des Français. Son audace ne put lui dérober l'immensité de l'espace qu'il avait à franchir; il n'en fut point effrayé; il s'aperçut seulement que pour atteindre ce grand but, il avait besoin de toute la plénitude de son génie; que toute distraction au dehors nuirait aux progrès des trames ourdies dans l'intérieur. Il se détermina donc à faire la paix avec l'Autriche; elle fut signée à Lunéville par son frère Joseph et M. Cobentzel. Mais quelle

paix que celle de Lunéville! Peut-on nommer ainsi un contrat forcé dont tous les élémens sont hostiles? Elle était au surplus ce que les deux partis voulaient ce qu'elle fût : l'Autriche ne demandait qu'à respirer pour réparer ses pertes, et retourner à de nouveaux combats; et les immenses projets du premier consul n'avaient besoin que d'une suspension d'armes. Voici, à l'appui de ce que j'avance, un extrait des instructions secrètes de Buonaparte à son frère, plénipotentiaire à Lunéville :

« Demandez beaucoup, vous obtiendrez facilement. Je suis instruit que » l'Autriche n'a pas l'intention d'observer long-temps les conditions du » traité : c'est un répit qu'elle achète. » Elle croit m'abuser, et cependant » elle abonde dans mon sens. L'intérêt

» de la France ne veut point encore
» que l'on borne ses espérances. »

(Copié sur l'original.)

Cet échantillon suffira, je crois, pour donner une idée de la bonne foi avec laquelle il traitait. Est-il étonnant, d'après un tel système, d'avoir vu une guerre éternelle peser sur toute l'Europe?

Momentanément tranquille du côté de l'Allemagne, il tourna bientôt ses vues prétendues pacifiques du côté de l'Angleterre. Des propositions furent faites au cabinet de Saint-James, par l'entremise de M. Otto. Enfin un traité de paix, soi-disant définitif, fut signé à Amiens le 4 germinal an 10. Peu de temps après, un concordat fut signé avec le pape.

Ces divers traités, dont le politique le moins perspicace découvrait les inconvenances et le peu de solidité, lui firent cependant un honneur infini dans l'opinion de la multitude; ses prôneurs surtout ne tarissaient point sur ses éloges: c'était, à les entendre, un dieu, un héros qui nous ramenerait les beaux jours du siècle d'or. Le peuple, ramas superficiel, qui toujours crie à la tyrannie quand il s'est donné un tyran; le peuple, dis-je, séduit par le bruit des acclamations, crut voir en lui l'homme que le ciel réservait à sa prospérité et à son bonheur.

Buonaparte, instruit des dispositions de la multitude en sa faveur, ne perdit point de temps pour les mettre à profit, et faire un pas de plus vers la souveraineté. Les grands corps de l'État furent

travaillés dans tous les sens ; ils se composaient d'individus qui tous ne pensaient pas de même sur le compte du premier consul. Les uns, gens superficiels et de bonne foi, séduits par le prestige et l'éclat de ses succès, étaient prêts à tout faire pour lui ; les autres, n'ayant d'autres fortunes que leurs emplois, promirent leurs votes, aux conditions de s'y voir continués. Il s'y trouvait encore un petit nombre de vrais républicains ; quelques-uns furent pour vus d'emplois qui les éloignaient de la capitale ; d'autres furent achetés, et le peu qui fut incorruptible se retira ou suivit froidement le torrent. Restaient les Jacobins, et c'était d'eux qu'il importait le plus de s'assurer : un avenir brillant et de grandes espérances furent le piége dans lequel ils donnèrent. Buo-

naparte, bien assuré du jeu des ressorts, ne balança pas à mettre la machine en mouvement, et bientôt il fut nommé consul à vie. C'était un pas de géant vers l'accomplissement de ses desseins, *et dès-lors* il ne douta plus d'aucun succès.

Cependant ses projets sur la France ne le détournèrent point de ceux qu'il avait formés sur l'Italie. C'est dans ses papiers que s'est trouvé le développement de son système ; on y trouve aussi la conviction que tous ses projets de grandeur future, quels qu'ils fussent, ne pouvaient recevoir d'accomplissement qu'après avoir fait couler des fleuves de sang.

Si Buonaparte a déployé quelques moyens, certes ce fut pendant son consulat. Ses projets sur l'Italie décèlent

le politique habile et l'ambitieux consommé. Si la France lui eût refusé le sceptre, son plan était de la faire servir à s'emparer de celui de l'Italie. Joseph, son frère, qu'il avait condamné aux secousses de l'ambition, était seul alors dans le secret. Lorsqu'après la victoire de Marengo, le premier consul voulut réorganiser la république cisalpine, il fut question de mettre son frère à la tête de ce nouvel état. Il lui en écrivit et reçut la réponse suivante. Le langage que Joseph Buonaparte y tient, est celui d'un véritable homme de bien, qui préfère les douceurs d'une vie privée aux orages attachés à tout pouvoir usurpé. Plût à Dieu qu'il eût toujours pensé de même. Voici sa réponse à son frère :

« CITOYEN CONSUL,

» J'ai reçu votre lettre du 3 mes-
» sidor; je suis au désespoir d'être
» obligé de refuser le poste éminent
» que vos bontés daignent m'offrir.
» Vous avez trop présumé de mes
» moyens. Je vous dirai franchement
» que je ne me sens point du tout les
» qualités nécessaires à présider un
» peuple aussi remuant que le peuple
» italien. Jaloux de tout le monde,
» et particulièrement des Français,
» les Italiens ne me souffriraient qu'a-
» vec peine à la tête de leur gouver-
» nement; et toute la prépondérance
» que vous avez dans le pays, ne me

» sauverait point du *gallus* (1) *cantat*; » veuillez donc, citoyen consul, ne » point prendre mon refus en mau- » vaise part, et croire que dans tout » autre occasion je n'aurais point ba- » lancé à vous être utile » . . . .

. . . . . .

Le consul, en recevant cette lettre, laissa percer un mouvement de dépit. Il la froissa dans sa main, et la jeta sur la cheminée, en disant: « il a raison, c'est un imbécile. Je m'adressais mal. *Gallus cantat.* Le sot ne sait pas que la réponse fut aussi vive. » Après

---

(1) En français le coq chante ou le français chante.

Cette piquante allusion fut faite en plein conclave à un célèbre cardinal français.

plusieurs tours qu'il fit dans la chambre, il ajouta : « C'en est fait; patientons. » En effet, il n'en fut plus question; et de retour à Paris, il n'en témoigna aucun ressentiment à son frère. Tant d'indulgence me paraissait un problème. Bientôt après il m'en donna la solution.

Les principaux citoyens de la république cisalpine reçurent l'ordre de se rendre à Lyon et de s'y former en consulta extraordinaire, que Buonaparte voulut présider lui-même. La moitié des membres lui était vendue, et l'autre tremblait. Cependant quel génie infernal protégeait alors le premier consul? Cette époque de sa vie m'aurait fait croire à la fatalité. C'est avec de la douceur, de l'aménité et de grandes promesses, que l'on séduit les hommes et surtout des Italiens, peuple jaloux,

pointilleux, et toujours ennemi des Français. Hé bien! Buonaparte dédaigna tous les moyens de séduction. Jamais représentans d'un peuple ne furent traités avec tant de hauteur, de jactance et de mépris, que le furent messieurs les députés à la consulta.

Quelques jours avant l'assemblée générale, il en réunit plusieurs chez lui. C'étaient sûrement ceux qu'il redoutait le plus par leurs lumières et leurs opinions. « Messieurs, leur dit-il, de» puis que je vous ai formé en corps » d'état, je n'ai reçu de vous que tri« bulations et chagrins. Vous regorgez » d'intrigans et de lâches soudoyés » par l'Autriche. Je vous déclare, mes» sieurs, qu'il ne vous reste qu'un choix » à faire, ou d'être pays conquis et » traités comme tel, ou d'être indé-

» pendans; dans le premier cas, je
» saurai conserver ma conquête; dans
» le second, je protégerai et ferai res-
» pecter la puissance que j'aurai créée
» et de laquelle je me propose d'être
» le chef; chose que je n'aurais point
» faite, si j'avais trouvé parmi vous
» quelqu'un assez ferme, assez prépon-
» dérant, et surtout assez dépouillé du
» préjugé local.

» Veuillez donc, messieurs, trans-
» mettre à vos collègues cet extrait de
» mes intentions, qui toutes ne tendent
» qu'au bonheur de votre pays. Ce sera
» préparer leurs réponses à ce que j'au-
» rai l'honneur de leur exposer dans
» l'assemblée générale. »

Tout l'auditoire était muet d'étonnement; il s'en aperçut.

« Vous êtes surpris, messieurs? Ras-

» surez-vous; vous touchez à l'époque
» qui doit vous placer au premier rang
» des secondes puissances de l'Europe;
» tout ce qui suit ou précède ce grand
» œuvre doit être marqué au coin de
» l'énergie et de la fermeté. Je n'ai
» d'ailleurs prétendu blesser personne,
» et j'aime à croire que vous ne l'avez
» point pensé. »

Ces derniers palliatifs ne firent point tout l'effet qu'il en attendait; quelques-uns des députés se retirèrent fort mécontens. Quoi qu'il en fût, rien ne changea dans l'ordre des projets, et quatre jours après il fut nommé président de la république italienne, ci-devant république cisalpine. Cette importante affaire terminée, ses regards se portèrent sur la Suisse, qui refusa quelque temps de céder à ses vues. Il y fit marcher des

troupes, et après quelques légers combats, la force contraignit la justice à se taire, et tout rentra dans l'ordre qu'il avait prescrit.

Peu de temps avant, des traités avaient été conclus avec la Porte-Ottomane et le dey d'Alger. Le premier consul allait se livrer tout entier à ses desseins, lorsque les nombreux espions qu'il avait semés dans toutes les provinces l'avertirent que les départemens de la Seine-Inférieure, de l'Eure et de l'Oise, n'étaient pas favorablement disposés à son égard; que plusieurs personnes des plus marquantes du pays ne contribuaient pas peu à nourrir cette défaveur dans le cœur des habitans, qu'un voyage sur les lieux devenait indispensable, et qu'il fallait s'y montrer affable et populaire.

héréditaire dans sa famille. Mais, à son grand étonnement, il rencontra des obstacles qu'il n'avait point prévus, ou plutôt qu'il ne croyait plus pouvoir rencontrer. C'étaient les Jacobins. Un des plus marquans d'entre eux, et qu'il avait séduit, fut chargé de les sonder sur cette grande affaire, sans néanmoins laisser apercevoir que cela vînt d'un projet formé. Son rapport ne fut point satisfaisant. « Comment, » dirent-ils, voulez-vous que nous pla- » cions sur le trône un homme qui » n'oublierait jamais que nous fûmes » les ennemis du pouvoir monar- » chique? Il ne croirait point au sa- » crifice de nos opinions. Toujours » suspects au monarque, il faudrait » toujours être en garde contre lui. » Buonaparte, au surplus, dans ses

» diverses correspondances avec les » puissances étrangères, a toujours » affecté de vouloir les convaincre » qu'il fut toujours étranger aux évé- » nemens qui opérèrent la chute du » trône. Cette distinction, que de tout » temps il établit entre les opinions » d'alors et la sienne, est une preuve » sans réplique que s'il venait à saisir » le diadême, nos vies et nos fortunes » ne seraient point en sûreté. » Ces confidences furent rendues mot à mot à Buonaparte. « Je ne me serais pas attendu, dit-il à son agent, que des hommes que je veux un jour combler de biens et d'honneurs, s'opposeraient aussi directement à mon élévation. Vous ne leur avez pas dit au moins que j'étais pour quelque chose dans vos confidences? — Ne craignez rien, citoyen

consul, la conversation que je viens de vous rendre n'est que le résumé des diverses fouilles que j'ai faites dans le cœur de chacun d'eux. »

Cette opposition présumée contrariait furieusement les projets de Buonaparte. Le lendemain de ce rapport, il eut une longue conférence avec M. Cambacérès, C...s et F...é. En les quittant, il parut comme absorbé. Cambacérès revint sur-le-champ; ils s'enfermèrent de nouveau tous les deux. Au bout d'une demi-heure, ils vinrent au salon, causèrent quelque temps et sortirent ensemble. Le jour suivant Buonaparte fut indisposé; il garda la chambre, et ne voulut voir personne, excepté son frère Joseph, qui vint dans l'après-midi. Ils dînèrent ensemble. La conversation paraissait fort animée.

« Vous vous peignez tout en noir, lui dit Joseph ; sur de faibles indices, vous croyez tout perdu. — Ce n'est pas cela, mon frère, rien n'est perdu ; mais il faudra recourir à de grands moyens, car je ne vois aucune ouverture à leur faire. Tous les jours je les fais tâter en tous sens. — Ils y viendront, croyez-moi ; mais il faut du temps. » Les deux frères se séparèrent les meilleurs amis du monde. Les choses restèrent à peu près en cet état pendant une quinzaine. Ce fut un siècle pour le premier consul. Il fut sur le point de borner ses désirs à se faire reconnaître souverain d'Italie, sans toutefois toucher au domaine de Saint-Pierre. Son plan était fortement conçu.

Premièrement il commençait, sous divers prétextes, à rompre le traité

de Lunéville. Il faisait presser l'empereur sur le Rhin; tandis qu'à la tête d'une puissante armée, il se jetait sur le Tyrol, et portait la guerre dans le cœur de l'Allemagne. Fort de sa tactique, et du nombre et du courage des soldats qu'il commandait, aucuns succès ne lui paraissaient douteux. D'après ce que j'ai vu, ce n'était point trop présumer.

L'empereur d'Autriche, tremblant pour sa capitale, si déjà elle n'eût été prise, demandait la paix, et l'obtenait facilement, même à des conditions que, vu les circonstances, il n'eût point été en droit d'exiger. On eût d'abord conclu un armistice; ensuite on désignait Francfort-sur-le-Mein pour y traiter d'une paix solide et durable. Le plénipotentiaire pour la France

était déjà choisi ; c'était Buonaparte lui-même. Les deux ambassadeurs réunis, le consul abordait franchement la question et dictait :

« La France restitue sans dédommagés aucuns, ni subsides quelconques, à sa majesté l'empereur d'Autriche, toutes les conquêtes qu'elle a faites depuis le commencement de la guerre de 1792, jusqu'à la ratification du présent traite, à l'exception de ses possessions d'Italie, aujourd'hui comprises sous le nom de *république italienne*.

« Napoléon Buonaparte, président de ladite république italienne, en sera déclaré et reconnu souverain sous le nom de *roi de Lombardie*.

« Sa majesté l'empereur d'Autriche s'engage, promet de le faire reconnaître comme tel par les électeurs

composant le corps germanique. Le royaume de Lombardie sera héréditaire dans la dynastie de Napoléon. Les mâles seuls seront habiles à succéder.

« La famille royale de France et la famille impériale d'Autriche sont à jamais exclues du trône de Lombardie.

« Voulant mettre un terme aux factions qui désolent la France, Louis-Stanislas-Xavier, frère du dernier roi, est rappelé au trône des Français.

« Napoléon, roi de Lombardie, s'engage, si besoin était, et c'est ce qu'il ne croit pas, d'appuyer de la force de ses armes et du pouvoir que la France leur a confié, la rentrée de Louis XVIII dans ses Etats; et de concert avec sa majesté l'empereur

d'Allemagne, l'aider à s'affermir sur le trône de ses pères.

« Sa majesté Louis XVIII s'engage, de son côté, à reconnaître Napoléon Buonaparte, roi de Lombardie, et d'employer ses bons offices près les cours étrangères pour le faire reconnaître tel.

« La France restera nantie du Hanovre jusqu'à la conclusion de la paix avec l'Angleterre.

« Ce dernier article est à la discrétion de sa majesté le roi de France.

« Tous les États envahis rentrent sous la domination de leurs anciens maîtres, et notamment la Hollande.

« Le présent traité sera soumis à la sanction des autres puissances de l'Europe, sans exception.

« Les puissances belligérantes ne po-

seront les armes qu'après l'entière ratification du présent traité. »

Maintenant je prierais messieurs les publicistes de jeter un coup d'œil sur ce traité projeté ; je serais bien trompé s'ils n'y reconnaissaient la main d'un profond politique et d'un adroit ambitieux.

Si Buonaparte eût mis à exécution un plan aussi sagement conçu, l'Europe entière recouvrait sa tranquillité. Il était sûr de ne rencontrer aucun obstacle de la part des Puissances étrangères. L'équilibre de l'Europe était maintenu et peut-être même plus consolidé par l'établissement du royaume de Lombardie, avec les conditions qui en excluaient pour toujours les maisons de France et d'Autriche : la Hollande et la Prusse surtout eussent vu

avec plaisir cet État naissant. L'empereur d'Allemagne eût été seul lézé, je le sais ; mais dans quelle position se trouvait-il alors? Harassé de douze années de revers, les Français, victorieux dans le cœur de ses Etats, et peut-être dans sa capitale, tout ce qu'il possédait sur le Rhin, la Meuse, la Sambre et la Moselle au pouvoir de l'ennemi; ses belles provinces de la Belgique et du Brabant perdues sans retour. Dans cette position, dis-je, pouvait-il balancer un moment à faire le sacrifice de ses possessions d'Italie? On lui rendait tout excepté cela. C'était beaucoup, je le sais; mais dans l'état des choses d'alors, les conditions du traité étaient les plus belles, les plus avantageuses qu'on puisse lui imposer. N'oublions pas non plus le précieux

avantage de ne point voir les provinces qu'il cédait, aller grossir les Etats d'une puissance voisine. D'aussi puissantes raisons levaient à coup sûr toutes les difficultés de ce côté.

Venons maintenant à l'article le plus intéressant pour la France, le plus hardiment conçu et le plus décisif pour Napoléon, la fortune et les intérêts personnels de Buonaparte. Je veux dire l'article qui rappelle Louis-Stanislas-Xavier au trône de ses pères. Je ne m'étendrai pas sur les résultats d'un pareil coup; ils sont incommensurables, autant pour les intérêts de la France et de l'Europe, que pour ceux de celui qui l'avait médité.

Le consul, en rappelant l'héritier légitime du trône, écrasait d'un seul coup le parti de ceux qui lui avaient

barré le chemin de la couronne. Sa vengeance était d'autant plus complète, qu'il devenait souverain en déterminant leur chute. Sa gloire et sa renommée prenaient une fixité que rien ne pouvait *plus* détruire.

Quels que fussent les partis qui dans ces temps divisaient la France, Buonaparte donnant des ordres au nom de Louis XVIII, eût vu la foule courir sous ses drapeaux ; les Royalistes du dehors et ceux de l'intérieur s'y seraient précipités ; les Républicains même, revenus de leurs rêves, et qui n'ayant jamais été trop exaltés, s'étaient bornés à servir leur pays ; ces hommes, dis-je, parmi lesquels il en était de très-estimables, eussent bientôt fait cause commune avec les amis du Roi.

Quel spectacle pour l'Europe et

pour la France, de voir à côté du vainqueur de l'Italie, les Pichegru et les Moreau ramenant dans ses Etats l'héritier du dernier monarque ! Paix, bonheur, gloire, richesses et commerce, la France ressaisissait tout. Tableau délicieux ! Quand j'ai trouvé les matériaux qui m'ont prouvé que tu aurais dû exister, hélas ! il n'était plus temps de penser à ton existence, un crime atroce l'avait rendue impossible !

Nous étions au commencement du mois de février de l'année 1804, le chef de bataillon Rosey, personnage accrédité près M. Drake, alors ministre d'Angleterre à la cour de Stuttgard, fit prévenir le premier consul, que l'ambassadeur anglais entretenait des intelligences en France, par l'entremise des agens qu'il avait sur la rive

droite du Rhin, tant à Weissembourg qu'à Offenbourg, où la baronne de Reich était principalement signalée. On ne perdit point de temps, et d'habiles mouches furent aussitôt dépêchées sur la rive droite du Rhin, avec l'ordre de s'établir dans les sociétés des divers agens du gouvernement anglais, ou tout au moins de s'y ménager des entrées. Le chef de bataillon Rosey devait secrètement les aider dans leurs commissions. Le 2 de mars on remit une lettre au premier consul ; elle était d'un des espions qui s'était introduit dans la société de la baronne de Reich. Après de nombreux détails sur les intelligences de ladite baronne et ses commettans, on trouvait les malheureux détails suivans.

« Mardi soir j'étais chez la baronne,

» la société était nombreuse, je faisais
» ma partie avec M. Stelaubenz ; on
» discutait vivement sur les succès
» militaires du premier consul. Les
» uns les attribuaient à ses grandes
» connaissances dans l'art du guerrier.
» D'autres niaient hardiment cette
» conséquence, quand un homme de
» la compagnie, nous dit que pour
» juger cette question, il fallait avoir
» entendu ce qu'en pensait un très-
» grand personnage, homme surtout
» fait pour prononcer sur ces sortes
» de matières. »

Les exploits de Buonaparte, me disait cet homme profond, prouvent fort peu de chose en faveur de son génie militaire. Depuis long-temps j'ai le secret de ses succès et celui de sa tactique. Il ne doit ses triomphes qu'au

peu de prix qu'il met à la vie de ses soldats. Tant que les autres puissances ne lui opposeront pas un pareil système de guerre, elles peuvent compter sur des revers. Oui, messieurs, ajouta-t-il, c'est en jetant des bataillons entiers sur les sabres de la cavalerie ennemie; c'est en ne comptant point les morts et les blessés, que ce prétendu grand capitaine est parvenu à séduire l'Europe par l'éclat de ses armes.

Tout le monde fut frappé de ce discours; on demanda le nom de la personne qui avait porté ce jugement; le narrateur fut inflexible, et ne voulut point la nommer.

Depuis un quart d'heure je ne jouais plus. J'avais bien remarqué mon homme; je ne le quittai point. Nous liâmes conversation; je lui témoignai

doucement le desir de connaître la personne qui portait sur le génie militaire du premier consul un jugement aussi fixe. Je n'obtins rien, et même je m'aperçus que mes sollicitations ne lui faisaient pas plaisir : je les cessai pour ne donner aucun soupçon. Le lendemain je pris des renseignemens sur mon particulier ; je n'appris d'abord que des choses insignifiantes ; mais le jour d'après on me dit que cet homme était bien vu de M. le duc d'Enghien ; que même il avait demeuré trois semaines à Etenheim : ce fut un trait de lumière pour moi ; et d'après quelques indices, faibles à la vérité, je me tromperais bien si le duc d'Enghien n'était point l'auteur du discours précité. Quant à la baronne de Reich, c'est le centre commun de toutes les

intelligences qui se pratiquent en France. Pellier donnera le résumé des autres détails. Ceux de la partie M. et L. sont sur la feuille blanche servant d'enveloppe ; il faut passer le tout au cylindre chauffé.

Ce rapport secret fit sur Buonaparte un effet aussi prompt que terrible. Il s'enferma dans son cabinet; une heure après il envoya chercher le général Murat, gouverneur de Paris. Sitôt qu'il fut arrivé, Buonaparte lui parla avec vivacité. Le général se mit auprès d'un bureau et prit des notes pendant un bon quart d'heure, après lequel il se retira. Resté seul, le premier consul se mit à la croisée : il y avait beaucoup de monde dans le jardin. Il se retira dans son cabinet et fit demander son épouse. J'ignore ce dont il fut question entre

eux ; mais en se retirant elle était pâle et triste. Son époux lui dit : Que voulez-vous ? c'est le seul moyen. — Il s'arrêta ; elle reprit même le chemin du cabinet avec lui, mais ils n'y entrèrent pas. — Calmez-vous, lui dit-elle. — Mais je suis calme, très-calme ; d'ailleurs, j'ai médité cette affaire. — Plus bas, ou rentrons. — Non, je suis trop affectée ; je vous quitte. Ah, mon ami ! je vous écrirai. Au nom du ciel, ne précipitez rien. — Le soir même elle se rendit à la Malmaison, où j'appris que le lendemain Cambacérès fut la trouver.

Buonaparte, en quittant son épouse, revint à la croisée sur le jardin. Son front s'était éclairci, une faible teinte de joie nuançait ses traits. Il fut visité par plusieurs grands dignitaires ; il les entretint tous avec douceur et tran-

quillité. A huit heures il se rendit au spectacle, où il ne resta pas long-temps, car à neuf heures et demie il était de retour. Le général Bessières entra presqu'aussitôt. Il avait à lui parler pour une compagnie de fournisseurs qui réclamaient toute l'autorité du consul pour faire annuller le rejet qu'avait fait le commissaire-ordonnateur des selles et harnais fournis à l'arme de l'artillerie pendant l'exercice de l'an douze.

Si le commissaire, dit-il à Bessières, n'a pas trouvé ces fournitures de bon aloi, il a bien fait de les rejeter. Ce n'est point du tout cela, lui dit le général, c'est une rancune de la part de l'ordonnateur. Les marchandises sont bonnes, très-bonnes; et les fournisseurs demandent à le prouver. Ce sont d'hon-

nêtes gens de mon pays, je m'intéresse à eux; si leur demande n'était pas légitime, je le leur aurais dit le premier.

Bessières avait mis de la chaleur dans la défense des fournisseurs. Buonaparte lui dit en riant : « N'allez pas, général, parler de cela à d'autres; car on dirait que, pour faire recevoir leurs selles, vos protégés vous ont fait une selle d'or. » Bessières allait répondre, quand on annonça le général Lannes et Duroc. La conversation devint générale. Le consul leur donna des ordres pour une revue fixée au 18 ventôse. Le lendemain matin, parmi les diverses personnes qui vinrent lui faire leur cour, le premier consul aperçut l'ex-jacobin qu'il avait séduit, le même qu'il avait chargé de pressentir sa secte sur les desseins que Buonaparte avait sur le

trône de France. « J'ai à vous parler, lui dit-il tout bas, laissez écouler la foule. » A peine furent-ils seuls, que Buonaparte le prit sous le bras, et se mit à se promener de long en large, et tout en parlant. J'ignore quelle objection lui fit l'autre. Le consul lui dit : « Je vais vous en convaincre, venez »; et il l'entraîna dans son cabinet, où ils restèrent long-temps. On annonça Cambacérès; il revenait directement de la Malmaison; il lui remit une lettre.

« C'est de mon épouse, dit le consul en la prenant, sans l'ouvrir; je gage en savoir le contenu : mais tout ce qu'on peut me dire est inutile; c'est un parti pris; tout me le commande : oui, monsieur, tout me le commande. » Cambacérès était debout, le dos tourné au feu; il ne répliqua rien. Tous les deux

sortirent. Je remarquai que le consul avait mis la lettre dans le gousset de sa culotte.

Depuis cette époque jusqu'au 19 ventôse (10 mars), il y eut tous les jours des conférences secrètes dans le cabinet du consul. Peu de personnes y étaient admises, et c'étaient toujours les mêmes. J'étais tout yeux et tout oreilles ; mais je n'entendais ni ne voyais rien. Je savais cependant qu'il s'agissait de quelque grand projet. J'étais sûr que tout souriait à Buonaparte dans cette affaire, et qu'elle était pour lui d'une grande importance. Une joie sombre, mais bien prononcée, perçait malgré lui.

Dans la nuit du 10 au 11 mars, le gouverneur de Paris, le général de brigade Hullin, et un autre militaire

que je ne connaissais pas, furent introduits dans le cabinet du consul. Un quart d'heure après, Murat sortit du cabinet avec un paquet fermé. Je sus, lorsqu'il fut rentré dans le cabinet, que ce paquet venait d'être envoyé chez le ministre de la police. Murat, Hullin et l'autre militaire se retirèrent peu de temps après.

Deux jours après, madame Buonaparte revint de la Malmaison. Sitôt que son époux en fut instruit, il ramassa plusieurs papiers, et passa chez elle.

Je mis à profit les ordres qu'il m'avait donné de fouiller les cartons relatifs à la construction du Panthéon, et d'en extraire ce que M. Viel, architecte, avait écrit sur ce sujet.

Des papiers de la plus haute importance étaient semés çà et là; mais c'était

sur des sujets étrangers à mes recherches. J'avais fort peu de temps, je me hâtai.

Une lettre de madame Buonaparte à son époux vint m'éclairer à demi sur les événemens qui depuis quelques jours excitaient ma curiosité. Je n'avais pas le temps d'en prendre copie; je la parcourus seulement. Si mon cœur ne m'abuse pas, c'était un chef-d'œuvre de raison et de tendresse; elle y plaidait l'intérêt et la gloire de son époux, et la cause d'un prince qu'elle ne désignait que par cette qualité. Dans toute la lettre cependant il n'était question que de la détention du personnage dans une prison d'état. Je n'en citerai que cette phrase, que j'ai retenue et mise dans mes tablettes :

« Si je n'étais persuadée que cette

» action ternira votre gloire, soyez » assuré que j'aurais gardé le silence, » et ne vous aurais pas donné le cha- » grin de me voir en opposition avec » vous. »

La lecture de cette lettre était beaucoup pour moi; mais elle ne me nommait point le prince à la liberté duquel on en voulait, et c'était le plus important à savoir. Je n'avais pas alors connaissance du fatal rapport qu'avaient fait les espions que le premier consul entretenait sur la rive droite du Rhin; ce ne fut que sept mois après la catastrophe que le rapport qui y avait donné lieu me tomba entre les mains, c'est-à-dire, trois semaines avant qu'il ne fût brûlé avec divers autres papiers relatifs à cette malheureuse affaire.

J'étais tellement désorienté, que je

ne m'avisai point de penser à la victime que l'on voulait sacrifier. Comment, au surplus, aurais-je pensé au duc d'Enghien? Je savais que depuis trois ans il demeurait à Etenheim; qu'avant de s'y établir et d'y acquérir une propriété, il en avait demandé l'agrément à l'électeur de Bade; que celui-ci, avant de ne rien accorder, en avait prévenu Buonaparte, qui, sur les bons rapports de l'électeur, avait acquiescé à cet établissement. Chose plus forte; je savais que le sieur Rosey, envoyé près les ministres anglais à Stuttgard, était secrètement chargé de surveiller ou faire surveiller le prince; que sous la date du 20 janvier 1804, il s'exprimait ainsi sur son compte :

« Le duc d'Enghien vit parfaitement » retiré. Tous les rapports que j'en re-

» çois s'accordent à dire qu'il est abso-
» lument détaché de tous les événe-
» mens politiques. Toutes ses actions
» sont d'un homme privé qui n'a plus
» de souvenirs. »

Après un pareil rapport, pouvais-je présumer que le prince était en danger? Hélas! il m'était réservé de le savoir lorsqu'il n'était plus temps de le sauver!

Cependant le 11 mars, qui répond au 20 ventôse, sur les onze heures du soir, fut introduit dans le cabinet de Buonaparte le même militaire qui, quelques jours avant, y était venu avec les généraux Murat et Hullin. Le consul était seul. Après avoir gardé le militaire un grand quart d'heure, il le congédia : son dernier mot fut *de la diligence surtout.* Cet homme était le gé-

néral Ordener : c'est ce que j'appris le soir même.

Quatre à cinq jours après, madame Buonaparte fit demander à son époux quelques instans d'audience. « Qu'elle vienne, dit-il tout haut; mais si c'est pour ce que je présume, assurez-la bien qu'elle n'obtiendra rien. » Quelques instans après, nous la vîmes arriver. Le consul la reçut sur la porte du cabinet, qu'il ne voulut point fermer, afin d'empêcher son épouse de s'expliquer hautement; cependant elle ferma la porte elle-même. Alors ce ne fut plus qu'un bruit sourd pendant à peu près dix minutes. Joséphine se retira chez elle; son visage était inondé de larmes, qu'elle ne cherchait point à cacher. Son époux me dit de la suivre jusque dans l'antichambre, et de venir lui dire

ce qu'en diraient ses femmes. J'y restai bien une demi-heure. Madame Buonaparte avait versé des pleurs et s'était mise au lit. Ses femmes me dirent seulement que c'était une grâce qu'elle avait sollicitée près de son époux, qui la *lui* avait refusée. Cette confidence n'étant point de nature à être rapportée au consul, je ne lui parlai que de l'état où se trouvait son épouse. « C'est » sa faute, dit-il brusquement et sans » faire attention qu'il me parlait, le » duc a mérité son sort, l'univers ne » peut le sauver. Je le lui ai dit vingt » fois, elle persiste. » Et puis, s'apercevant que j'étais là : « Je ne sais plus » ce que je dis; cela me trouble. » Il regarde sa montre. « Je veux sortir » dans une heure. » Il se mit ensuite à la fenêtre, en parlant toujours très-

haut; mais comme il avait la tête en dehors, il me fut impossible de rien entendre.

A peine étais-je rentré chez moi, que les mots du consul se retracèrent à ma mémoire. Quel est ce duc que l'univers ne peut sauver? Le malheureux *doit* donc périr? Ce n'est pas le prince dont Joséphine plaidait la cause dans une lettre que j'avais parcourue quelques jours avant? Non; celui-là ne devait qu'être détenu. Un duc! C'est le duc d'Enghien, il n'y a pas de doute. Tout mon sang se refoula vers mon cœur.

Cependant j'essayai de rejeter cette idée : le crime me parut impossible. Buonaparte, lui qui faisait sonner si haut de n'avoir point trempé dans la mort de Louis XVI, assassinerait un rejeton du grand Condé! Non, non,

je me trompe. Hélas! mon incertitude ne fut pas de longue durée. Le 19 mars, un courrier apporte la nouvelle que le duc d'Enghien n'est plus qu'à trente-six lieues de la capitale; le lendemain matin, un autre apprend au consul que le prince arrivera au plus tard à cinq heures du soir à la barrière Saint-Martin. Un courrier est aussitôt envoyé au-devant, avec l'ordre de faire filer la voiture le long des murs, et de conduire le duc au donjon de Vincennes. L'aide-de-camp de Buonaparte est aussitôt expédié au gouverneur de Paris, avec ordre de réunir sur-le-champ un conseil de guerre spécial, composé de sept membres, présidé par le général Hullin; que ledit conseil se rendrait sur les dix heures du soir au château de Vincennes, à l'effet de

juger un conspirateur contre la sûreté de l'État et la personne du premier consul. (Le nom du duc d'Enghien n'était point dans les ordres communiqués à Paris.)

Plusieurs personnes étaient la même nuit réunies chez le premier consul. Sur les deux heures du matin, un courrier venu de Vincennes remet une lettre à Buonaparte. Celui-ci passe dans son cabinet, y reste peu de temps, appelle un aide-de-camp, lui remet une lettre, avec l'ordre de courir à Vincennes, et de ne revenir qu'avec une réponse. Cette affaire terminée, il revint au milieu du cercle; mais quelqu'effort qu'il fît, il ne put prendre part à la conversation. A cinq heures du matin, le même aide-de-camp arrive, remet un billet au premier consul, qui en brise le cachet

et le lit, après quoi il ajoute tout haut : « Il y a assez long-temps ; je n'en-» tendrai donc plus parler ! »

Le lendemain, tout le château savait que le duc d'Enghien avait été fusillé dans les fossés du donjon de Vincennes.

Il est impossible de se faire une idée de l'impression que fit la mort du prince sur presque toutes les personnes qui entouraient ordinairement Buonaparte. Tout prit autour de lui un air sombre et réservé ; il y en eut qui prenaient si peu la peine de déguiser leur mécontentement, qu'il s'en aperçut, notamment un des ministres d'alors, M. C..... « Je » crois, citoyen ministre, lui dit-il de-» vant tout le monde, que vous feriez » beaucoup mieux de mettre par écrit » ce que vous avez à me dire ; vous » n'auriez pas au moins la peine de me

» parler ; car je vois, depuis quelques » jours, que cela vous fatigue, et que » vous ne communiquez qu'à regret » avec moi. Si les demi-mesures sont » de votre goût, ce siècle n'est pas le » vôtre, citoyen. » *(Mot pour mot.)* M. C..... lui répondit : « Il est des » circonstances, citoyen consul, où » l'homme n'est pas le maître d'être » agréable à tout le monde, sans néan- » moins avoir le désir de blesser qui » que ce soit. » Cette scène n'eut pas d'autre suite. Buonaparte, intimement convaincu que la mort du duc d'Enghien lui avait aliéné bien des cœurs, fit tout ce qu'il put pour en effacer l'impression. Son caractère naturellement sévère et despote, devint plus souple et plus insinuant. C'était alors la saison des grâces : qui le sollicitait, était pres-

que sûr de n'être point refusé. Quand la force et le pouvoir réunis se présentent sous le masque de la douceur et de l'affabilité, bien peu d'hommes leur résistent.

En traitant la malheureuse affaire du duc d'Enghein, je dois à la vérité de prévenir le public qu'il est dans l'erreur en croyant que ce fut M. Armand Caulaincourt qui dirigea l'arrestation du prince. Caulaincourt ne partagea point le secret de la mission du général Ordener. Celui-ci partit de Paris le 20 ventôse an 12, et ce ne fut que le 21 du même mois que le ministre de la guerre Berthier donna l'ordre à M. Caulaincourt de se rendre à Strasbourg afin d'y presser la construction de la flotille destinée contre l'Angleterre. Il devait aussi se con-

certer avec le sieur Méhée pour faire arrêter la baronne de Reich.

On peut d'autant croire à cette assertion, que je n'ai pas trop à me louer des procédés du grand écuyer.

L'assassinat du jeune prince fut bientôt oublié d'une portion de ceux que naguère il avait révoltés; on vit même des écrivains mercenaires et coupables prétendre le justifier.

Deux des principales causes de la mort du duc furent et ce fatal rapport des agens de Buonaparte, et surtout le désir qu'avait ce dernier de se rapprocher des jacobins qu'il craignait. Cette conversation, peut-être faussement attribuée au prince, avait mortellement blessé l'amour propre du consul. Furieux de se voir démasqué par un homme qui quelques jours pouvait engager les

autres puissances à profiter de ses découvertes, le cruel jura sa mort.

Ce crime servait à la fois et sa vengeance et son ambition. Le sang de l'illustre victime élevait une barrière de *diamans* entre les Bourbons et Buonaparte; mais ce sang précieux lui conciliait les suffrages des jacobins, et levait le principal obstacle qui lui fermait le chemin du trône, seul objet de tous ses désirs. Cependant il était encore deux hommes qu'il craignait au moins autant que les jacobins; c'étaient Moreau et Pichegru. Le premier, véritablement grand capitaine, affable autant que modeste, chéri du peuple et de l'armée, avait, pour la jactance et les grimaces de Buonaparte, un mépris qu'il ne déguisait point assez souvent. Le consul avait mis près de lui deux es-

pions qui, sous le voile de l'amitié, le hantaient habituellement, et rapportaient à leur patron jusqu'aux actions les plus indifférentes du général. Voici un extrait fidèle d'un de leurs rapports :

Nous avons dîné hier chez Moreau ; il y avait Frenière, Moreau frère, Valubert, Desbordes, Lamartillière et Pichon. L'objet de la conversation fut la marine française. Lamartillière dit qu'il n'aurait jamais le plaisir de nous en voir une respectable. Comment cela se pourrait-il ? nous n'avons pas un homme de mer. Comment en aurions-nous, dit Pichon, tous les yeux sont à terre ? Encore n'y voit-on goutte, répliqua plaisamment Valubert. Pas autant que vous le croyez, messieurs, se prit à dire Moreau ; il y a des gens

qui m'ont dit que sous peu les Corses riraient bien.—Comment cela?—C'est tout simple; ils diront : La France n'a pas voulu nous laisser un roi, nous sommes plus honnêtes, nous lui fournissons un empereur. Des plaisanteries suivirent cette saillie du général pendant le dessert. Desbordes, en pressant l'écorce d'une orange, s'en fit sauter le jus dans l'œil. Parbleu, je le savais bien, dit-il, qu'on ne gagnait rien à presser l'écorce (le Corse); que souvent même il en cuisait. Ce jeu de mots fit rire. N'allez pas dire cela ailleurs; ajouta le général; si le grand Corse le savait, il n'en rirait pas. C'est ainsi que le général Moreau avait dans sa société des hommes affreux qui rapportaient à son ennemi tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait dans l'in-

térieur de sa famille. Un de ces malheureux, employé depuis à la suite de l'armée d'Espagne, a été pendu par les habitans de Saragosse.

Il fallait moins de perfidie pour acharner Buonaparte contre un homme dont les talens et la réputation lui portaient ombrage. Cruellement jaloux, il voulut s'en défaire. Mais il voulut lier sa perte à celle d'un homme qu'il haïssait mortellement, non seulement à cause de son génie militaire, mais encore plus par son invincible attachement à la cause de Louis XVIII : c'était Pichegru.

D'habiles émissaires reçurent l'ordre de se rendre en Angleterre, de nouer des liaisons avec les Royalistes qui s'y étaient réfugiés; de les persuader que la France n'attendait qu'un

signal pour s'opposer à l'ambition de Buonaparte, qui se préparait à monter sur le trône. Dans l'intérieur de la France, une nuée d'agens de la police secrète s'était glissée dans les maisons attachées au parti du Roi ; ces hommes dangereux, caméléons féroces, avaient pris toutes les couleurs des partisans de la maison de Bourbon. Ils étaient parvenus à faire croire que, dans toutes les administrations, et dans les premiers corps de l'Etat, il était une foule d'hommes prêts à s'opposer aux projets de l'usurpateur ; mais que tout le monde gardait le silence, faute d'un point de réunion.

Des premiers de l'Etat ne rougirent point de s'associer aux espions de la police, et d'appuyer leurs impostures. Ce manége affreux eut tout le succès

que l'on désirait. Les Royalistes du dedans, trompés sur l'état des choses, crurent que le moment favorable à la cause du Roi était arrivé. Ils en écrivirent à leurs amis du dehors, qui, séduits et trompés comme eux, donnèrent dans le piège. La police des côtes et celle de l'intérieur avaient l'ordre de fermer les yeux sur les correspondances et même de les servir. Cette négligence fut poussée à tel point, que l'on fut quelque temps sans découvrir le domicile de plusieurs des conjurés qui s'étaient rendus à Paris.

Pichegru, que de malheureuses circonstances avaient brouillé avec Moreau, eut quelques entrevues avec son ancien compagnon d'armes. Un membre du gouvernement d'alors en avertit publiquement Buonaparte avant même

que les espions qui suivaient Moreau en eussent fait le rapport. A cette nouvelle il fit un cri de joie. Je le regardai fixement; ses lèvres et le jeu de ses prunelles firent éclore un rire que je ne saurais rendre, un rire qui fait peur. Une heure après on vint lui annoncer officiellement cette nouvelle. « C'est tout ce qu'il faut », dit-il froidement: en effet c'est tout ce qu'il demandait pour perdre ses deux illustres ennemis. Des ordres furent aussitôt donnés à Murat et au grand-juge; les limiers de la police sortirent alors du caractère qu'on leur avait tracé; les uns devinrent sbires, quelques autres délateurs. Tout le monde connaît les suites de cette malheureuse affaire; mais il est des choses que le public ignore, et dont il doit être instruit.

Au jury seul appartenait le droit de juger les prétendus coupables : le consul ne le voulut pas. Des jurés ne peuvent pas aisément être séduits. Les ressorts qu'il faudrait mettre en jeu seraient trop nombreux et trop compliqués, et l'on risquerait à laisser percer des intentions qu'il est urgent de dérober au public. Des juges furent donc nommés pour prononcer sur cette grande cause un jugement que Buonaparte avait déjà prononcé dans le silence du cabinet. Hémart fut désigné pour présider le tribunal.

La veille que la procédure prit son cours, Buonaparte, qui ne voulait point croire à l'amour et à l'estime que le peuple et le soldat portaient au général Moreau, voulut s'en convaincre en donnant l'ordre à la police de ne point

gêner l'opinion publique, de laisser chacun s'expliquer librement, et d'en rendre un compte exact au grand-juge qui, de son côté, devait lui faire passer directement les rapports. J'ai été à même de parcourir cette foule de papiers, dont le résumé, malgré les nombreuses contradictions qu'ils offraient, convainquit Buonaparte que le général Moreau était un ennemi redoutable, par le crédit immense qu'il avait dans l'armée, et par l'intérêt qu'il inspirait au peuple. On croirait sans doute que l'amitié des soldats pour leur général inquiétait beaucoup plus le consul, que le vif intérêt du peuple en faveur de Moreau. En cela l'on se trompe. Le consul avait pris tous les moyens de parer un grand coup de la part des militaires; et quoi

qu'en disent des gens qui ne connaissent rien du tout à cette affaire, dont les détails furent toujours secrets et le seront encore long-temps, la veille de l'arrestation de Moreau, il avait tous les secrets de la conspiration militaire. Elle était composée d'officiers de tous les grades, auxquels s'étaient réunis bon nombre de sous-officiers et soldats, tous gens sûrs et secrets, sur le courage et l'intrépidité desquels on pouvait compter. Il sut même qu'en Allemagne et en Italie il existait des coteries secrètes, civiles et militaires qui devaient coopérer au grand œuvre avec la masse des conspirateurs français. Leur unique but, pour le moment, était d'enlever Moreau à main armée si ses juges l'eussent condamné à mort. Ce n'est point en allant au supplice

qu'il devait être enlevé, comme vient de le dire quelqu'un qui n'en sait rien, mais bien en plein tribunal, et sitôt l'arrêt prononcé. Les mesures étaient immanquables. Les conjurés, tous travestis à ne donner aucun soupçon, devaient être armés de poignards et de pistolets. Dans l'intérieur du Palais, gendarmes, factionnaires et agens de police devaient être tout à coup contenus chacun par deux hommes au moins. En cas de résistance décidée, on leur cassait l'épaule, si faire se pouvait; mais il était enjoint de n'user de ce moyen qu'à la dernière extrémité. A l'extérieur, des groupes devaient rallier le peuple à la cause du général qu'il plaignait, et s'opposer aux forces que l'autorité aurait voulu déployer. D'autres devaient parcourir

les rues et carrefours ; les casernes étaient pourvues d'officiers prêts à haranguer les troupes, dont ils étaient presque sûrs. Deux voitures devaient stationner, l'une sur la place Dauphine, l'autre sur le Marché-Neuf. Quatre-vingt-douze chevaux de selle tout harnachés étaient répartis dans divers endroits, et les uniformes des conjurés étaient à cinq cents pas du Palais de Justice. Une des choses les plus remarquables du complot, ce fut l'ordre donné à tout le monde de ne point mêler, autant que faire se pourrait, le nom du premier consul aux discours à tenir pendant l'exécution du projet, et surtout de ne point aigrir le peuple contre le gouvernement. J'ignore quel était le but de ces précautions ; mais je puis assurer qu'elles intriguèrent

furieusement Buonaparte et lui donnèrent de forts soupçons que plusieurs membres du gouvernement étaient pour quelque chose dans le complot; c'est ce que je ne crois pas. Quoi qu'il en soit, il fit part de toute la conspiration à l'un de ses ministres; celui-ci lui demanda si le général Moreau y avait donné son adhésion. « Au contraire, répondit le consul, je vois par une note de Lajolais qu'il ne lui a fait que des réponses insignifiantes sur cet objet, et qu'en dernier lieu il lui a même refusé un simple blanc signé. » Arrivé à l'article qui défendait aux conjurés de ne point mêler le nom du consul aux bruits inséparables de la conspiration, et de ne point aigrir le peuple contre le gouvernement, le ministre eut assez de probité et de

courage pour lui dire que dans tout il ne voyait qu'un vif intérêt en faveur de Moreau, et que la note de Lajolais lui prouvait que le général n'en voulait point à sa personne, et que les intentions des conjurés n'étaient point de renverser l'ordre du gouvernement. «Eh bien! que faire», demanda Buonaparte, frappé, mais non point irrité de la réponse du ministre? Celui-ci ne balança pas à lui dire de rassurer sur-le-champ la capitale et la France sur le sort du général Moreau; de faire circuler, surtout parmi les conjurés, et principalement chez les militaires, le bruit que rien n'était à craindre pour ses jours, et de divulguer le moins possible l'existence de ce complot. « Voilà qui est fort bon, dit le consul; mais vous n'apprendrez pas

sans étonnement que cette conspiration n'est point une découverte de la police ; c'est un de mes agens secrets en Allemagne qui m'en a fait directement passer le plan et les détails, en ajoutant : Ne me demandez point, citoyen consul, de qui je tiens cette importante découverte. Tout a été remis à mon domestique par une dame entre deux âges, et qui, je le présume, aura profité de mon absence pour ne point courir les risques d'être découverte. J'ai fait tout ce qu'il a été possible de faire pour déterrer cette dame ou le nom de quelques conjurés, je n'ai réussi à rien de satisfaisant.» Quoi! dit le ministre, ce ne sont que des confidences anonymes! — Le consul l'arrêta tout court. « Je sais ce que vous allez me dire. En recevant cet

avis j'ai pensé comme vous ; mais des recherches faites par mes ordres m'ont assuré, ce matin, de son existence ; ce qui n'empêche que personne en France, excepté vous maintenant, ne m'en croit instruit. » Ce projet n'effraya pas le consul. La basse police même ne fut point instruite ; elle ne reçut point d'ordres contraires à la libre émission des diverses opinions, il lui fut seulement ordonné de se porter partout où il y aurait du tumulte, et de prêter main-forte aux partisans du gouvernement. Les grands agens furent dispersés dans les endroits les plus périlleux. Il leur fut sévèrement enjoint de ne faire aucune arrestation dans l'intérieur du Palais, excepté le cas de tentatives bien prononcées. Des forces militaires furent déployées aux environs du temple

des lois. A toutes ces précautions prises dans le silence, Buonaparte en joignit une qui, comme il l'avait prévu, fit le plus grand effet : ce fut de faire courir secrètement le bruit que les jours de Moreau n'étaient point menacés. Les conjurés ne s'y fièrent point, et leurs dispositions ne varièrent point. Si ce complot avait donné quelqu'inquiétude au consul, les précautions qu'il avait prises pour le rendre nul l'avaient absolument rassuré. Il était fort tranquille, quand parmi les différens rapports qu'il avait exigés des divers agens de la police, il s'en trouva un qui faillit faire changer de face les affaires. Il était d'autant plus remarquable qu'il n'avait point cette tournure ambiguë et contrainte d'un espion

qui n'ose pas dire tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu. Le voici.

« Depuis deux jours je n'ai point » quitté les environs du Palais. A l'in- » térieur, à l'extérieur; dans les rues, » tout se porte, tout se presse pour » savoir des nouvelles du procès. Il » semble qu'il n'y a qu'un accusé, les » autres sont totalement oubliés. Le » nom du général Moreau (car on ne » dit jamais Moreau tout simplement) » est dans toutes les bouches; l'intérêt » qu'il inspire dans tous les cœurs; » le vif désir de le voir acquitter est » empreint sur tous les visages. Je me » suis glissé dans tous les groupes, ils » étaient composés de toutes les classes, » depuis le Crésus jusqu'au mendiant, » même façon de penser partout. Ce » qui ajoute encore à l'intérêt qu'ins-

» pire l'accusé, ce sont les militaires.
» Mêlés parmi le peuple, les uns par-
» lent de la bonté, de la douceur du
» général, d'autres citent ses combats,
» sa retraite, ses victoires et sa mo-
» destie; d'autres pleurent. J'ai vu un
» maréchal-des-logis d'artillerie légère
» pleurer comme une femme. Je suis
» entré au café Desmoulins en face le
» Palais. Deux officiers de cavalerie et
» trois bourgeois buvaient à la même
» table; j'ignore ce dont ils causaient
» entre eux; mais tout à coup le plus
» âgé des officiers s'est levé en tenant
» de la main droite son verre vide
» qu'il a brisé sur la table, en disant :
» Nom d'un Dieu ! Moreau sur la
» sellette ! c'est une abomination ! Je
» n'y tiens plus ! Sortons. L'autre offi-
» cier l'a retenu. Deux des bourgeois

» se sont joints à ce dernier, en faisant
» observer au militaire qu'il pouvait
» se compromettre.—Qui? moi! me
» faire arrêter! je m'en f.... J'en tue
» dix avant. Vois-tu?—En disant cela,
» il arrache de la poche de son gilet
» deux pistolets, dont l'un se trouvait
» armé. Sur la remarque qu'on lui en
» fit, il le mit au repos. Ses amis par-
» vinrent à le calmer quelque peu, et
» demandèrent d'autre bière; mais ils
» la burent seuls; il ne voulut point
» boire davantage. Ils sortirent peu de
» temps après, furent au Palais, per-
» cèrent la foule, où je les perdis de
» vue, sans pouvoir les retrouver. »

La signature de ce rapport était tellement pressée et confondue dans son paraphe, que j'ignore si c'était Borde, Baurié ou Bornié; mais c'était, je crois,

l'un des trois noms. Quel qu'en fût l'auteur, et malgré l'ordre qu'il avait reçu de rapporter exactement la vérité, on ne peut nier qu'il ne fût très-hardi; et je crois que dans les circonstances à peu près semblables, la police ne voit pas souvent de pareils rapports.

Cependant s'il est vrai que celui qui rédigea ce rapport ait eu l'intention d'intéresser le consul en faveur de l'accusé, ou s'il prétendait l'effrayer en lui prouvant combien la perte de Moreau entraînerait de dangers à sa suite, certes cet homme mérite des éloges; mais il ne savait pas que les moyens qu'il mettait en œuvre pour sauver un grand homme étaient précisément ceux qui devaient accélérer sa ruine.

Buonaparte était seul quand on lui remit le paquet que lui faisait passer le

grand-juge. « Lisez-moi ces papiers », me dit-il. Sitôt que j'avais commencé à lui lire un rapport, et qu'il le voyait verbeux et insignifiant, il me le faisait quitter et passer à un autre. Arrivé à celui dont l'extrait est ici, il me dit, en se relevant : « Ah! c'est autre chose! » recommencez cela. » Je lui obéis. Il était debout devant moi, se tenant le menton de la main gauche et me prêtant la plus vive attention. Sitôt que j'eus fini, il s'écria : « Voilà qui est fort! » est-ce vrai? Mais je n'en doute plus. » J'ai demandé qu'on ne me cachât » rien; j'ai demandé l'exacte vérité; un » seul me la dit sans biaiser, et je dois » l'en croire; je suis sûr qu'il ne grossit » rien, car il connaît le danger qu'il y » aurait à le faire. C'est très-bien, il fait » son métier. Je sais bon gré au minis-

» tre de ne m'avoir point soustrait cette » pièce; mettez-la dans ce carton, écri- » vez au dos: *Moreau....* » Ensuite, se parlant à lui-même : « Ah! Moreau!.... » Madame Buonaparte me l'avait dit; » mais croit-on cela? peuple, soldats; » cela ne s'est jamais vu... Mais il est tou- » jours temps. » On annonça messieurs Chaptal et Lebrun; il les attendait avec M. Fourcroy. Je me retirai. Le lende-main, M. Fourcroy, qui n'était pas venu la veille, arriva de bonne heure, fit ses excuses, et dit qu'il avait été in-disposé, et même l'était encore. « Nous n'avons rien fini, lui dit Buonaparte; mais rien n'est pressé. Hé bien! dites-moi donc, ce Moreau fait donc du bruit? — Oui, dans le peuple des fau-bourgs et dans quelques corps-de-garde. — Non pas, c'est autre chose. C'est vrai.

— Vous grossissez les objets. — Ah ! je grossis les objets ! Allez me chercher ce rapport, me dit-il. Tenez, en le remettant à M. Fourcroy, lisez, et dites-moi si ceci n'est pas positif. » Fourcroy, après avoir lu le rapport, ajouta : Hé bien ! qu'est-ce que cela prouve? Rien autre chose, qu'un peu plus de réputation fait parler de lui un peu plus que des autres. Dans huit jours on parlera d'autres choses. « Ce n'est pas tout-à-fait cela, monsieur, reprit le consul, l'affaire est plus sérieuse, et je serais coupable de n'en point prévenir les résultats. »

Je ne doutai point que Moreau ne fût perdu. Avant l'instruction de la procédure, le tribunal avait reçu l'ordre de le condamner à mort, afin de laisser au consul le plaisir de lui accor-

der sa grâce. Si la conscience des juges ne se fût point révoltée contre ces perfides insinuations; s'ils eussent cru à la générosité de Buonaparte, cet ambitieux les rendait complices d'un crime atroce, Moreau terminait sa glorieuse carrière sous la hache d'un bourreau. Vainement le consul avait-il dit à son épouse : « En me réservant la faculté de » lui faire grâce, qui vous a dit que ce » ne serait point un moyen de nous » rapprocher? Je vous assure qu'il ne » tiendra qu'à lui que cela soit. » Ces promesses artificieuses n'avaient d'autre but que de se débarrasser des instances qu'on lui faisait journellement en faveur de l'illustre accusé. Cependant madame Buonaparte fit secrètement prévenir l'épouse du général des sentimens dans lesquels était le consul, en

l'engageant d'amener son époux à faire quelques avances. Il n'est rien que madame Moreau n'ait mis en usage pour amollir son époux; prières, larmes et caresses furent tour à tour employées, et tout fut inutile. Moreau fut inflexible. « Mon amie, lui dit-il en lui prenant » les mains, je vous aime bien, je vous » aime autant que ma vie; mais j'aime » encore plus l'honneur. Ce que vous » me demandez est impossible : je me » couvrirais d'infamie. » Madame Moreau se trouva mal; on fut obligé d'appeler du secours. Revenue à elle, ses instances recommencèrent; et le général, pour la calmer, finit par lui promettre d'écrire au premier consul. C'est ce qu'il fit le lendemain. On a vu sa lettre; c'était une demande de quelques formalités et la protestation noble et

simple de son innocence. On connaît aussi la réponse que le grand-juge y fit par ordre de Buonaparte.

J'ignore qui pouvait avoir instruit le consul de la démarche de madame Moreau auprès de son époux, mais le surlendemain de cette scène, il en raconta tous les détails au gouverneur de Paris. Ces divers rapports, joints à la haine mortelle qu'il portait au général, l'auraient sans doute déterminé à le laisser périr, si le tribunal, séduit par la promesse qu'il lui avait faite, avait eu le malheur de prononcer un arrêt de mort contre le général. Ce sentiment se trouve fortement appuyé par ce qui suit :

Lorsqu'on lui annonça l'arrêt qui déclarait le général coupable, mais excusable, et qui ne lui infligeait qu'une

peine correctionnelle, il ne put retenir des mouvemens de colère et de dépit. « Des juges timides et sans caractère, » dit-il publiquement, sont la perte des » gouvernemens, je les aimerais mieux » hardis prévaricateurs. »

Il fut pendant quelques jours d'une humeur horrible; et ce qui ne contribua pas à l'adoucir, ce fut ce qui lui arriva quelques jours après.

Comme il montait en voiture pour aller à Saint-Cloud, un particulier lui remit un paquet. Il le prit et le remit à son frère Louis, qui était dans la voiture.

J'observerai en passant que jamais prince, à ce que je sache, n'a autant aimé lire les écrits particuliers que Buonaparte, soit qu'ils lui fussent directement adressés, soit que furtive-

ment ils lui fussent remis, soit ceux enfin dont ses ministres jugeaient à propos de lui donner connaissance. Cette observation est la preuve la plus complète, que l'insensibilité, le despotisme et toutes les fureurs de l'ambition avaient leurs racines dans son cœur, et que rien ne pouvait le ramener à des sentimens pacifiques. On ferait un fort volume des pièces qui lui furent remises furtivement. Dans quelques-unes on lui donnait des conseils sages et mesurés, sans autre but que son bonheur personnel et sa gloire, et c'étaient ceux-là qui le révoltaient le plus. D'autres analysaient sa conduite, ses qualités physiques et morales, lui reprochaient ses fautes et le peu de solidité de ses institutions. A ceux-ci il souriait froidement, ou quel-

quefois il entrait en colère. D'autres enfin, ne gardant plus aucune mesure, l'accablaient d'outrages et d'injures, et finissaient par lui prédire un sort un peu plus affreux que celui qu'il vient d'éprouver. Quant à ceux-là, il affectait un mépris qui n'était pas dans son cœur. Cependant je ne me suis jamais aperçu qu'il en ait fait poursuivre les auteurs. A la vérité il était presque impossible de les connaître par la facilité que les groupes avaient de lui remettre leurs placets. Une raison encore plus péremptoire, c'est qu'il ne voulait pas rendre publiques les causes qui auraient pu seules motiver les recherches et les punitions; et comparativement à son mépris bien prononcé pour la vie et la liberté des hommes, il fut, sous ce dernier rapport, quelque peu

tolérant. Cette digression, absolument nécessaire, m'a fait perdre de vue le paquet qui lui fut remis en partant pour Saint-Cloud. Le soir même il en prit connaissance comme par distraction. Il y avait cinq à six personnes autour de lui. Il serait difficile de faire une idée de la subversion totale qui s'opéra dans ses traits à cette lecture. Il ne put la continuer. S'étant rapproché de la société, il fit ses efforts pour se mêler à la conversation. Son émotion était si visible, que M. D.....e me dit tout bas: Il y a du nouveau; tu nous diras cela. La société retirée, le consul reprit sa lecture. Voici ce qui lui avait été remis, copié mot à mot sur l'original, deux mois après.

« Citoyen consul,

» En vous dédiant ce léger opus-
» cule, fruit de mon amour pour le
» bien public et du vif intérêt que je
» porte à votre auguste personne, je
» n'ai eu d'autres vues que d'opposer
» une digue impénétrable à ce torrent
» de murmures et d'accusations que le
» vulgaire indiscret, aveugle et par-
» tial, ose laisser tomber et sur vous
» et sur le tribunal qui eut le courage
» de condamner à deux ans d'empri-
» sonnement le plus grand capitaine
» du siècle, l'illustre Moreau.

» Citoyen consul, si je ramène le
» public à de plus justes sentimens
» envers vous, si je peux le convaincre
» de l'impartialité et surtout de la gé-

» nérosité que vous avez mise dans
» cette affaire, j'aurai, j'ose le croire,
» et vous n'en doutez pas non plus,
» citoyen consul, j'aurai, dis-je, rem-
» pli une forte tâche. Elle ne sera pas
» moindre, si je parviens à prouver
» que le tribunal n'a consulté que sa
» conscience et les lois de l'équité.

» Si vous daignez, citoyen consul,
» prêter à mon ouvrage et l'éclat de
» votre renommée et l'honneur de
» votre protection, je ne doute point
» d'un succès complet.

» Je suis, de tous les Français, celui
» qui est votre plus humble serviteur
» et sujet,

» MANASSA,

» *Publiciste et jurisconsulte* ».

Justification de l'arrêt rendu contre le général Moreau, ou preuves irrécusables qu'il a été impartialement, justement et dûment condamné.

Deux soleils ne peuvent pas éclairer le monde, ils le brûleraient.

DAURY, *de Bourges.*

Moreau a-t-il conspiré contre le premier consul? Oui, et je le prouve.

Moreau, éminemment pourvu de toutes les qualités qui constituent le grand capitaine, s'était fait en France et chez l'étranger une renommée devant laquelle s'éclipsait celle du premier consul. (*Premier grief.*)

Moreau, né simple et modeste, ennemi du charlatanisme et de la vani-

té, devenait une censure amère de la conduite tout opposée du premier consul. (*Deuxième.*)

Moreau, humain, sensible et plein d'aménité pour le soldat, en était adoré, et lui-même ne voyait dans ces jeunes, mais intrépides guerriers, qu'un sang précieux qu'il fallait conserver à la patrie.

Buonaparte, naturellement sévère; persuadé que dans les grands emplois, la douceur et l'affabilité entraînent le mépris, ne souriait aux soldats que quand il fallait tripler leur courage, et n'en comptait pour rien la vie quand il s'agissait d'obtenir un succès, eût-il été inutile. De là cette froide indifférence des troupes, qui, de tout temps, n'ont vu en lui qu'un maître qu'il fallait suivre.

Moreau aima mieux laisser échapper deux mille autrichiens et six pièces de canons, que de sacrifier quatre mille hommes pour forcer le défilé de Clistast où les Allemands s'étaient retranchés.

Ce pusillanime ménagement n'était-il pas une accusation tacite contre le premier magistrat de l'Etat, qui, dans ses campagnes d'Italie, fit mettre en pièces quatre régimens français devant Goritz, pour s'emparer de cinq canons, de huit voitures de vieux fusils, et de trois ou quatre vivandières?

Que peut répliquer Moreau à ces faits connus de tout le monde? Rien, sinon que ces deux mille Allemands, qu'il n'avait point voulu acheter par la mort de quatre mille Français, se rendirent prisonniers le lendemain sans tirer un coup de fusil. Chez lui ce fut un fait presqu'ignoré. Sous le

premier consul, ç'eût été une sanglante et belle victoire; et les journaux auraient retenti des grands talens qu'il eût déployés dans cette affaire. Cinq à six mille hommes, il est vrai, eussent mordu la poussière; mais combien c'est peu de chose la vie de six mille hommes, quand il s'agit de grossir sa renommée et faire respecter les armes de son pays!

De tous ces faits, il résulte que Moreau a conspiré contre le premier consul; si ce n'est contre sa vie, c'est au moins contre le pouvoir dont il s'est fait investir, et contre les grands desseins qu'il médite.

Il est de fait que le général Moreau, par sa magnanimité, son génie, sa douceur, sa modestie, sa probité et son désintéressement, a donné et donnera

toujours lieu de faire un parallèle entre lui et le premier consul ; parallèle d'autant plus injurieux et coupable, que ses résultats sont d'affaiblir l'estime et l'admiration que tout Français doit aveuglément avoir pour le chef suprême de l'État, grief plus fort encore.

Moreau, généralement estimé, chéri de toute l'armée, pouvait fortement s'opposer aux grandes destinées du premier consul, et priver la France et l'Europe de voir un petit citoyen d'Ajaccio sur le trône de Henri IV. De quel modèle brillant et terrible aurait-il frustré l'ambitieux ! Quelle leçon il eût ravie au monde ! quel sujet il eût dérobé à l'histoire ! Non, peuples de l'univers, et j'en frémis, non, vous n'eussiez jamais lu cette phrase

épouvantablement sublime : « Les Français ont assassiné leur roi, mais nul d'entre eux n'a osé le remplacer. Un Corse les a dépassés d'audace, et ces vingt-cinq millions d'hommes tremblent sous ses lois. »

Hé bien ! partisans du vainqueur d'Hohenlinden, qu'alléguez-vous contre ces faits ? Détruisez-les, je vous en défie. Vous avez doucement murmuré, je dis doucement, car je vous rends justice, vous êtes mécontens, mais non pas factieux; vous avez, dis-je, doucement murmuré sur l'arrêt rendu contre votre protégé. Pourquoi? Parce que vous avez bonnement cru qu'il avait été traduit et privé de sa liberté, pour une ou deux entrevues avec Pichegru et Lajolais. Vous étiez dans l'erreur. Ces entrevues, qui n'ont pas même été bien

prouvées, ne furent qu'un prétexte dont on s'est servi pour avoir l'occasion de sévir contre de plus grands délits. Ces délits, je les ai mis sous vos yeux; et je ne doute pas que vous êtes persuadé comme moi qu'ils sont de nature à établir une culpabilité sérieusement répréhensible. Aussi, c'est ainsi que le tribunal l'a jugé devant Dieu et devant les hommes. Il est encore un autre grief contre Moreau. Je ne ferai qu'effleurer ce sujet; les faits contre l'accusé ne sont déjà que trop nombreux et trop à sa charge.

Si le général Moreau n'eût point été mis par le tribunal dans le cas de ne point arrêter la marche gigantesque du premier consul; si Moreau, comme il aurait pu se faire, l'eût contraint d'abandonner ses vastes projets, que serait

devenue cette tourbe de gens de toute les classes, qui déjà commence à se lier à son char et semble suivre son vol?

Beaucoup d'entre eux, sans génie, sans ressources et sans autre avantage qu'un front d'airain, et beaucoup d'aptitude à se plier, nageraient-ils aujourd'hui dans l'océan d'un délicieux avenir? Là, je m'arrête; l'abîme des choses futures m'épouvante, et je ne veux pas grossir les torts de l'accusé; il me suffit d'avoir démontré et prouvé sans réplique l'injustice des murmures élevés contre le premier consul, et l'impartialité du tribunal, qui donna des fers au vainqueur de Hohenlinden.

Il est facile de voir que l'auteur de cette pièce était l'ennemi le plus acharné du premier consul et de ses ambi-

tieux projets. En rendant justice à ses principes, je ne peux m'empêcher de blâmer sa manière de les faire connaître à l'homme qui pouvait cruellement l'en punir. Il n'a point été découvert, je le sais, mais il a fait soupçonner des innocens qui, pendant quatre-vingt-six jours, ont gémi dans les fers, et qui n'ont dû leur vie qu'à l'impuissance de trouver contre eux le plus léger indice de malveillance. Si ces Mémoires lui tombent *entre* les mains, il peut se flatter, si toutefois c'est un avantage qui peut compenser le mal qu'il a causé, il peut se flatter, dis-je, d'avoir réduit pendant quelques minutes à l'état le plus pitoyable l'homme le plus impérieux et le plus méchant de son siècle.

J'avais, par son ordre, fermé les

croisées, quoique le moment d'avant il me les eût fait ouvrir. Tout à coup, oubliant qu'il est homme; que dans le poste qu'il occupe, il doit s'attendre à des haines, à des contrariétés; que surtout il doit se respecter devant ceux qui l'entourent; tout à coup, dis-je, devenu pourpre de colère et de rage, je le vis frapper fortement ses poings l'un contre l'autre, marcher à pas précipités, et briser, au risque de se blesser, un globe de Cassini. A cette scène effrayante vinrent se joindre les menaces et les imprécations, lorsque totalement épuisé par ces agitations convulsives, ses jambes refusèrent de le soutenir. Alors il se laissa tomber sur un siége, les deux mains écartées sur son visage. Je le contemplai. Des larmes vinrent alors mouiller mes pau-

pières, dût-on m'en faire un reproche. Hélas ! qui n'aurait pas pleuré comme moi, en voyant cet homme, dont tant d'autres ambitions noient le sort, livré, comme le plus vil des goujats, aux tourmens les plus affreux de la rage. Plus calme, il se leva. Son visage n'était plus pourpre, un jaune verdâtre y avait succédé, des gouttes d'eau lui tombaient des cils. « Donnez-moi un verre d'eau », me dit-il doucement; il le but d'un trait. « Vous pleurez..... Ah ! que vous êtes heureux ! Je serais soulagé, moi.... J'ai tant de de peines.... Ces gens-là me torturent.... Je m'affranchirai; alors je serai maître de moi. Je ne serai plus leur victime. Ouvrez les croisées. » Ensuite il se mit tranquillement à écrire. Un moment après : « Vous avez vu..... Soyez secret,

je vous en prie ». Ce dernier mot me surprit; je n'y étais point accoutumé; mais ce qui me fit réfléchir bien davantage, ce fut de le voir passer avec autant de rapidité de la situation la plus violente au calme le plus parfait. Vingt autres auraient gardé le lit. J'en ai toujours conclu qu'il était doué d'une forte constitution. J'ignore si le lendemain il fit confidence de son aventure à D..... son intime alors; mais j'entendis ce dernier lui dire : « A votre place, j'aurais brûlé le paquet et n'y aurais plus pensé. C'est vrai, dit le consul, mais il est des choses dont l'impudence nous met hors des gonds. « Maintenant il est facile de croire que tant de faits en faveur de Moreau grossirent dans le cœur du premier consul la haine que depuis long-temps il lui portait.

Néanmoins, tout en le haïssant, il comptait beaucoup sur sa probité et son horreur pour le crime. Il le croyait incapable d'attenter à ses jours. Je crois que personne ne pourrait mieux appuyer ce sentiment que moi. Le lendemain que l'arrêt fut prononcé, il me dit : « Vous le connaissez ce Moreau?—Non pas personnellement; mais, à le juger d'après la voix publique, c'est, je crois, un homme de mérite. — Le public est une canaille, et Moreau est une mauvaise tête. A qui tient-il que tout cela soit oublié?..... Veut-il que nous roulions toujours?..... Enfin, c'est fait..... C'est à lui à réfléchir. » Comme le consul marchait en me parlant, il est bien des choses dans ces phrases que je n'ai point entendues.

Quelques jours après, le sénateur F.... fut, je crois, chargé de faire des propositions à Moreau pour opérer un rapprochement avec le premier consul, sans néanmoins laisser apercevoir que ce dernier provoquait ces démarches. Moreau fut inflexible. « Mon sort, dit-il à ceux qui le pressaient, est préférable à celui de l'usurpateur; il ne provoquera point la colère des nations, sous le poids de laquelle le malheureux sera tôt ou tard écrasé. »

Lorsque l'illustre proscrit partit pour le lieu de son exil, l'officier chargé de l'accompagner reçut de longues instructions de la part de Murat. Il avait l'ordre pendant la route d'insinuer à Moreau que son arrêt n'était pas irrévocable. Il lui dit même qu'à ses

risques et périls il se chargerait d'une lettre pour l'empereur. « Je ne connais pas de dignité pareille en France. Je vous remercie. » Ainsi donc, quoi qu'en ait dit Regnaud, si le général Moreau eût voulu faire la plus légère concession de ses principes, il eût été bientôt un des premiers dignitaires. Vingt personnes le savent comme moi.

Il n'en était pas de même de Pichegru. Quoique moins célèbre que Moreau, et moins chéri des peuples et de l'armée, Buonaparte le redoutait bien plus que ce dernier. Depuis long-temps il avait juré la mort de cet illustre partisan de la royauté. Il n'ignorait pas que Pichegru n'était point un homme à garder des ménagemens. Il craignait en lui son impé-

tuosité, son éloquence, et sa rare intrépidité. Ce qui le lui rendait encore extrêmement redoutable, c'étaient d'importans secrets qu'il avait sur les affaires des 13 vendémiaire, 18 fructidor et autres. Ces secrets compromettaient furieusement le premier consul; leur publicité devait le perdre dans l'esprit des Français. Pichegru avait eu l'imprudence de dire en Angleterre, que si, de retour en France, il trouvait l'occasion de parler en public, il démasquerait si bien le perfide qui donne des lois à son pays, qu'il le ferait lapider. Ces propos plus qu'indiscrets furent bientôt sus de Buonaparte, par le moyen de deux de ses plus fameux espions en Angleterre, les sieurs M..... et M.....d. Que ces deux hommes sont à plaindre, s'ils éprouvent chaque jour un remords

par forfait qu'ils ont commis ou fait commettre ! Après de pareils rapports, on croira facilement que Buonaparte, se voyant maître de la personne de son ennemi, ne balança pas à s'en défaire. Il craignait tant de le manquer que, dans l'ordre donné pour l'arrêter, on lisait ces mots affreux : *S'il résiste, tuez-le.* L'importance des aveux qu'il pouvait faire ne fut d'aucun poids contre cet ordre cruel, et si le vainqueur de la Hollande eût fait la moindre résistance, les prisons de la Conciergerie n'eussent point vu un crime atroce.

FIN DU PREMIER VOLUME.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

NAPOLÉON BUONAPARTE.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

NAPOLÉON BUONAPARTE;

ÉCRITS PAR UN HOMME QUI NE L'A PAS QUITTÉ DEPUIS QUINZE ANS;

Faisant suite au Précis Historique publié par le même Auteur, et dont on vient de mettre en vente la septième Édition.

SIXIÈME ÉDITION,
Revue et corrigée.

TOME SECOND.

PARIS,

Chez GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n° 25.

1815.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

NAPOLÉON BUONAPARTE.

PICHEGRU étant à Lyon, et n'étant encore que simple officier, avait fait la connaissance de mademoiselle B..... Des circonstances inattendues les avaient séparés. Mademoiselle B..... s'était mariée, mais l'hymen ne fit point tort à l'amitié ; ils s'en donnèrent souvent des preuves dans leurs correspondances secrètes. Veuve quelque temps avant la conspiration où Pichegru se trouvait impliqué, elle vint à Paris. Elle sollicita du grand-juge la

permission de voir son ami. Cette permission lui fut refusée. Cette dame n'avait aucune connaissance à Paris, et, pour des raisons que j'ignore, ne voulait point être connue de la famille Pichegru. Isolée et dépourvue de protections, cette dame fit demander une audience au premier consul, sans néanmoins lui expliquer le sujet dont elle avait à l'entretenir. Elle eut ordre de se présenter. Au premier mot de Pichegru, Buonaparte fronça le sourcil et ne laissa pas continuer la suppliante. « Que puis-je faire pour vous, madame? Quel intérêt prenez-vous à Pichegru? Qui êtes-vous? — Je suis son amie; je ne sollicite point pour lui, je ne vous demande que la permission de le voir; partout elle m'a été refusée. — Votre démarche est de la dernière in-

conséquence, les suites peuvent en être funestes. — Je les ai calculées. — Votre ami est un conspirateur, vous le savez. — J'ignore s'il a conspiré, et ce n'est pas pour m'en instruire que je demande la permission de le voir. — Quoi ! vous ne savez rien de ses projets. — Rien, parfaitement rien. Son retour et son arrestation, j'ai tout appris le même jour. — Eh bien! de quelle utilité vous sera cette entrevue? — J'aurai le plaisir de le voir, d'adoucir un moment ses chagrins. Je lui conseillerai de se mettre au niveau des circonstances, de modérer l'impétuosité de son caractère; enfin de ne pas se perdre lui-même. — Vous connaissez bien votre ami ! et si vous voulez répondre de bonne foi, vous m'avouerez que vous ne comptez pas beaucoup sur l'espoir de

l'obliger à se contraindre. » Buonaparte garda quelques momens le silence, ensuite il passa dans son cabinet, après avoir fait asseoir cette dame. Il fut quelque temps sans reparaître. Enfin il revint avec deux billets à la main ; l'un des deux était cacheté. Il me donna tout bas l'ordre de le faire parvenir à son adresse : c'était au grand-juge. Cette dame, se doutant à peu près de ce dont il s'agissait, eut le courage de dire au premier consul : « Si c'est de ma personne dont vous voulez vous assurer, toute démarche à ce sujet devient inutile. Une voiture m'attend sur le Carrousel, indiquez-moi l'endroit où je dois me rendre, j'y vais suivre l'escorte que vous voudrez bien me donner. « Calmez-vous, madame, lui dit Buonaparte, on n'en veut point

à votre liberté ! au contraire, je prie le grand-juge de se relâcher en votre faveur des ordres qu'il a reçus. Demain il vous remettra une permission de voir votre ami; mais je tiens dans ma main un billet qui, si vous parvenez à le lui faire signer, vous garantira cette faveur tout le temps que vous voudrez en jouir. Cet écrit ne compromettra nullement votre ami; c'est tout simplement justice qu'il me rendra, et il ne tiendra qu'à lui qu'il n'en soit jamais parlé : son silence à cet égard sera toujours le garant du mien. Ecoutez, et je vous fais juge. « Je déclare, » moi Pichegru, que, dans l'affaire du » 13 vendémiaire an quatre, le géné- » ral Buonaparte s'est comporté en » brave militaire et généreux citoyen; » qu'il n'a fait que ce que tout autre

» aurait fait à sa place; que si j'en ai » parlé autrement, soit en France, » soit chez l'étranger, c'est par une » suite de mes démêlés avec lui et de » la différence de nos opinions; que » rien ne me contraint à faire cet » aveu; que je le dois à la vérité et » au repos de ma conscience, et qu'à » l'avenir tout acte contraire à la pré- » sente déclaration doit être regardé » comme nul et l'effet d'un nouveau » ressentiment envers le général. Fait » à Strasbourg, ce 15 nivôse an 5. »

La suppliante, pendant la lecture de ce billet, était devenue pâle; dans ses regards se lisait le peu d'espoir qu'elle avait de pouvoir obtenir de son ami la signature d'un pareil billet; si le consul eût regardé cette dame dans le moment, il en eût fait l'observation.

Cependant elle sut se composer. Le désir de pénétrer jusqu'à Pichegru, de lui sauver peut-être la vie, lui fit oublier momentanément les difficultés qu'elle trouverait à satisfaire les désirs de Buonaparte. « J'accepte la commission, lui dit-elle, l'amitié fait aussi des miracles. Je ne négligerai rien pour réussir.—En ce cas, voici le billet; je ne vous dirai pas qu'il ne doit être vu de qui que ce soit. Je m'en rapporte aux dangers que pourrait vous faire courir la plus légère indiscrétion à cet égard. Dans tous les cas cet écrit ne peut me nuire, l'écriture n'en est pas de moi. » Il en imposait, c'était lui qui l'avait tracée.

Sitôt que cette dame fut sortie, il fit entrer divers personnages. Je ne pouvais m'empêcher de blâmer la légèreté

avec laquelle il confiait un écrit de cette importance, surtout rédigé de sa propre main. L'amie de Pichegru ne pouvait-elle pas en faire un mauvais usage ? L'accusé lui-même ne pouvait-il pas le produire en justice ? Quelle preuve, en faveur des moyens qu'il se proposait d'employer, pour convaincre le tribunal et le public que Buonaparte était un lâche ambitieux, et le plus vil des intrigans ! Combien j'étais dupe alors ! Le consul n'était point homme à laisser aller ainsi sa proie. Cette dame, dont on n'avait pas même pris l'adresse, fut arrêtée en arrivant chez elle, où deux agens de police l'attendaient. Ils la prièrent de monter dans une voiture qu'ils tenaient prête, et dans laquelle ils la suivirent. On avait adjoint à ces messieurs une

autre personne du même sexe que la détenue; c'était pour lui tenir compagnie jour et nuit. Il faut avouer que la police d'alors était d'une politesse et d'une prévenance peu communes. Il est vrai que dans la suite cette compagne ne fut pas discrète; que même elle se permit d'en imposer, pour se venger, à coup sûr, de ce que sa société n'était pas très-communicative. En effet elle eut beau fabriquer une fable à l'amie du général Pichegru, et lui dire qu'elle était comme elle une victime des persécutions du gouvernement, cette dernière, un peu incrédule de son naturel, persista toujours à la croire la très-humble servante de la police; c'est pourquoi elle se tint avec elle dans la plus grande réserve: néanmoins ces dames n'avaient

point à se plaindre ; elles étaient sous les verroux, il est vrai, mais ce n'était pas dans une prison, c'était dans une maison particulière, rue de Vaugirard. Un des membres de l'inspection générale avait bien voulu prêter sa propriété pour les recevoir. Les deux pièces qu'elles occupaient n'avaient d'autres désagrémens que d'être parfaitement isolées, et d'avoir leurs croisées garnies de forts barreaux de fer.

Le lendemain, deux grands personnages de l'inquisition consulaire vinrent, dans deux voitures, chercher les deux prisonnières. Celui qui avait la direction de l'amie de Pichegru se confondit en excuses auprès d'elle, de ce que les circonstances forçaient le gouvernement de la priver pour quelques jours de sa liberté ; mais que les

égards dus à son sexe ; et le peu de part qu'elle avait dans ces mesures de rigueur, ne contribueraient pas peu à faire adoucir sa détention. On saura plus bas où j'ai puisé ces détails. Tandis que l'agent de police jouait son rôle de commande auprès de la véritable détenue, qui n'en croyait pas un seul mot, sa compagne jouait une espèce de drame avec l'autre alguazil, qui venait soi-disant la chercher. « Que me voulez-vous, lui disait-elle ? Où veut-on me conduire ? Quel est mon crime ? Veut-on ma mort ? J'y consens ; mais, au nom de Dieu, abrégez-en les formalités ! J'ai fait tous les aveux que l'on pouvait espérer. Je l'ai dit à tous ceux qui voulaient l'entendre, je le répète encore ici : oui, les Bourbons me sont chers. Je mourrai avec le plus vif désir

de les voir rentrer au trône de leurs ancêtres. » Des larmes alors coulèrent en abondance. Ensuite vint un refus de suivre son guide. Celui-ci, qui sûrement n'avait point l'ordre de la ménager, lui dit avec une sévérité feinte : «Madame, je n'ai pas de compte à vous rendre, je ne vous dois aucuns détails ; suivez-moi sans bruit, où je serai contraint d'employer la force; évitez-moi ce désagrément. » Après quelques grimaces, elle suivit son guide, qui n'était rien autre chose que son mari.

L'amie de Pichegru la vit partir sans la plaindre ; car elle n'avait pas été un seul instant dupe de cette comédie; cependant elle m'a juré que toute autre qu'elle pouvait y être trompée, tant le naturel était bien imité. L'agent de police, qui attendait que

la première voiture fût éloignée, n'avait point encore dit à sa prisonnière où il avait ordre de la conduire. Elle osa le lui demander. « Madame, lui dit-il, vous obtenez une faveur que bien d'autres ont sollicitée sans l'obtenir; je vous conduis près le général Pichegru. » En effet le premier consul me l'avait promis; mais d'après ce qui s'est passé, je n'y comptais plus. Peu d'hommes gardent aussi religieusement leur parole. Elle suivit donc l'hypocrite délateur jusqu'à la Conciergerie. Elle attendit quelque temps dans une pièce séparée, après quoi on vint la chercher pour l'introduire auprès de l'illustre accusé.

Avant d'entrer dans le récit de cette entrevue, j'avertis le lecteur que les détails qu'il vient de lire m'ont été

donnés par l'amie du général Pichegru, elle-même que j'eus le bonheur de rencontrer chez mon beau-frère lors du voyage de Buonaparte à Dijon. Mon beau-frère, qui avait toute sa confiance, l'avait souvent prévenue de ma façon de penser sur le nouvel empereur. Nous liâmes connaissance. Je la priai de me donner les détails de la malheureuse affaire où elle avait figuré. Elle s'y refusa constamment, craignant de se compromettre. Ses soupçons m'offensèrent ; elle s'en aperçut. « Allons, me dit-elle, si vous voulez, il ne tiendra qu'à vous que nous nous rendions justice l'un l'autre. Votre frère m'a dit que vous teniez des notes sur Buonaparte, montrez-m'en quelques-unes ; de votre confiance naîtra la mienne. » J'acceptai la proposition ;

je lui donnai quelques-unes de mes tablettes : il n'en fallut pas davantage pour obtenir d'elle le récit détaillé que le lecteur a vu plus haut ; elle y ajouta même les détails de l'entrevue qu'elle avait eue avec son malheureux ami. Je n'avais pas besoin de cette confidence ; car j'avais copié le récit de cette entrevue sur la note du sténographe et des gens apostés pour en recueillir les détails. Cependant je ne fus pas fâché de voir ce récit confirmé par un des principaux personnages. Si le lecteur ne trouve pas dans ce qui suit toute la liaison dont un rapport est susceptible, il n'oubliera pas que c'est un fait copié d'après ce qui en a été écrit par des gens qui ont entendu le tout à travers des communications pratiquées dans les murs ou

autrement; car j'ignore comment on s'y est pris; que je ne puis rien changer à ce récit fait à la hâte et tracé comme la parole. Je dirai seulement qu'il est probable que le premier consul avait donné l'ordre de prendre toutes les précautions possibles pour ne point perdre un mot de ce qui serait dit ou fait dans cette entrevue.

Laissons écrire les espions.

« Avant l'arrivée de la dame, Pichegru se promenait dans la chambre; il regarda quelque temps à travers ses barreaux; ensuite il s'assit contre sa table, dans l'intention d'écrire : il y avait du papier blanc; et deux ou trois feuilles remplies d'écriture. Après avoir réfléchi quelques minutes, il se mit à écrire. Il semblait s'applaudir de son travail, qu'il relisait tout bas à chaque

phrase. Tout à coup la clef dans la serrure se fait entendre. Aussitôt il se lève, roule ses feuilles écrites, les étend dans sa cravate, qu'il se passe autour du cou. Sa surprise fut extrême en apercevant derrière les guichetiers la dame qu'il reconnut aussitôt. Quoi! vous, madame, dans ces lieux! Quel Dieu vous a donc prêté sa puissance pour vous faire parvenir jusqu'à moi? La dame trop émue s'était évanouie. Ils étaient seuls, car on avait refermé les portes. Pichegru allait appeler du secours, lorsque cette dame le retint. Revenue à elle-même, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir se parler. Rendus à un état plus calme : « Enfin je vous revois donc, dit-elle au général ! — Ce bonheur est si grand que j'ose à peine y

croire! Mais, dites-moi, qui peut vous avoir fait obtenir la permission d'arriver jusqu'à moi, tandis qu'elle est refusée à toute ma famille? — Ne pourrait-on pas nous écouter et entendre ce que nous disons? — Je ne crois pas; l'épaisseur des murs.... cependant n'approchons pas de la porte. — Vous me demandez qui peut m'avoir obtenu la permission d'arriver jusqu'ici.? Mon ami, je l'avais sollicitée près du grand-juge et n'avais rien obtenu. — Je le crois bien; il a des ordres sévères; d'ailleurs c'est un hypocrite bien digne du maître qu'il flagorne. — Ne sachant comment faire, et voulant à tout prix vous voir, je me hasardai à demander une audience au premier consul. Je l'obtins. Après lui avoir soumis ma demande, et répondu aux diverses ques-

tions qu'il m'a faites, j'ai obtenu la permission de vous voir. — C'est impossible, madame! le lâche ne connaît pas les sentimens de l'amitié! Il y a des promesses, des conditions; il y est intéressé. — Parlez plus bas, je vous instruirai de tout; mais avant, dites-moi: ne ferez-vous rien pour vous tirer de cette malheureuse affaire? — Madame, on ne rétrograde pas sur ses opinions; les miennes sont connues : quel que soit le sort qui m'attend, je me prononcerai toujours contre l'astucieux charlatan qui fait, depuis trop longtemps, le malheur de mon pays et celui de l'Europe entière. — Je ne viens pas combattre votre opinion ; vous savez que je me suis toujours imposé silence sur ces sortes de matières; mais je viens vous demander si vous ne feriez

pas quelques démarches auprès de votre ennemi? — Qui? moi! — Doucement, monsieur, je ne vous propose rien; je connais vos principes; mais souffrez au moins que l'amitié, quoique sûre de ne pas réussir, vous laisse entrevoir quelques expédiens. — Madame, il n'en est pas pour moi, dans le sens dont vous venez de me parler. Qui? moi! pour prolonger de quelques jours une existence qui doit finir, j'irais salir en un seul jour une vie sans tache et sans reproche; j'irais, aux yeux de l'univers, implorer la commisération d'un perfide que je lui ai signalé comme le plus dangereux et le plus vil de tous les hommes. J'aime à croire, madame, que vous me rendez justice, que vous ne m'avez jamais soupçonné capable d'une pareille indignité.

L'amour que je porte à mon pays ; l'honneur et mes principes ont mis entre Buonaparte et moi une barrière d'airain. Il veut mon sang, et sa personne m'est en horreur. Il n'en doute pas; mais ce qu'il ne sait point, c'est que pour verser ce sang dont il a soif, il faut qu'il me donne pour juges des bourreaux tels que lui. Si, dans les juges, dans les gardes, dans l'auditoire, dans ses satellites même, il est encore quelques restes d'humanité et d'amour pour sa patrie, je réponds de ma cause, et sa dernière heure aura sonné. Voilà, dit-il, en arrachant sa cravatte et déployant les papiers qu'il y avait cachés, voilà son arrêt de mort. Là se trouve la masse de tous les forfaits qu'il a commis depuis le siège de Toulon jusqu'à ce jour, soit en Italie, soit en

France. En plein tribunal je démasquerai l'assassin ; je rassemblerai toutes mes forces, je triplerai mon éloquence; à ma voix sortiront de leurs tombeaux Frotté, Hoche, d'Enghien, Klébert; le premier lâchement égorgé, sous le prétexte d'une entrevue, le second empoisonné, l'autre assassiné, le dernier percé d'un coup de poignard. A ces quatre illustres victimes viendront se joindre les malheureux habitans fusillés dans Lodi, à Pavie, à Venise et dans les Marches; à leurs cris se mêleront ceux des Français mitraillés sur les degrés de Saint-Roch. Je traînerai l'auditoire dans les nombreux cachots et prisons de la capitale et du royaume. Y verra-t on sans frémir et sans trembler pour soi cette foule d'innocens qu'un monstre y fait

entasser? Non, madame, de pareilles vérités entraînent la multitude, et qui sait les exposer avec feu, est toujours sûr du triomphe.— Croyez-vous, monsieur, qu'on ne vous imposera pas silence? Buonaparte n'aurait-il pas prévu votre dessein, et donné des ordres en conséquence? — Il ignore mon projet : on m'a donné huit feuilles de papier; je dois, il est vrai, les représenter écrites ou non; mais j'avais su m'en procurer d'un autre côté. — Hélas! ne craignez-vous pas que l'on vous fouille, que l'on visite vos effets? — J'ai déjà subi cette inspection : en tout cas, avant de m'arracher cet écrit il faudrait m'arracher la vie. — Mais, monsieur, avant de recourir à ces extrémités, s'il était des moyens.... » Le général se lève tout à coup, et

prenant les deux mains de son amie : « Tenez, ma chère! c'est en vain que vous balancez, vous avez quelque chose à me communiquer ; on ne vous a point laissé pénétrer jusqu'ici sans y mettre des conditions ; on nous laisse sans témoins : on a fermé la porte crainte de nous gêner, en voilà plus qu'il faut pour me convaincre que vous avez quelque chose à me dire. Ne me célez rien, je vous en prie, et quelle que soit la commission dont on vous a chargée, je vous engage à vous en acquitter. — Oui, monsieur, puisqu'il faut vous l'avouer, j'ai quelque chose à vous remettre ; mais jurez-moi, sur l'honneur, de m'écouter avec calme, de ne point m'interrompre, de lire le billet que je vais vous remettre, de me le rendre ensuite signé ou non

signé. — Je vous jure, sur l'honneur, tout ce que vous exigez, puisque vous me laissez la liberté de signer, ou de refuser ma signature. — Mon ami, je suis moi-même prisonnière d'Etat; je devais m'y attendre, en sollicitant la permission de vous voir; mais ce malheur est bien compensé par le plaisir que j'éprouve aujourd'hui. Je n'ai donc obtenu cette faveur insigne qu'à la condition seule de vous remettre ce billet et de vous engager à le signer. On compte beaucoup sur mes instances auprès de vous, et sur notre ancienne amitié. J'ai tout promis; mais, mon digne ami, je me borne aujourd'hui à vous remettre cet écrit; je n'ajouterai pas un seul mot en sa faveur ou contre lui; imitez-moi; vous me l'avez juré. » Pichegru prit alors le

parcourut avec un sourire dédaigneux, et le remit à celle qui le lui avait donné. Il ajouta : « Ah ! madame, quelle pièce à réunir à mon mémoire ! L'écriture est de lui ; ce serait un coup de mort ! Mais l'amitié me défend de le garder ; je vous perdrais. — Et vous aussi, monsieur ; car on se porterait aux plus grandes extrémités pour vous arracher une pièce aussi importante. — O le lâche ! il m'a jugé d'après lui. — Votre serment, monsieur ; je n'enfreins pas le mien. Vous avez raison. — Et vous, mon amie, vous, privée de votre liberté pour moi, ce nouveau malheur me . . . — Pourquoi, malheur, je suis de cent lieues plus proche de vous ; comptez-vous cela pour rien ? — Femme généreuse ! dites-moi, comment allez-vous lui remettre son billet ? Je ne le remet-

trai jamais qu'à lui. Quels que soient ses ordres, j'aurai donc l'occasion de parler à lui-même. Peut-être obtiendrai-je quelque chose ; les circonstances pourront m'inspirer. — Vous avez raison ; l'honneur, le courage et l'espérance, voilà ma devise. — Mon digne ami, en lui serrant la main, je vous quitte. . . . » Des larmes roulaient dans ses yeux. Ils frappèrent à la porte, on vint leur ouvrir, et ils se séparèrent.

Certifié vrai, D. B. V.

Le même inspecteur qui l'avait amenée à la Conciergerie la reconduisit dans sa prison, rue de Vaugirard. Une scène d'un autre genre l'y attendait. Elle y trouva sa prétendue compagne d'infortune. « Ah ! madame, lui dit-elle en fondant en larmes, combien je

vous plains si vous avez été tourmentée comme moi ! Les cruels ! je leur ai fait tous les aveux qu'ils ont voulu ; leur barbarie n'est point encore satisfaite ; ils veulent que je compromette des gens d'honneur, que je ne connais que pour de fidèles serviteurs du roi. Non, madame, je préfère la mort à l'ignominie. Vous ne me plaignez point, madame, je le vois ; vous avez sur moi des soupçons qui peut-être justifient les machinations abominables que le gouvernement d'aujourd'hui met en œuvre pour perdre une foule d'honnêtes gens. Vous ne me rendez pas justice, et vous me privez d'un bien doux plaisir, celui de verser mes chagrins dans le sein d'une véritable amie, et d'en recevoir des consolations. » L'amie de Pichegru, que cette comé-

die commençait à ennuyer, lui dit sèchement: «Mes chagrins, madame, ne sont point de nature à être partagés; quant aux vôtres, je ne cherche point à les pénétrer.» Ensuite elle se retira dans la chambre qui lui était destinée. Il est probable que la dangereuse comédienne écrivit à ses chefs qu'elle était inutile à son poste, car le lendemain on vint la chercher sous prétexte de la changer de prison. Cette anecdote est une leçon précieuse pour ceux ou celles que le malheur conduit dans les prisons d'Etat. Elle leur prouve jusqu'à quel point il faut être conséquent dans les liaisons que l'on y forme, et réservé dans ses confidences.

Le lendemain de l'entrevue avec Pichegru, S. et D. vinrent en voiture chercher cette dame et la conduisirent

à Saint-Cloud. Elle fut introduite chez le consul, qui la reçut dans son cabinet. C'est d'après les détails qu'elle m'a donnés à Dijon que je vais décrire cette scène à laquelle je n'assistai pas, étant resté auprès de M. M.... aux Tuileries.

A peine cette dame fut-elle entrée, que le consul lui dit avec un rire sardonique: « Eh bien, madame! votre ami a-t-il payé la perte de votre liberté de quelques complaisances »? L'amitié a-t-elle fait des miracles? Il régnait dans ces deux demandes un ton d'insulte et de mépris si perçant, que cette malheureuse dame en fut atterrée.

« Comment, ajouta-t-il cruellement: Vous ne répondez pas? Allons, je vois cela, vous n'avez pas de bonnes nouvelles à me donner; calmez-vous,

jamais votre ami n'a trop aimé à me faire plaisir. C'est réellement un malheur pour lui. Enfin, que vous a-t-il dit? ne me cachez rien, je suis accoutumé à ses éloges?» Elle ne lui répondit qu'en lui remettant son billet. Il ne prit pas la peine de l'ouvrir, il le jeta sur son bureau. C'est alors qu'oubliant ce qu'il devait à son rang, et le respect que l'on doit au malheur, il continua de persifler indignement l'amie de Pichegru. « Si dans votre jeunesse, lui dit-il, vous n'avez pas eu plus d'empire sur le cœur de votre ami, je doute qu'il vaille les chagrins qu'il vous cause aujourd'hui. Il y a vraiment des hommes qui sont d'une ingratitude qui surpasse. Mais j'oubliais de vous demander si vous avez bien plaidé ma cause, ou plutôt la vôtre et la sienne?

Quoi donc ! vous êtes pétrifiée ! cet homme-là vous aura brusquée ? Peut-être une autre fois serez-vous plus heureuse », et il la congédia. Profondément émue de l'ironie du premier consul, elle soupirait après le moment d'être seule pour donner un libre cours à ses larmes. Ne voyant personne la suivre, elle se crut libre ; mais cet espoir lui fut bientôt ravi ; à peine fut-elle dans la première cour, que son lâche guide vint d'un ton mielleux lui offrir le bras : sa vue lui fit une telle impression dans le moment, qu'elle ne put retenir un cri d'effroi. L'hypocrite essaya de la rassurer ; elle ne l'écouta même pas. Sitôt qu'elle fut dans la voiture elle s'abandonna toute entière à sa douleur ; ses larmes coulèrent en abondance. Un double

sujet de frayeur vint encore augmenter ses craintes. Où la menait-on maintenant ? que voulait-on faire d'elle ? Cependant, lorsqu'arrivée à Paris elle vit prendre le chemin du boulevard, ensuite celui de la rue de Vaugirard, elle fut un peu plus tranquille. Arrivée à sa prison, elle trouva un nouveau visage : c'était une fille de trente ans à peu près destinée à la servir. Cette fille était bonne, douce et simple. Pendant quarante-sept jours que l'amie de Pichegru resta dans cette maison, elle n'eut qu'à se louer de sa chambrière. Elle est maintenant avec elle au Puy-en-Velay; car cette dame, en sortant de la Force, où pendant treize mois elle fut séparément detenue sous un autre nom que le sien, elle fit rechercher cette fille et l'emmena avec elle.

Le soir même du jour de l'entrevue de cette dame avec Pichegru, Buonaparte reçut, comme il l'avait demandé, le détail de leur entretien : ce fut son aide-de-camp qui le lui remit; mais ce n'était point l'original, ce n'en était qu'une copie, dans laquelle on avait adouci tous les termes outrageans dont le général Pichegru s'était servi. Il s'en aperçut, parce que le papier était propre, les phrases en ordre et les mots sans abréviations. «Ceci, dit-il, à son aide-de-camp, n'est point la note du sténographe; retournez vite chez le grand-juge et dites-lui que je veux l'original, et non pas de ses œuvres.» Au bout d'une demi-heure l'aide-de-camp revint avec la note désirée. Le consul était alors enfermé avec le général Murat. Il m'avait donné l'or-

dre de lui remettre de suite le paquet que rapporterait l'aide-de-camp. Il n'en fit point part à l'heure même au général. Le lendemain il y eut un conseil secret où assistèrent trois personnages seulement, messieurs C., M., M.; il y fut résolu que Pichegru ne paraîtrait point au tribunal; que sa hardiesse, son éloquence et sa rare intrépidité pouvant compromettre le premier consul et la sûreté de l'État, il était urgent d'attaquer le mal dans sa racine. Alors Pichegru fut condamné à l'unanimité à mourir sous les verroux. Le genre de mort les embarrassa quelque temps. Buonaparte trancha la question en leur disant: « Messieurs, il me suffit que vous ayez jugé que ce conspirateur ne doit pas, pour le bien de l'État, mourir publiquement par la main d'un

bourreau. Je ferai aviser aux moyens de s'en défaire secrètement et sans bruit.» C. et M. observèrent qu'il fallait terminer cette affaire plus tôt que plus tard; car avec un pareil homme, il y avait beaucoup à craindre : le dernier surtout appuyait pour que la chose se fît d'une manière à pouvoir persuader le public que Pichegru s'était suicidé. « Je ferai plus, dit le consul, je veux qu'un procès verbal constate le suicide, et que tout Paris l'apprenne sans délai. » Le lendemain Buonaparte se consulta avec S. et M. sur les moyens de mettre à exécution le projet de la veille. S. proposa de faire choix de quatre gendarmes, de les payer grassement, et d'aller sur le minuit à la prison de Pichegru, et sous prétexte de le transférer autre part, on le ferait passer

dans les corridors les plus isolés, et que là les gendarmes le poignarderaient tout à coup; qu'ensuite on le porterait dans sa chambre, et que près de lui on laisserait un poignard teint de sang pour faire croire à son suicide. M.... rejeta vivement cet avis, en assurant que jamais un gendarme ne se prêterait à son exécution.... S. lui cita l'affaire du duc d'Enghein. C'était autre chose, répliqua M.... L'affaire du duc d'Enghein était une exécution militaire, d'après un jugement rendu, et terminée par peloton commandé par un officier. Un poison subtil me paraîtrait plus convenable. Le consul ne leur prêtait déjà plus d'attention; il se promenait en songeant. Ensuite revenant à eux, il leur dit: « Ne cherchez plus. Pichegru sera étranglé cette

nuit, et pour l'exécuter j'ai trouvé les gens qu'il faut. Je vous les donne en dix à deviner. » Sur leur aveu qu'ils ne savaient sur quels gens arrêter leur pensée : « Eh bien ! leur dit-il, je lui expédirai quatre de mes mamelloucks. J'en ai précisément plusieurs qui ne parlent pas un mot français ; au surplus, je saurai bien les faire taire. » Les deux coupables flatteurs applaudirent à l'ingénieuse cruauté du consul.

La nuit même à une heure, quatre robustes mamelloucks, à la tête desquels étaient quatre estafiers de la haute police, furent très-secrètement introduits dans l'intérieur de la Conciergerie ; on avait pris soin d'éloigner du lieu de cette horrible exécution tout ce qui aurait pu en entendre le bruit et s'y porter. Les assassins en chef

étaient placés dans les avenues en attendant le résultat.

A peine la porte du cachot de Pichegru fut-elle ouverte, que les quatre mamelouckS, à demi-ivres, se précipitent sur l'infortuné. Il s'était levé au bruit des verroux. Il couchait avec son caleçon. Autour de sa cuisse gauche était la cravatte dans laquelle étaient ses précieux papiers. Quoique surpris par ses assassins, il roulait pêle-mêle avec eux ; ils eurent toutes les peines du monde à lui passer le nœud fatal. L'infortuné n'avait poussé qu'un cri ou deux que ses bourreaux l'avaient étouffé. Les chefs arrivés, et certains qu'il n'existait plus, jetèrent le cadavre sur le lit, s'emparèrent de la cravatte qui renfermait ses papiers, firent une exacte perquisition partout. Ensuite ils firent

une espèce de corde avec la même cravatte qu'ils passèrent au cou du cadavre en la tortillant fortement avec un bâton de chaise, comme si l'infortuné s'était suicidé. Le lendemain, le porte-clefs, qui n'était point dans le secret, fut effrayé à la vue du général étranglé sur son lit. Il courut en prévenir le concierge. Celui-ci feignit la surprise, et en fut prévenir des gens qui le savaient aussi bien que lui. L'événement fut constaté par un procès-verbal concerté d'avance en conférence secrète; et le même jour, tout Paris lut dans les journaux que le général Pichegru s'était étranglé dans sa prison, avec sa cravatte et un tortillon. Ainsi finit le vainqueur de la Hollande. Quatre malheureux africains tranchèrent les jours d'un homme dont le courage et le génie pouvaient

dignement servir la France et son roi. J'ignore si ce que m'a dit M. de L....., mon ami, est vrai; il m'a juré que les mêmes quatre mameloucks avaient été fusillés la nuit suivante dans la plaine de Grenelle. J'appris seulement d'un lieutenant de la compagnie, que depuis huit jours il leur manquait sept hommes; mais il n'en savait pas davantage, et je ne jugeai pas à propos de l'instruire du sujet de ma curiosité.

Cependant Buonaparte, très-certain que son dangereux ennemi n'existait plus, parut beaucoup plus tranquille. Mais il ne put dissimuler son mécontentement contre les rédacteurs du procès-verbal. Il faut, dit-il à D....., que vos agens soient les plus stupides et les plus ignorans de tous les hommes. La manière dont ils racontent le sui-

cide en démontre l'impossibilité. Comment peut-on faire croire qu'un homme puisse se tortiller lui-même un mouchoir autour du cou et s'étrangler? Sitôt que le tortillon aurait serré la jugulaire, n'est-il pas prouvé que l'individu ne conserverait plus assez de force pour achever sa destruction? N'était-il pas plus simple de publier qu'il s'était pendu dans sa prison. Si cette gaucherie est un effet de la malveillance, je le saurai, je vous l'assure.

Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait plus s'opposer à ses projets. Moreau partait pour le Nouveau monde, Pichegru n'existait plus, les Royalistes marchaient à l'échafaud, et le sang du duc d'Enghien avait rangé tous les Jacobins autour de l'ambitieux. La

plupart des cours étrangères ayant besoin de repos, n'attendaient que la décision du procès de Moreau pour se déclarer en faveur du nouvel empereur, et le reconnaître avec ce titre. Dans tous les cabinets il était des ministres achetés à la cause du consul. La Prusse seule coûtait trente millions, et cette exigeante vénalité du cabinet prussien fut la principale cause de la haine qu'il portait à ce malheureux royaume, que dans la suite il accabla des plus odieuses vexations. Les ministres de Berlin furent, je l'avoue, d'une sévérité et d'une dureté sans exemple. Le consul était indigné de leurs procédés; mais ce n'était pas le temps d'éclater; et cependant si la correspondance de son ambassadeur eût été interceptée, la Prusse aurait vu à

découvert les sentimens du nouvel empereur à son égard. Il écrivait à son envoyé, sous la date du 14 germinal an 12 : « Vous recevrez un torrent » d'or; abreuvez ces éponges, puis» qu'il le faut; mais soyez bien assuré » qu'elles me préparent un bien doux » plaisir pour l'avenir, celui de leur » prouver que j'ai bonne mémoire. » Le 12 floréal, son secrétaire lui composa le discours qu'il prononça au comité secret qui eut lieu à Saint-Cloud le 17 du même mois. Ce comité n'était composé que de quarante-trois personnes, toutes prises dans les premiers corps de l'Etat, principalement dans le sénat. Dans le nombre on avait glissé les meneurs chargés de donner la direction. Le consul, bien préparé depuis huit jours, leur prononça, du

ton le plus humble, le discours suivant :

« Messieurs,

» En vous rassemblant autour de moi, » je n'ai d'autres vues que de vous » pressentir sur un événement dont » les résultats doivent assurer la gloire, » la tranquillité et le bonheur de notre » patrie. Depuis long-temps la capitale et les départemens font circuler autour de moi une foule d'adresses » dont le vœu bien exprimé serait de » voir centraliser le gouvernement » dans une seule famille.

» S'il faut les en croire, un chef » unique, élu suivant les constitutions » de la République, et le vœu du peuple » français consulté, un chef unique

» auquel se rattacheraient toutes les
» autres autorités, briserait à jamais
» le point de mire de l'ambition,
» anéantirait de coupables espérances,
» donnerait plus de consistance à l'E-
» tat, et plus de garantie aux cours
» étrangères.

» L'opinion de mes concitoyens,
» trop indulgens à mon égard, me fait
» une loi de ne point vous dévelop-
» per les avantages d'un pouvoir hé-
» réditaire, mitigé par des lois sages
» et sacrées. Oui, messieurs, de toutes
» les peines qui peuvent m'atteindre
» aujourd'hui, la plus cruelle, sans
» doute, serait de me voir un seul
» instant soupçonné d'ambition. A
» cette idée seule, je sens mon cœur
» péniblement se resserrer. Cependant
» je suis ambitieux; oui, messieurs,

» je le suis; oui, je désire vivement
» de voir la France au premier rang
» des puissances de l'Europe; de la
» voir tranquille dans l'intérieur, res-
» pectée au dehors, et redoutable à
» quiconque oserait s'en déclarer l'en-
» nemi. Pour atteindre ce grand but,
» il n'est rien que je n'entreprenne,
» surtout quand j'ai la douce convic-
» tion que vous me seconderez de
» vos lumières et de vos conseils. Voilà
» messieurs, l'unique ambition qui me
» dévore : sentiment précieux auquel
» je m'abandonne avec délices, auquel
» je sacrifierai, s'il le faut, jusqu'à la
» dernière goutte de mon sang.

» Ces honorables dispositions, vous
» les partagez sans doute comme
» moi, et j'ose vous en demander une
» preuve bien éclatante. Premier ma-

» gistrat de l'Etat, je vous prie, mes-
» sieurs, de m'oublier dans vos déci-
» sions. Un résumé d'aussi grande im-
» portance ne doit être influencé ni
» par ma dignité, ni par les faibles
» services que j'ai rendus à mon pays,
» et qui m'ont acquis votre honorable
» estime. Votre opinion doit être vier-
» ge ; elle doit jaillir de la sincérité
» de votre cœur, de la pureté de vos
» principes, et surtout de l'intérêt
» sacré que chacun de vous doit pren-
» dre à la prospérité de l'Etat. Re-
» tournez, messieurs, parmi vos col-
» lègues, instruisez-les de mes dispo-
» sitions ; dites-leur bien que l'individu,
» quel qu'il soit, n'est rien quand il
» s'agit du bonheur général. Engagez-
» les à bien parcourir, à bien scruter
» les différens hommes de mérite que

» la France possède aujourd'hui. Si
» dans le nombre ils rencontrent quel-
» qu'un plus digne que moi de tenir
» les rênes de l'Etat, assurez-les que
» je les lui remettrai sans regrets ; que
» je serai le premier à reconnaître son
» nouveau titre, et que je le servirai
» de tous les moyens qui sont en mon
» pouvoir. S'il est beau d'être à la tête
» des lois du premier peuple monde,
» il n'est pas moins glorieux de servir
» celui que la nation a rendu déposi-
» taire de ces mêmes lois. »

Ce discours, monument historique du règne de Napoléon, est un chef-d'œuvre d'adresse et d'ambition. Si, dans cette harangue, l'ambitieux perce à chaque mot ; si, dans chaque phrase, il se met en évidence, il se propose, il se nomme, c'est avec tant de fran-

chise, avec tant de loyauté, avec des sentimens si nobles, qu'on est forcé de convenir qu'il est digne de ce qu'il veut faire croire ne pas désirer. Il faut se reporter aux lieux et aux temps pour connaître tout le mérite de ce discours. C'était pour le Sénat un piége à découvert, que dans les circonstances il ne pouvait éviter. Cette harangue n'avait point été préparée pour ceux qui l'écoutaient seulement, mais bien aussi pour que ceux-ci en fassent circuler les expressions parmi leurs collègues et dans les diverses sociétés. Buonaparte mit dans son débit beaucoup d'onction et de douceur. Quelques traits même furent rendus avec chaleur et dignité. Jamais orateur ne fut plus subitement convaincu d'avoir produit l'effet qu'il s'était promis. A

peine eut-il fini de parler, que l'auditoire ne put retenir un léger murmure d'approbation. Ce n'était pas l'éclat approbateur de quelques courtisans vendus aux volontés d'un maître, c'était l'expression franche d'une émotion naturelle généralement partagée.

M. R...., créature du consul, chargé secrètement de lui répondre, n'eut besoin alors ni de grandes phrases, ni de beaucoup d'éloquence pour s'acquitter de sa commission. « Citoyen consul, lui dit-il, mes collègues et moi vous refusent aujourd'hui une réponse qui, d'après les sentimens que vous venez d'exprimer, blesserait à coup sûr votre modestie. Dans quelques jours, le Sénat en corps vous transmettra cette réponse, que vous pourriez lire à l'instant dans

» les traits des personnes qui vous en-
» tourent. »

« Je vous remercie, messieurs, ajou-
» ta Buonaparte; quelle que soit la
» réponse du Sénat, il me verra tou-
» jours disposé à suivre ses décisions,
» bien convaincu que je suis, qu'elles
» seront toujours dans le sens du bon-
» heur général et de la prospérité de
» l'Etat. »

Il y eut un grand dîner à la suite. Buonaparte rayonnait d'espérance et de satisfaction. Son but était rempli et ses desseins couronnés. Malheureusement pour lui il ne sut point se faire une idée paisible du rôle qu'il allait jouer. L'immensité de l'espace qu'il franchissait lui fit perdre la tête. En cela il était excusable. Il n'est pas dans la nature de l'homme, quel qu'il soit,

de n'être point ébloui de l'éclat d'une couronne, si le trône ne fut point son berceau. Un plus sage usurpateur que Napoléon a consacré cette vérité. Le protecteur d'Angleterre disait à mylord Duncan : « Je puis porter le fardeau de » l'Etat, mais l'éclat dont il m'envi» ronne m'importune et m'humilie. »

Buonaparte, inaccessible aux affections calmes, ne pouvait, comme Cromwell, être humilié, parce que ce dernier faisait intérieurement des comparaisons de ce qu'il aurait dû être comme roi légitime, de ce qu'il était comme usurpateur. La comparaison n'étant point à son avantage, il en résultait une secrète humiliation qu'il eut plusieurs fois la franchise d'avouer. Buonaparte, plus rétréci, plus orgueilleux que le protecteur, n'osa jamais

se mettre en parallèle avec les rois qu'il remplaçait. Alors il évitait l'humiliation qui en serait résultée. Mais il ne pouvait éviter l'embarras des détails d'un rôle qu'il n'était pas né pour remplir. Je jure sur ma tête que Buonaparte a fait tous ses efforts pour acquérir cet air de douceur et de bonté si naturel à nos anciens rois, non pas qu'il aurait voulu être sincèrement doux et affable, il ne désirait que le paraître et le faire croire à ceux qui le hantaient. Si quelque chose peut excuser la dureté de ses manières et le laconisme sévère et dédaigneux de ses paroles, c'est qu'il lui était moralement et physiquement impossible d'être plus doux, plus affable et d'un plus facile abord.

A peine fut-il sur le trône de Henri IV,

qu'il s'aperçut qu'il lui serait impossible de singer les vertus sociales des descendans de ce bon roi, que le dépit lui faisait nommer un roi bourgeois, un roi de la canaille. Aussitôt il crut remplacer les douces qualités de nos anciens princes, par des sentimens tout-à-fait contraires. A leur douceur, il substitua une sévérité dédaigneuse; à l'affabilité de leurs paroles, un laconisme affecté; à l'aisance des manières, une pantomime de convention; à la facilité de leur abord, une réception sourcilleuse et souvent repoussante; enfin il crut remplacer la dignité de leurs commandemens par un ton despotique et toujours absolu.

On reprochait à Boileau que jamais un vers de sentiment n'était écoulé de sa plume; on peut dire à plus juste

titre que jamais il n'est sorti de l'âme de Buonaparte une seule phrase affectueuse et sensible, excepté dans ses rôles étudiés. C'était porter l'impudence jusqu'à l'excès, que de lui prêter les phrases que le public a lues avec tant de bonhomie dans les divers écrivains chargés de faire une réputation à ce conquérant. Combien de fois j'ai fait, sous ce rapport, l'épreuve de la bassesse et de la mauvaise foi de ses flatteurs! Je me faisais un malin plaisir de leur raconter des faits dont seul j'avais été témoin, qui ne signifiaient rien du tout, si toutefois ils n'étaient pas à la charge du prince. J'avais, quelques jours après, la satisfaction de voir mes petites confidences fournir un article au *Moniteur*. Le fait était embelli, tronqué, défiguré, le tout à

l'avantage de l'idole. Quand ces petites manœuvres de la classe adulatrice ne nuisaient à personne, je me contentais de les mépriser en secret ; mais j'étais réellement indigné de voir la turpitude de certains courtisans, revêtir des couleurs de l'humanité, de la grandeur et de l'indulgence, des phrases cruelles, outrageantes et triviales. C'est en quoi, je l'avoue, ses flatteurs ont excellé.

Tout le monde connaît le discours qu'on lui fit tenir à madame de Polignac, implorant à genoux la grâce de son mari. Certes, ce qu'on fait au consul est grand, généreux, sublime même ; mais comparez-le avec ce qu'il lui a véritablement dit. En voici un extrait. Jugez.

« Je puis pardonner à votre mari,

» madame; quelques actes de clémence » au commencement de mon règne » ne sauraient me nuire. » Ensuite il ajouta à cette phrase impolitique le propos suivant, d'une grossièreté indigne du rang qu'il usurpait.

« Ceux qui emploient votre mari et » consorts, savent bien qu'ils risquent » peu de choses, car s'ils y eussent » attaché quelque prix, ils ne les » auraient point engagés dans des » entreprises aussi bêtement con- » çues..... »

Il dit à madame Rochelle, qui obtint aussi la grâce de son fils: « Votre » fils est un mauvais sujet. C'est une » preuve que ses parens ne valurent » jamais grand chose; les enfans sont » ce que nous les faisons. » Main-

tenant, applaudissez, messieurs, s'il est possible.

Je dois à la vérité, que souvent Buonaparte a paru surpris de pareilles impostures. Il disait un jour au maréchal Duroc, qui lui lisait le *Moniteur:* « Il faut avouer, mon cher Duroc, que les courtisans sont une » classe d'hommes que le ciel favorise singulièrement. Ils voient le » double des autres; ils entendent même » ce qui n'a pas été dit; car, je te l'avoue, » ils me prêtent là de beaux discours, » dont je ne me souviens pas d'avoir dit » un seul mot. Enfin, que veux-tu? » Puisque c'est pour la plus grande » gloire de l'Etat, à eux le champ ».

Le soir même, le grand écuyer en fit le sujet d'un badinage assez piquant. « Messieurs, leur dit-il, l'empereur

» vous félicite sincèrement de votre
» heureuse mémoire. Il vous remercie
» de ne point laisser perdre une foule
» de belles paroles, que sans vous il
» ne soupçonnerait jamais avoir dites.
» Heureux les princes dont les amis
» devinent et publient les discours
» qu'il aurait pu tenir ! »

La scène fut d'autant plus plaisante, que les courtisans se disaient les uns aux autres. Un tel, ce billet n'est-il pas à son adresse ? Chacun renvoyait la balle à son voisin, tant il en coûte d'avouer une bassesse, même à l'être le plus immoral.

Le lendemain de la tenue du comité secret à Saint-Cloud, Buonaparte donna les ordres nécessaires à la confection de tous les attributs d'un empereur; son épouse était alors indisposée à la

Malmaison. Il lui écrivit la lettre suivante :

« Je vous avertis, madame et chère » épouse, que la France est à la veille » de s'acquitter envers moi. Dans quelques jours votre époux sera proclamé » empereur des Français. Commencez » dès aujourd'hui à vous mettre à la » hauteur du rang illustre auquel je » veux bien vous associer. Si le trône » où vous allez prendre place est devenu, par mes victoires, le premier » trône du monde, procurez-moi la » douce satisfaction d'entendre dire » que vous êtes digne de marcher à côté » des premières princesses de l'univers. Disposez les personnes qui vous » entourent à ce nouvel ordre de » choses. L'impératrice des Français » ne doit plus être madame Buona-

» parte, encore moins l'épouse du » premier consul.

» Cette lettre n'étant à d'autres fins, » je prie Dieu, madame et chère épou- » se, qu'il vous ait en sa sainte et digne » garde. »

Donné au Palais de Saint-Cloud, le 18 *floréal, et la première année de notre règne.*

Signé NAPOLÉON.

J'observe que c'est la première fois qu'il fit usage de cette formule, *que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde.* Il fallait être bien infatué de sa dignité future pour écrire ainsi à son épouse.

Cette lettre, copiée sur l'original, prouve deux choses. La première que

Buonaparte était parfaitement sûr des dispositions du Sénat à son égard. La seconde est une preuve sans réplique que cet ambitieux était si pressé de jouir de sa nouvelle dignité, qu'il n'attendit pas même que le Sénatus-consulte lui eût déféré le titre d'empereur pour en prendre le nom, et disposer sa maison aux respects, aux égards dus à son nouveau rang.

Ce qu'il y a de certain, et même de surprenant, c'est que cette lettre à Joséphine est du 18 floréal an 12, et que le Sénatus-consulte organique qui défère le titre d'empereur à Buonarte ne fut décrété que le 28 du même mois. Enfin, ce jour si vivement désiré, vint mettre le comble à l'ambition d'un homme qui, dans la suite, ne se contenta pas d'un trône.

Le 28 floréal, Buonaparte était à Saint-Cloud. Toute sa maison avait reçu l'ordre la veille d'être à son poste et dans la plus grande tenue. Le consul, depuis quatre à cinq jours, faisait de fréquentes répétitions du rôle qu'il devait jouer dans cette grande affaire.

Le Sénat, en décrétant le Sénatus-consulte qui déférait le titre d'empereur à Napoléon Buonaparte, avait arrêté de se transporter sur l'heure à Saint-Cloud, afin de le lui présenter. Il se mit donc en marche accompagné de quelques corps de troupes.

Le Sénat, à son arrivée, fut introduit auprès du premier consul. Le président, Cambacérès, lui prouva, dans un discours assez concis, que la France ne se croyait point encore quitte envers lui, et qu'elle se trouvait trop

heureuse de ce qu'il voulait bien recevoir la couronne impériale. J'étais fort mal placé au commencement du discours, je ne voyais point le consul J'avais trop d'intérêt à l'examiner dans un moment aussi solennel, pour ne point essayer de trouver une place plus favorable à mon dessein. Enfin j'y parvins. Je me trouvai bientôt en face du nouveau monarque. Il était debout et découvert; sa contenance était roide et embarrassée; sa main droite était sur son estomac, cachée et soutenue par son habit à demi-boutonné; sa gauche était appuyée sur sa hanche, le haut du corps un peu penché en arrière, la tête élevée et le regard fixe. A chaque période du discours qu'on lui adressait, il faisait un léger mouvement de tête, expri-

mant à peu près qu'il remerciait l'orateur. Sitôt que celui-ci eut fini, le premier consul lui répondit : « Qu'il » acceptait le titre que le Sénat croyait » utile à la gloire de la nation. Il ajouta: » tout ce qui peut contribuer au *bien* » de la patrie est essentiellement lié » à mon bonheur..... »

Quand on réfléchit à cette dernière phrase, et que l'on pense à tous les maux que nous a causés celui qui l'a prononcée, on est humilié de n'avoir pas vu une seule cour souveraine retracer au despote et ses devoirs et les promesses qu'il fit en recevant le diadême.

A peine le Sénat se fut-il retiré, que Buonaparte reprit plus d'aisance et d'aplomb; il parut être déchargé d'un

fardeau. Quoique soucieux, son contentement était visible.

« Je pourrai donc maintenant donner » à ce peuple l'attitude que je lui » désire depuis long-temps. De grandes » choses vont éclore..... Le faisceau » est fait.....; c'était le plus fort ». — Quelle suite ! (J'ignore quel sens il attachait à ces derniers mots ; l'éloignement m'empêchait d'entendre le reste). Ce fut un spectacle bien digne de l'observateur et du philosophe, que le changement qui s'opéra tout à coup, non seulement dans la personne de Buonaparte, mais généralement dans tout ce qui fut obligé de l'approcher. Son intéressante épouse ne fut point exempte de la métamorphose ; elle ne l'abordait plus qu'avec réserve et dignité. Je ne vis plus de ces épanche-

mens dont elle seule faisait les frais. La mort du duc d'Enghien, celle de Pichegru, l'exil de Moreau, l'avaient cruellement affectée. Son époux ne tenait plus la même place dans son cœur ; intérieurement elle se reprochait cette teinte de refroidissement involontaire. Elle voulut étouffer d'affreux souvenirs ; vains efforts. « Ils sont » toujours là, disait-elle à madame de » L.... en mettant la main sur son cœur, » le souvenir de ces illustres victimes » me suit partout, ma chère dame. Que » cela me fait de mal ! Je veux n'y plus » penser, et cependant je ne le puis. La » vue de mon époux me reporte tou- » jours au moment de leur supplice. » De là cette mélancolie secrète qu'elle ne dissimulait qu'avec beaucoup d'efforts, et que des peines d'un autre genre

devaient augmenter quelques années après. Cependant ce refroidissement secret de Joséphine pour son époux, changement dont j'avais suivi toutes les gradations, fut toujours un secret pour les courtisans. Buonaparte, et c'est ce qui m'étonne, fut, je crois, le seul qui s'aperçût que son épouse n'était plus la même pour lui; mais il était loin de pénétrer les véritables causes de ce changement. Il l'attribuait simplement à la dignité de son nouveau rang. Il lui écrivait sous la date du 5 vendémiaire an 13 :

« MADAME ET CHÈRE ÉPOUSE,

» D'après ce que j'avais dit à mon » frère, je croyais, à mon retour, » vous retrouver aux Tuileries. Depuis

» quelque temps la Malmaison vous
» est bien chère ; l'éclat du diadême
» vous éloignerait-il de votre époux ?
» Si le respect et la réserve sont main-
» tenant des devoirs pour tout ce qui
» m'environne, ces obligations ne sont
» point faites pour vous. Plus grand
» est le fardeau des affaires, plus j'ai be-
» soin de votre présence. Ce n'est point
» l'empereur qui désire votre retour,
» c'est toujours votre époux. »

NAPOLÉON.

En lisant les lettres de Buonaparte à son épouse, j'ai toujours été *surpris* et du style et des sentimens qu'elles exprimaient. En effet, cet homme, à qui le Ciel avait refusé une âme, en retrouvait toujours quelques parcelles

quand il écrivait à sa première compagne. Il est certain que Buonaparte a aimé Joséphine autant qu'il était permis à la sécheresse de son cœur d'aimer un autre que lui. Il l'a répudiée, il est vrai. Cette circonstance, toute grave qu'elle est, ne détruit point ce que j'ai avancé. Elle serait de quelque poids, s'il s'agissait d'un tout autre homme que Napoléon. Mais un ambitieux qui n'aurait point balancé à sacrifier son Dieu pour accomplir ses desseins, pouvait-il être arrêté par des considérations humaines? Si le changement qui s'opéra dans la manière d'être de madame Buonaparte fait l'éloge de son cœur, il n'en fut pas de même de la prompte métamorphose des courtisans. Je sais que le trône, qu'importe celui qui l'occupe, exige

des égards et un cérémonial d'étiquette dont ne peuvent s'écarter ceux qui en approchent. Mais qu'il y a loin de ces devoirs prescrits aux bassesses de la servitude, aux actes les plus vils de l'adulation!

Si l'éclat du diadême a besoin d'être tempéré par les vertus douces et sociales de celui qui le porte, on aime encore à les retrouver dans les personnes qui entourent le monarque.

Buonaparte, une fois sur le trône et maître absolu, ne pouvant être bon prince, lâcha la bride à tous ses vices, à toutes ses mauvaises qualités : la morgue, la sévérité, le dédain, le mépris des autres, l'insensibilité, la perfidie, l'hypocrisie et la cruauté devinrent toutes les parties d'un modèle sur lequel ils façonnèrent les hommes assez

lâches pour singer le despote; et le nombre en fut grand. Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, n'étaient point faits pour cet état d'avilissement; mais l'intérêt, les circonstances, l'habitude et les honneurs les y accoutumèrent; et bientôt la souplesse, l'obéissance coupable et l'adulation devinrent leur état habituel. De là cette foule inconcevable de petits despotes de toutes les classes, depuis l'archichancelier jusqu'au dernier goujat d'une administration. Cette condescendance coupable aux moindres volontés du tyran fut la cause secondaire de la plupart de ses crimes et des malheurs qui ont pesé sur la France pendant le règne de Buonaparte. Celui-ci avait réellement dans le caractère tout ce qui constitue le véritable despote; mais il ne se

fût jamais développé avec autant d'audace et de rapidité, s'il eût trouvé des obstacles soit dans les premiers corps de l'État, soit dans le courage et la probité de ses conseillers. J'affirme que nos calamités et celles de l'Europe eussent été beaucoup moins nombreuses, si, dans ses conseils, Buonaparte eût souvent rencontré des hommes tels que le sénateur Lanj.....

Un jour, il le consultait sur un projet de nouvel impôt, dont toutes les bases étaient arbitraires et révoltantes. « Votre Majesté, lui répondit sans » ménagement l'intrépide sénateur, » veut donc oublier que l'excès du » pouvoir tient de près à sa dissolu- » tion. Votre projet est intolérable et » vexatoire. Ceux qui vous l'ont con- » seillé, certes, ne sont pas vos amis;

» et si le Sénat fait son devoir, votre » Majesté peut s'attendre à un refus. »

Quatre personnes présentes à cette scène, stupéfaites d'étonnement, tremblaient pour le sénateur et le croyaient perdu ; l'empereur même le regardait des pieds à la tête, et lui cherchait une réponse ; enfin il finit par lui dire : « Vous êtes parfois trop vif; et si je ne » connaissais l'amour que vous portez à » votre patrie, vous coucheriez ce soir » à Vincennes. — Votre Majesté ferait » une injustice, répliqua Lanj..... — » C'est ce dont je doute fort, ajouta » Buonaparte » ; et s'adressant aux personnes qui étaient là : « J'en appelle à » vous, messieurs; mais que cela soit fini; » un homme de bien qui s'égare est » susceptible d'excuse. »

Je ne citerai pas beaucoup d'anec-

dotes pareilles sous le règne de Napoléon. Si la hardiesse du sujet fut étonnante, la modération du prince fut incroyable, en pensant que ce monarque était le despote le plus absolu de son siècle. Mais ce qui donne beaucoup de prix et de mérite à l'action de M. le sénateur Lanj....., c'est que l'empereur ne parla plus de son projet d'impôt. Ce fait est donc une preuve complète que plus de courage dans les cours souveraines, plus de résistance de la part du Sénat, et moins de souplesse dans les conseillers, le monarque eût été contraint de respecter les lois qu'il avait jurées et les promesses qu'il avait faites. Mais non : presque toutes les personnes appelées au maintien des lois et au gouvernement de l'État, avaient résumé les devoirs et les

obligations de leurs emplois ; une obéissance aveugle aux volontés du souverain. Cependant cette corruption presque générale de tous les membres d'un état naissant pouvait être facilement prévue ; peut-être même, dans les circonstances où chacun se trouvait, ne pouvait-il en être autrement. En mûrissant cette idée, qui d'abord ne présente qu'un doute, on s'aperçoit facilement qu'elle prend toute la consistance de la vérité. Presque tous les individus dont s'entoura Buonaparte, la plupart de ceux qu'il plaça dans ses conseils, le plus grand nombre de ses ministres et de ses généraux, sa propre famille ; toutes ces personnes, dis-je, avaient un avenir à se créer, une fortune et des emplois à conserver. La base, la source de toutes les faveurs, de toutes

les espérances étaient dans le monarque : si celui-ci eût été vertueux, l'usurpation eût été plus tolérable, parce que ses ministres n'eussent pas été si souvent contraints d'être injustes ; mais il était vicieux, cruel, despote et méchant. Il fallut nécessairement que ses agens, préférant l'intérêt à l'honneur, lui ressemblassent, les uns plus, les autres moins.

Les vices du prince corrompirent les sujets, et l'intérêt personnel des sujets leur fit encenser les crimes du prince. Le fléau de l'adulation ne s'en tint pas aux limites de la cour et du gouvernement ; toutes les classes en furent infestées, l'éloquence, la chaire et le barreau ; les étrangers mêmes n'y furent point soustraits. Sur un in-folio de pièces en prose, en vers, adressées

à Napoléon, et toutes célébrant son génie, ses exploits et ses vertus, j'ai fait un extrait de quarante-deux morceaux, dont l'édition que je me propose d'en faire pourra prendre à juste titre celui de *Cours complet d'adulation et de bassesse*. Mais en attendant cette production parfois soporifique et très-souvent fortement historique, je me borne à n'en donner ici qu'un simple échantillon. C'est une ode à Napoléon Buonaparte.

Muse, retire-toi, ton abord m'importune.
Je célèbre un héros maître de la fortune,
L'orgueil de l'univers;
Muse, retire toi, ton secours m'humilie :
Mais non, reste un moment; écoute, son génie
A passé dans mes vers.

Monarques orgueilleux, qui n'osez reconnaître
Que le ciel l'a créé pour être votre maître,

Redoutez son courroux.
Il dit, il part, il tonne ; aussi prompt que la foudre,
Vos nombreux escadrons soudain sont dans la poudre
Et vous à ses genoux.

Vous êtes pardonnés; quel bruit ! Pourquoi ces armes?
Russes, que voulez vous ? Verser encore des larmes ?
Armemens superflus.
Moins rapide est l'éclair que ne sont vos défaites.
Du czar, soldats glacés, regagnez vos retraites
Et ne paraissez plus.

Rois qu'il a remplacés, sortez des antres sombres
Où le chardon croissait, où régnaient des décombres;
Contemplez des palais,
Et la Seine enchaînée au centre de la terre,
Roulant aux citadins son onde salutaire
Qui ne tarit jamais.

Imprudent ! où vas tu, sur ces rochers de glace?
— Que t'importe? une route est ouverte à leur place;
Je puis y voyager.
—Combien de rois?...—Un seul a fait tous ces miracles,
Celui qui du Simplon a détruit les obstacles
Et broyé le rocher.

Quoi donc ! simple et modeste au sein de la victoire ;
Demi-dieu des humains, veux-tu borner ta gloire
A nous donner la loi ?
Élève tes regards au séjour du tonnerre ;
Jupiter a pâli, déclare lui la guerre,
Et son trône est à toi.

Sitôt que le génie a franchi les limites
Qu'au pouvoir des mortels le ciel même a prescrites ;
Renaît l'égalité.
Marche à côté des dieux ; leur sagesse profonde
Ne peut te refuser et le sceptre du monde
Et l'immortalité.

Je ne me permettrai point de juger cette pièce sous les rapports du mérite poétique ; je laisse cette tâche à messieurs les gens de l'art ; mais je suis presqu'assuré que, dans aucune langue, il n'est rien à mettre en parallèle avec les deux dernières strophes.

L'empereur, à qui l'auteur fit remettre cette ode par M. le comte M..., fut un

peu confus du gigantesque des hyperboles. Il la fit voir le lendemain au duc de R.... Croirait-on que celui-ci eut assez de complaisance pour lui dire : Ces hyperboles sont de caractère inhérent à la poésie lyrique ; elles en constituent seules le vrai mérite ; le poète doit être en délire; l'auteur de cette ode s'est trouvé dans ce cas? Les hautes qualités de votre majesté auront exalté son imagination, la terre ne lui aura point paru une récompense digne de vos vertus et de vos exploits, il se sera saisi du domaine des dieux. Quant à moi, je trouve le morceau de toute beauté, et surtout véritablement lyrique. Jugez maintenant, lecteurs impartiaux, qui, du poète ou du courtisan, fut le plus adulateur. Combien j'aime mieux le plaisant reproche que le prince de

N... fit à l'auteur, en parlant de son Ode dont il avait eu connaissance. « Ah! » par pitié, monsieur, lui dit-il, nous » avons assez de besogne sur la terre, » n'allez pas nous mettre en guerre avec » les dieux. »

Est-il étonnant qu'avec de tels flatteurs, un homme aussi vaniteux que Buonaparte se soit cru le premier des mortels? qu'il ait conçu le projet de donner des lois à la moitié du monde, et qu'il se soit perdu dans cette folle entreprise? Non; rien n'est plus facile à croire que ses rêves ambitieux! Son cerveau, naturellement trop faible, ne put soutenir les nuages d'encens qui l'assiégeaient continuellement. Il en fut enivré, et bientôt cette situation vaporeuse devint son état habituel Cependant il y eut des instans où la

grossièreté de l'encens le lui fit rejeter. J'en appelle aux mânes du poète Esm..... Il offrit un jour à Buonaparte de lui composer une généalogie dans laquelle il prouverait aux plus incrédules que les Buonaparte étaient issus des rois Ostrogots. « Je vous remercie, » lui répondit l'empereur ; je me trouve » très-honoré de la souche des Buona- » parte ; ma famille ne doit plus dater » que du dix-huit brumaire. »

Au milieu de ce torrent d'éloges faux et de méprisables adulations, l'empereur eut souvent l'occasion d'éprouver que tout le monde ne pensait pas de même ; plus d'une fois il fut à même de se convaincre que beaucoup de gens de bien ne voyaient en lui qu'un usurpateur, dont l'intérêt personnel était le seul mobile. Un de ses

plus doux plaisirs, par la raison qu'il y trouvait un moyen de savourer les plaisirs de la vengeance, un de ses plus doux plaisirs, dis-je, était de pénétrer les secrets de ceux qu'il soupçonnait ne point approuver son élévation et ses projets. J'ai vu long-temps une liste des personnes de la capitale qui avaient pris intérêt aux destins du général Moreau : cinq d'entre eux surtout étaient particulièrement recommandés au sieur B.... D...., l'un des plus dangereux coryphées de la police secrète. C'est le même dont l'empereur disait : « C'est un lion, c'est un agneau, c'est un » oiseau, c'est un reptile; juge, s'il faut; » délateur au besoin; bourreau quand » il en manque; monsieur le ministre, » cet homme est un trésor. » C'était à la sagacité d'un pareil agent qu'é-

taient recommandés messieurs T... O...., D'.... T...., T.... N...., D..... e, et G..... il. On lisait en marge de leur carton une note de la main de Buonaparte, ainsi conçue : « Rechercher si leurs famil-
» les sont nombreuses; si les personnes
» qui les composent sont riches, si
» elles possèdent des emplois soit civils,
» soit militaires; si elles ont des amis
» nombreux et marquans; savoir si
» elles attendent beaucoup de leurs
» parens, et ce qu'elles pensent faire
» dans les cas où de grandes mesures
» seraient prises contre eux; et dans
» tous les cas ne point négliger la
» fouille de leurs diverses correspon-
» dances. »

En effet, ces cinq personnes n'ont pas pendant très-long-temps reçu une seule lettre par la poste qui n'eût été

ouverte. Je ne dois cependant point omettre que, dans le nombre de ceux qui étaient chargés d'épurer leur correspondance, il en est un qui leur a rendu de grands services. Etait-ce par amitié pour tous, ou seulement pour l'intérêt d'un seul? C'est ce que j'ignore; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a souvent fait regarder comme insignifiantes des phrases, et certaines confidences qui auraient pu les compromettre : c'est ce qui prouve qu'il fait bon d'avoir des amis jusqu'en enfer. Je tiens ces détails de la personne même, qui me dit encore : J'aurais beaucoup donné dans les temps pour instruire ces messieurs des dangers qu'ils couraient; mais je n'ai jamais osé le faire, tant je craignais moi-même d'être observé : chose qui était

vraie; car tous les agens d'une grande affaire secrète avaient leurs mouches. Quoi qu'il en soit, c'est une espèce de miracle que ces messieurs n'ont point été privés de leur liberté, surtout M. G....i. Ce n'était point assez de lui enlever sa place, on devait encore le jeter dans une prison; l'ordre en avait été expédié. J'ai été deux fois à même de le lire. La nuit du 13 au 14 vendemiaire an 13, ce législateur devait être arrêté et conduit sous bonne escorte au château de Lourde, situé, je crois, dans les Pyrénées.

J'ignore qui fit révoquer cet ordre; mais si de forts soupçons peuvent tenir lieu de vérités, je crois que c'est M. le sénateur F.... é. En tout cas, si j'ai deviné juste, et que ces mémoires lui tombent dans les mains, je le prie

de publier les détails de cette affaire; qui certes lui fait beaucoup d'honneur: ce sera une justice de plus que le public aura à lui rendre.

Buonaparte, en concertant avec C... les moyens de mettre la couronne sur sa tête, voulut aussi qu'elle fût héréditaire dans sa famille. Il n'ignorait pas que les principes de la constitution d'alors voulaient que le peuple fût consulté sur la partie du décret concernant l'établissement du gouvernement héréditaire. Il convint donc de soumettre cette dernière partie du décret à la sanction du peuple français.

« Les constitutions de l'empire, lui dit C....., en hochant la tête, veulent cette sanction, je le sais; mais, à ne vous rien cacher, il faut absolument que cette grande affaire ne soit qu'une

formalité dont le résultat soit certain ; car autrement il pourrait en naître de fâcheuses conséquences. La capitale ne nous inquiète pas ; tous les amis de votre gloire s'y trouvent ; l'esprit public y est parfaitement dans votre sens ; l'intrigue y est aux fers, et si quelques-uns de ses partisans osaient lever la tête, mille voix sont là pour les rappeler à l'ordre. En province, c'est autre chose. Les intrigans de tous les partis en opposition au système projeté peuvent s'y jeter, travailler les peuples et les autorités, et former tout-à-coup une masse imposante de sentimens contraires à l'hérédité ; et c'est ce qu'il faut empêcher. — Votre raisonnement est très-solide, j'en conviens, lui répondit Buonaparte, mais je vous observe que nous avons

une foule d'agens dans tous les départemens; que tous les rapports s'accordent à nous assurer que l'esprit public est excellent pour notre cause; que nous pouvons tout demander et que nous sommes sûrs de tout obtenir. — Je conviens de tout cela, ajoute le délié courtisan; mais dans de pareilles affaires il ne faut rien laisser au hasard; et lorsqu'il est possible d'éviter les chances, il serait impardonnable, impolitique de les courrir. »

Cette ténacité d'opinion de la part du premier partisan de Buonaparte, flattait intérieurement ce dernier. Elle était une preuve sans réplique qu'il pouvait tout espérer d'un pareil homme; aussi lui dit-il : « En vous remerciant, monsieur, bien sincèrement du vif intérêt que vous prenez à ma prospérité,

je vous prie de me dire quels moyens vous croyez nécessaires pour éviter tous les dangers qui peuvent résulter de la sanction du peuple. — Il n'est qu'un seul moyen d'atteindre à ce but ; mais je ne vous propose ce moyen que parce qu'il renferme lui seul tous ceux que la sagesse même peut nous prescrire. Le voici.

« Dans le mode projeté pour la sanc-
» tion du peuple relativement au gou-
» vernement héréditaire, il faut y adap-
» ter, comme article principal, que
» quiconque ne s'inscrirait pas contre
» le gouvernement héréditaire serait
» censé y avoir adhéré ; que l'opposi-
» tion à l'hérédité ne serait déclarée
» existante que sur le relevé des votes
» inscrits en rejet. »

Cette proposition convenait trop bien

aux projets de l'ambitieux pour qu'il ne s'empressât pas d'y souscrire. A quelques modifications près, l'article proposé par le courtisan fut adopté. Ainsi le décret soumis à la sanction du peuple ne fut plus qu'une vaine formalité, ou plutôt une pasquinade insultante envers ceux que l'on consultait. Ce qu'il y a de certain, c'est que le courtisan, tout en prenant les intérêts de Buonaparte, n'oubliait pas les siens; aussi, dans la suite, fut-il un des premiers de l'État. Ce fut à peu près à cette époque qu'un étranger lui joua le tour le plus perfide et le plus désespérant, surtout pour un homme de cour, flatteur en titre et premier conseiller de son maître. Monsieur C..... a toujours eu la passion des grands dîners. A l'un de ces repas, l'abbé.....

lui présenta un homme de bonne mine, sous le nom du comte Pétrovlow, russe d'origine. Cet homme parlait facilement le français, paraissait fort instruit, surtout dans la science des cabinets. M. C..... le reçut parfaitement bien, lui fit plusieurs questions, en appuyant principalement sur les sentimens de l'empereur de Russie concernant la nouvelle dignité de Napoléon. Le faux russe, car ce n'en était pas un, puisque dans la suite, et quand il n'en fut plus temps, on apprit que c'était un juif des environs de Lubeck; le prétendu russe, ai-je dit, après s'être excusé fort honnêtement, refusa de s'expliquer sur une affaire de si haute importance: néanmoins, il laissait apercevoir, à travers ses refus, que sa réserve ne serait point éternelle. Il ajouta

même : « Vous auriez, monsieur, une » bien faible opinion de moi, si, dans » une première entrevue, j'avais la » faiblesse de vous divulguer les se- » crets de ma cour, supposé même » que je les connusse. » C..... feignit d'applaudir à sa délicatesse ; et finit par l'inviter à venir le voir plus fréquemment. L'étranger ne refusa ni ne promit de se rendre à l'invitation qu'on lui faisait ; il dit seulement que des affaires d'intérêt l'ayant amené en France, il aurait fort peu de temps à donner à autre chose ; que cependant il ne partirait pas sans venir le voir. Ils se séparèrent les meilleurs amis du monde. Le lendemain, C..... n'eut rien de plus pressé que de prévenir Buonaparte de l'importante connaissance qu'il venait de faire, et surtout du parti que l'on

pourrait en tirer, si on pouvait parvenir à le faire expliquer sur la façon de penser de sa cour relativement à celle de France. Buonaparte applaudit beaucoup aux projets de son favori. « Cet homme, lui dit-il, est précieux » dans les circonstances. S'il jase, nous » saurons si notre envoyé à la cour de » son maître nous accuse juste, ou si » l'on pense dans un autre sens que les » communications qu'on lui fait. » Cinq jours se passèrent sans avoir aucune nouvelle du seigneur. M. C..... fit demander l'abbé qui le lui avait présenté; celui-ci vint, et assura ne l'avoir point revu depuis le jour où il l'avait introduit chez lui. Sur la demande qui lui fut faite comment et sous quel rapport il l'avait connu, il répondit qu'étant allé voir M. Queslay, hôtel Richelieu,

le hazard lui avait procuré la connaissance de cet étranger ; que ses manières, sa conversation et surtout ses connaissances l'avaient charmé ; et que sachant l'inclination de M. C..... pour les hommes instruits, il s'était fait un véritable plaisir de le lui présenter. « C'en est un, il est vrai, que vous m'avez procuré. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en pas jouir plus souvent. Allez le trouver ; invitez-le à venir dîner ce soir avec moi. » Monsieur l'abbé ne se fit pas prier deux fois. Sur-le-champ il courut à l'hôtel Richelieu. Quelle fut sa surprise de voir les malles de l'étranger toutes faites, et lui prêt à partir. Après lui avoir témoigné son étonnement d'un aussi prompt départ, il lui en demanda la cause.

« Ne m'en parlez pas, lui dit le faux Russe, je suis au désespoir, je ne présumais pas avoir besoin d'autant d'argent qu'il m'en a fallu pour terminer les affaires qui m'ont amené à Paris. Je n'ai plus que ce qu'il me faut décemment pour arriver en pays de connaissance. J'ai bien ici quelques compatriotes qui ne m'en refuseraient pas, mais j'ai le plus grand intérêt à ce qu'ils ignorent mon voyage à Paris. Je vous dirai même que j'y suis sous un faux nom. Gardez-moi ce secret, je vous en prie. Faites aussi mes excuses à M. C.....; dites-lui que l'urgence seule de mes affaires pouvait me faire manquer à la promesse que je lui ai faite de ne point partir sans le revoir. — Non pas, monsieur, lui dit l'abbé, nous ne vous perdrons pas comme

cela; je viens au contraire vous inviter à dîner de la part de M. C....., et j'aime à croire qu'en ma faveur, vous ne refuserez point cette invitation, ne fût-ce que pour vous acquitter de la manière obligeante dont il vous a reçu. M. l'abbé, lui répliqua le faux seigneur, je suis au désespoir de vous refuser, mais je ne puis faire autrement. La chaise, les chevaux sont retenus; d'ailleurs j'ai écrit; à jour fixe on m'attend. » L'abbé eut beau insister, il n'obtint rien. De retour auprès de M. C....., il lui rendit compte de sa mission et du peu de succès de ses instances auprès de l'étranger. « Quoi! lui dit M. C....., ce jeune seigneur part aussi promptement parce qu'il lui manque quelques fonds? Courez vite, M. l'abbé, tuez les chevaux s'il faut;

dites-lui que les raisons qu'il allègue n'en sont pas pour lui. Qu'il vienne, et que je ne lui pardonnerais jamais, s'il me privait du plaisir de lui rendre un léger service. » L'abbé, en rentrant à l'hôtel de Richelieu, trouva l'étranger dans les mêmes dispositions de départ. Il lui rendit mot pour mot le discours de M. C..... Le faux comte fit encore bien des difficultés et consentit enfin à voir M. C....., seulement, disait-il, pour le remercier de ses offres, et le quitter ensuite ; car il ne voudrait pas pour tout au monde que l'on sût qu'il a été contraint de contracter des dettes en France. Il suivit donc l'abbé chez M. C..... Sitôt que celui-ci l'aperçut : « Venez, monsieur l'ingrat, lui dit-il, si votre nation pense comme vous, elle nous fait une injure de

ne pas nous croire capables d'obliger un homme d'honneur. — Pardonnez-moi, monsieur; je rends à votre nation toute la justice qu'elle mérite, mais à peine connu de vous, ne désirant l'être de qui que ce soit pour le moment, pardonnez-moi de prendre le seul parti que l'honneur me laisse. — Quoi ! vous persistez ? Allons; quel homme ! Mais, passons dans mon cabinet, nous terminerons tout cela. » Le Russe, après s'être bien fait prier, lui avoua que son départ n'avait d'autre but que de réunir une vingtaine de mille francs qui lui manquaient pour terminer les importantes affaires qu'il avait, non seulement dans la capitale, mais encore dans le duché de Deux-Ponts. M. C..... lui fit sur-le-champ l'offre de pareille somme, même d'une plus

forte s'il l'exigeait. L'hypocrite étranger se défendit encore d'accepter ; il consentit à recevoir vingt-quatre mille francs en billets, qui lui furent comptés sur-le-champ, et dont il voulut donner son billet, que M. C..... ne voulut point recevoir. Il obtint ensuite de ce dernier la permission d'aller à l'hôtel donner des ordres contraires à son départ. C'est ce qui lui fut accordé aux conditions d'être de retour dans une heure, car on ne servirait pas avant. Il ne lui fut pas difficile de révoquer les ordres qu'il avait donnés ; de tout ce qu'il avait *dit*, il n'y avait de vrai que le ficelage des malles. Aussi fut-il exact à sa promesse. Trente minutes suffirent pour aller et revenir. Le dîner fut charmant, le vin délicieux. Les domestiques

avaient l'ordre de ne point le ménager au jeune seigneur. Celui-ci n'était pas la dupe de l'empressement que les valets montraient à remplir son verre; mais comme il était homme à faire honneur à plusieurs bouteilles, il ne refusa point les santés. Au sortir de table, la société passa dans le salon. M. Ç..... attira adroitement le jeune homme dans une arrière-pièce. Là, il lui fit mille offres de service; ensuite il l'amena insensiblement sur la question de savoir si la cour de Russie verrait de bon œil la couronne de France sur la tête de Buonaparte; si l'empereur de Russie conservait encore quelque attachement pour les Bourbons? L'étranger, qui s'attendait à toutes ces demandes, feignit un moment l'embarras d'y répondre. Il lui

laissait entrevoir encore quelque délicatesse; mais enfin il lui dit : « Monsieur, ce serait mal reconnaître vos bontés que de garder un silence absolu sur les questions que vous venez de me faire : néanmoins, s'il était dans vos intentions de me faire acheter par de coupables indiscrétions le service que vous venez de me rendre, je me tairois, et sur-le-champ je m'acquitterais envers vous; mais je vous crois incapable d'un pareil procédé. » M. C.... voulut l'interrompre pour le confirmer dans ce dernier sentiment. « Ne m'interrompez pas, monsieur; je crois d'avance à votre probité. Je vais vous le prouver en vous faisant des confidences que vous n'exigez pas. Vous désirez savoir quels sont les sentimens de la cour de Russie sur la nouvelle

dignité que Buonaparte est sur le point de se revêtir. Un autre vous dirait qu'il les ignore; mais l'accueil que vous m'avez fait, et vos procédés à mon égard, me font un devoir de vous donner des détails sur cette affaire; détails d'autant plus sûrs, que mon nom, ma naissance, l'accès que j'ai auprès des ministres, m'ont de tout temps mis à même de connaître les secrets de notre cabinet. Cependant, monsieur, veuillez me pardonner la restriction que je vais y mettre. Je vous crois le plus intime conseiller de Buonaparte; il est certain que vous lui ferez part des confidences que je vous ferai; cela doit être, par cela seul qu'il y est personnellement intéressé. Ces confidences seront de nature à être considérées, et seront

susceptibles de certains développemens que je ne pourrais bien vous rendre dans une simple conversation. Permettez-moi donc, monsieur, de rédiger par écrit tout ce que j'ai à vous dire sur la situation actuelle du cabinet de Saint-Pétersbourg. Je ferai un paquet de tout, que vous remettrez vous-même à Buonaparte; car je vous avoue que je serais flatté qu'il eût les prémices de mes communications. »

Ce procédé n'était pas au fond des plus honnêtes pour M. C..... C'était ne pas lui marquer toute la confiance que, d'après sa façon d'agir envers l'étranger, il était en droit d'en attendre; mais l'importance de l'affaire le fit passer sur cette petite mortification. D'ailleurs, comme le tout était pour être communiqué à Buonaparte, peu lui

importait de le lui remettre par écrit et cacheté ; il était toujours très-sûr d'en connaître le contenu. Il réfléchit même que cet écrit serait une pièce à laquelle on pourrait toujours recourir quand il serait besoin. Il acquiesça donc de bonne grâce aux conditions du jeune étranger, qui lui demanda deux jours pour rédiger son ouvrage.

M. C..... était on ne peut plus satisfait de la tournure de cette négociation. Des communications par écrit, se disait-il, doivent être quelque chose d'important et de précis. Le lendemain il rendit à Buonaparte un compte détaillé de toute cette affaire. Le dernier applaudit au projet de l'étranger, relativement à la rédaction par écrit des confidences qu'il voulait faire. M. le comte Petrovlow fut exact à sa pa-

rôle; et le surlendemain il remit à M. C..... un paquet fermé de plusieurs cachets. Il lui dit qu'il attendait avec impatience le jugement que Buonaparte porterait sur cet ouvrage. « Sitôt qu'il m'aura instruit de ce qu'il en pense, lui dit M. C....., je m'empresserai de vous le faire savoir : dans tous les cas, revenez demain. Buonaparte est à Saint-Cloud; j'irai de bonne heure, *et* le soir je vous rendrai réponse.» Monsieur le noble russe se retira. En effet, le lendemain de bonne heure, M. C..... était à Saint-Cloud; Buonaparte était seul, assis près de la console. « Voici, lui dit C....., les papiers que notre homme m'avait promis. » Buonaparte prit le paquet et se retira dans l'embrasure d'une croisée. Il y avait à peine trois minutes qu'il y était que, jurant

avec force, il lance les papiers au milieu de l'appartement, en disant : « Te» nez, monsieur, lisez; vous verrez » l'infamie ; vous verrez à quel scélé» rat vous avez eu affaire. » C..... interdit, tremblant même, ne savait que penser de cette scène, et surtout de la fureur de Buonaparte. Je ramassai les papiers, qui étaient épars sur le parquet. C'était simplement du papier blanc; une feuille seule était écrite; je la remis à M. C....., qui se mit à la lire. A chaque mot, à chaque phrase, il changeait de couleur; il était prêt à se trouver mal. Le silence de Buonaparte ne contribuait pas à le rassurer. « Eh bien! monsieur, que pensez-vous de cette horreur? — Je n'ai pas la force de vous répondre; permettez-moi de m'asseoir. — C'est un monstre

dont il faut s'assurer. — Il m'emporte encore vingt-quatre mille francs. — Comment cela? » Alors C..... lui fit confidence du prêt qu'il avait fait au prétendu comte. « En voilà bien d'un autre ! c'est le comble de la scélératesse ! mais on parviendra peut-être à l'arrêter. — J'en doute ; il a près de trente heures d'avance. — Vous avez raison : remettez-moi son infâme écrit; et je prendrai de telles mesures, que, quel que soit le lieu de son refuge, je l'atteindrai. » M. C....., confus comme un renard pris au piége, se retira bien vite.

L'espoir de la vengeance rendit le calme à Buonaparte ; mais cet espoir fut déçu. Toutes les recherches dirigées contre l'adroit fripon furent inutiles. On acquit seulement une forte

conviction que c'était un juif, et qu'il s'était retiré dans les Etats du grand-seigneur, où il avait embrassé le mahométisme. Quelque temps après, j'eus l'occasion de voir la lettre qui avait si fort indigné Buonaparte et son courtisan.

La voici mot pour mot :

« On m'a demandé dans quelles dispositions se trouvait la cour de Saint-Pétersbourg relativement à l'état actuel des affaires de France. Toute l'Europe sait que dans quinze jours Napoléon Buonaparte sera déclaré empereur des Français. On veut savoir ce que l'empereur de Russie pense sur cette nouvelle dignité. On veut connaître aussi quels sont les jugemens portés sur la conduite militaire et politique de Buonaparte. Une réponse à

ces diverses demandes, ferait un volume, si je voulais entrer dans tous les détails que comportent de pareils sujets. Je me bornerai à répondre catégoriquement à chacune des trois demandes susdites.

» Depuis quinze ans, la France a détruit l'équilibre de l'Europe. La fluctuation de son gouvernement a déterminé la versatilité de la diplomatie des autres cabinets. Les victoires ont réduit plusieurs Etats à désirer vivement la paix. La Russie, une des puissances qui a le moins fait de pertes, partage les mêmes dispositions pacifiques. Les prospérités de la France, loin d'inquiéter la Russie, servent au contraire sa jalousie sourde contre quelques Etats limitrophes: jalousie qui ne date que de six mois. L'Autriche humiliée

à un certain point remplit assez bien les désirs secrets du cabinet de Saint-Pétersbourg. De même il ne voit pas avec plaisir que la Prusse affecte de se faire croire la première puissance militaire de l'Europe.

«Quant aux sentimens de l'empereur de Russie relativement à la couronne que Buonaparte veut placer sur sa tête, je puis assurer qu'il n'est pas éloigné de le reconnaître en qualité de souverain. Tout en honorant la cause des Bourbons, Louis XVIII n'est plus qu'une idole sacrée que la politique de l'Europe ne peut plus replacer dans son temple. Buonaparte, en se plaçant sur le trône de France, donna à son gouvernement une fixité qui rassure fortement l'empereur de Russie, en lui donnant toute liberté

dans l'exécution de ses projets contre la Turquie.

» Enfin on veut savoir quelle est la réputation de Buonaparte en Russie, et ce que l'on pense généralement de lui. Un fait va répondre amplement à cette question.

»Lorsqu'on apprit à Saint-Pétersbourg la mort funeste de monseigneur le duc d'Enghein, il n'y eut qu'un cri contre son assassin. Le sang de la victime salit tout à coup les lauriers du vainqueur de Marengo.

» L'estime publique fit place à l'exécration générale, et dans le service célébré à Saint-Pétersbourg, en mémoire du prince infortuné, tous les cœurs partagèrent les sentimens de l'inscription suivante, mise sur le cénotaphe :

Inclyto principi Ludovico-Antonio-Henrico Borbonio-Condæo, duci d'Enghein, non minùs propria et avita virtute quàm sorte funestâ claro, quem devoravit bellua Corsica, Europæ terror et totius humani generis lues.

A l'illustre prince Louis-Antoine-Henri Bourbon-Condé, duc d'Enghein, non moins recommandable par ses vertus privées que par le sort funeste qui le fit dévorer par la bête féroce de l'île de Corse, la terreur de l'Europe, et la peste du genre humain.

Buonaparte cependant se préparait à donner à sa nouvelle dignité tout l'éclat dont elle était susceptible. Il voulait d'abord, à l'instar de nos anciens rois, se faire sacrer à Reims. Mais il craignait que Pie VII ne fît quelques

difficultés et ne voulût point permettre à un évêque de prêter son ministère à cette cérémonie. Cependant le pape, qu'il avait fait pressentir sur cette affaire, lui avait fait une réponse satisfaisante. Quoi qu'il en soit il fit part de ses craintes au général L....., qui lui répondit : « Si j'étais à la place de » Votre Majesté, je laisserais le vicaire » de Jésus-Christ sur son siége, et *fe-* » rais faire ma besogne chez moi et » d'autorité privée. Nous ne sommes » plus dans ces temps où la sainte- » ampoule était un article de foi. Cette » formule au surplus n'est pas *de toute* » nécessité; on règne fort bien sans » cela, témoin l'Espagne et autres ». « Voilà, lui répondit le monarque, » raisonner en soldat. Oubliez-vous » que dans ces vingt-cinq millions

» d'hommes auxquels je vais donner
» des lois, dix-huit millions au moins
» imbécilles, cuistres et bonnes fem-
» mes, ne me croiraient pas légitime
» souverain, si l'oing du Seigneur
» n'arrivait jusqu'à moi. Dans des cir-
» constances aussi décisives, il ne faut
» point négliger de parler aux yeux
» de la multitude : l'éblouir c'est lui
» ôter la réflexion ».

» Je sens tout cela comme vous,
» répliqua le courtisan, mais permet-
» tez-moi de vous dire que vous fe-
» riez beaucoup plus de tort à vos
» affaires, si, en demandant l'aveu du
» saint-père, vous n'en obteniez qu'un
» refus ».

« Que dites-vous? Un refus? Le pape
» ne l'oserait. Les biens de ce monde
» le touchent autant que ceux du

» ciel. Je connais Pie VII. Je l'ai me-
» suré pendant le concordat. »

« C'est un italien, astucieux, renard.. »

« Hé bien ! général, je veux vous
» prouver que le père des fidèles ne
» m'inquiète pas ; que je sais le pé-
» trir à mon gré. Non, je ne me fe-
» rai point sacrer à Reims. Un simple
» archevêque ne m'imposera pas. L'em-
» pereur des Français ne doit s'in-
» cliner que devant le vicaire d'un
» Dieu. Je vous jure que je serai sacré
» dans ma capitale, et que Pie VII
» fera le voyage de Rome à Paris
» pour présider cette importante cé-
» rémonie. De grandes promesses sous
» plusieurs rapports, et de grands
» honneurs rendus soit sur sa route,
» soit à Paris, en voilà plus qu'il en
» faut pour amener le saint homme! »

Le lendemain, le général L....., en racontant cette conversation à l'abbé G....., lui dit : « Ne croyez pas que ce soit son dessein. Il a traité si cavalièrement cette affaire, que je la crois une pure plaisanterie. La suite apprit bientôt au général L..... qu'il ne connaissait pas bien son maître, et que celui-ci, tout en plaisantant, ne lui en avait pas moins dit ce qu'il voulait faire et ce qu'il fit. Buonapârte, en attendant que le vicaire de Jésus-Christ vînt le trouver, donna les ordres les plus précis pour que son sacre fût magnifique. Il fallait à sa nouvelle cour un cérémonial digne du maître. Il crut ne point trouver en France un homme assez connaisseur en ce genre. Turin lui fournit un M. S..... J'avoue qu'on ne pouvait mieux tomber.

M. S..... est bien l'homme du monde le plus compassé et le plus minutieux. J'ignore si ce grand maître du cérémonial et de l'étiquette avait modelé ses instructions sur les caprices du prince, mais le cérémonial de la cour de France était d'un despotisme outré, d'une sévérité glaciale, et s'étendait depuis le dernier des valets jusqu'au premier gentilhomme. S'il eût été possible de régler la pensée, Buonaparte eût été le mieux servi du monde.

Croirait-on que ce grand guide de courbettes et de pas comptés, croit sincèrement qu'il faut être philosophe pour atteindre à la sublimité de son état ? « Avant de régler le cérémonial d'une cour, disait-il, il faut absolument en connaître le monarque ; il

faut connaître son degré de puissance, son humeur, ses caprices, ses habitudes, ses courtisans, et surtout ses maîtresses, s'il en a. L'homme superficiel peut mettre ces vérités en doute, et rire de moi s'il veut, que m'importe? Il n'en est pas moins vrai qu'un bon maître des cérémonies à la cour de Henri IV en serait un très-mauvais à celle de Napoléon.

Quoi qu'il en soit, Buonaparte n'en voulut pas moins entrer dans presque tous les détails du grand spectacle qu'il voulait donner au bon peuple de Paris. Chose assez surprenante en lui, c'est qu'il n'ignorait pas que ces détails étaient indignes de son caractère; mais ils avaient pour lui certains attraits auxquels il ne pouvait résister. Ce qu'il avait été explique assez

ces inconséquences : il est vrai qu'il évitait autant qu'il pouvait d'être aperçu dans ces minuties.

Ce fut surtout dans le choix des habits et dans celui de la voiture du couronnement qu'il se montra le plus difficile. Une foule de modèles lui furent présentés avant ceux qu'il adopta. Les difficultés que plusieurs artistes trouvèrent à le fixer dans le choix d'un modèle de voiture, furent cause d'une scène qui n'est pas sans intérêt et qui fait beaucoup d'honneur au monarque ; car je ne puis nier qu'il y avait alors chez lui des éclairs de grandeur d'ame et de modération dignes d'un Titus. Un matin Buonaparte était à causer avec son frère Joseph, dans l'embrasure d'une croisée fermée, donnant sur le jardin des Tuileries. Feu M. D..... et

L..... passaient. D..... ramassa une lettre cachetée; l'adresse en était imprimée, et portaient ces mots : *A Sa Majesté l'Empereur*, et sur le revers il était écrit à la main : *Affaires relatives à la voiture du couronnement.* D....., homme sage et prudent, voulut la mettre dans sa poche, se réservant de l'ouvrir autre part, et de la remettre à l'empereur, si le contenu en valait la peine. Son ami lui objecta que le titre qui était au dos de la lettre n'étant point suspect, il pouvait facilement en voir le contenu. Plutôt par complaisance qu'autrement, D..... ouvrit la lettre. Jugez de son indignation en lisant trois couplets affreux, dont je n'ai jamais su que le premier. Le voici :

Avis aux différens auteurs des modèles de la voiture du sacre.

Messieurs, la voiture du sacre
Doit être digne de César.
Vos modèles sont ceux d'un fiacre
Qui conduit un homme à la hart.
C'est pour vous un apprentissage,
Qu'un char au grand Napoléon;
D'un carrossier ce n'est l'ouvrage,
C'est plutôt celui d'un charron.

Le premier mouvement de M. D.... fut de froisser le papier et de le mettre dans sa poche en attendant l'*occasion* de le brûler. Tout était fini là, et personne n'en eût jamais rien su, si Joseph n'eût, à travers la croisée, fixé l'attention de son frère sur cette scène.

« Nous saurons ce que c'est, lui dit-il,

» ces messieurs viennent ici. » En effet, bientôt ils furent introduits. Après s'être entretenu quelque temps d'affaires relatives à leurs charges, l'empereur leur dit : « Pourrait-on, sans indiscrétion, » vous demander, messieurs, quel est » le contenu de la lettre que vous avez » ramassée là sous cette croisée ? »

A cette demande, M. D..... devint pâle, et son ami fut dans le plus grand embarras. Cependant le premier prit la parole, et dit à l'empereur que c'était un papier insignifiant. « S'il en est ainsi, vous pouvez me le montrer. — Mais, sire, je crois l'avoir jeté. — Non, monsieur, car vous l'avez mis dans votre poche, à gauche. Tenez, mon ami, vous ne savez pas mentir; la pâleur de votre front, l'hésitation de vos réponses, et l'embarras de M. L...,

sont une preuve que cette lettre m'intéresse. J'aurais cru..... — Votre Majesté, j'aime à le croire, connaît l'attachement que je porte à sa personne. Elle sait que si j'hésite à lui remettre le papier que j'ai trouvé, c'est qu'il ne peut lui être d'aucune utilité. Oui, sire, en vous jurant sur l'honneur que ce billet n'est point un secret d'État, n'est point une affaire politique, que de la connaissance du contenu, il ne peut résulter aucun intérêt pour Votre Majesté, je vous jure aussi que si vous exigez que je vous le remette, vous me ferez la peine la plus sensible, et celle que je mérite le moins. — Je n'eus jamais, monsieur, l'intention de vous affliger; mais cette chaleur..... Quel est au surplus le genre de l'écrit? — Sire, ce sont des couplets. — En ce

cas, s'ils vous concernent, j'ai tort de demander à les voir; s'ils me regardent, je crois maintenant devoir votre refus à votre amitié. Ce ne sont que des couplets, et quoique ces sortes d'écrits sont ce qui m'inquiète le moins, je n'en suis pas moins sensible à votre procédé. Plût à Dieu que tous ceux qui entourent le trône pensassent ainsi que vous ! que de chagrins inutiles les rois n'éprouveraient pas ! et que d'indiscrétions ne seraient point punies comme des crimes. »

Ces derniers mots avaient été prononcés avec l'accent du cœur; cinq personnes qui étaient présentes alors en furent vivement émues.

L'empereur ajouta : « Je vous prie, messieurs, de ne point publier cette affaire. Ah ! sire, répondit M. de

V....., avec sa gaieté originale, c'est un vol que vous faites aux journaux. Quel bel article quand tout cela aurait passé par leurs mains! — C'est précisément pour cela que je vous demande le secret, car ils travailleraient tant la copie, que l'on ne croirait point à l'original. »

En écrivant de pareils mémoires, on éprouve un doux plaisir à citer de semblables traits. C'est, au milieu d'une plaine aride et sous un ciel brûlant, rencontrer un feuillage épais à l'ombre duquel coule et murmure une eau fraîche et limpide. Il est malheureux que de pareilles actions ne soient pas communes sous le règne de Buonaparte. Il est aussi bien rare de trouver un courtisan comme M. D..... Si la mauvaise foi de ceux qui l'ont hanté a voulu

parfois jeter sur quelques-unes de ses actions le vernis de l'improbité, il n'en est pas moins vrai qu'il fut, dans le poste éminent qu'il occupait, un des plus honnêtes hommes de la cour de Buonaparte; il avait le grand art de dire la vérité sans blesser le monarque. Chez lui le respect et l'éloge faisaient souvent passer la remontrance sans en détruire l'effet. Son silence dans les affaires délicates ou injustes était l'expression de son désaveu. Ses traits alors n'avaient pas l'expression d'un censeur atrabilaire, dont la morgue irrite plutôt qu'elle ne corrige. Si vous faites une bonne action, semblait-il dire, vous m'obligerez. Sa maxime à la cour était : Quiconque accuse a tort.

Enfin cet homme fut, à la cour d'un

despote, ce qu'un parfait honnête homme pouvait être, et sa mort glorieuse fut une véritable perte.

Le pape enfin était à Fontainebleau, et la cérémonie du sacre approchait. Toute la cour avait son rôle et ses costumes; les chevaux même qui devaient traîner la voiture impériale avaient été dressés au pas de cérémonie. L'empereur était, je crois, le *plus* embarrassé de son maintien et de sa tâche. Il n'existait point en France de tradition du rôle d'un usurpateur, et de ses poses et gestes pendant son sacre. Ce rôle devait être de sa création, et tout comédien qu'il était, la pantomime lui en parut difficile. Le grand manteau, et surtout la main de Justice, l'embarrassaient le plus. Ces observations peuvent paraître minu-

tieuses aux yeux du commun des lecteurs, mais elles ont un mérite bien grand pour quiconque observe. La gaucherie du prince à manier les attributs de sa nouvelle dignité, prouve tout de suite qu'il n'était point né pour en être pourvu, et l'embarras de sa position est un gage certain que le trône ne fut point son berceau. Il faut, dit-on, être né comédien pour atteindre au naturel des personnages; de même il faut être né prince pour s'asseoir dignement sur un trône et y représenter sans contrainte. Buonaparte néanmoins, après plusieurs répétitions, se crut assez stylé pour se présenter sur la scène. Son épouse, qu'il avait voulu contraindre à de pareilles grimaces, lui avait répondu : « La noblesse de » mes sentimens me donnera celle de

» ma dignité; je serai digne de vous. »
S'il n'insista pas davantage sur cet article, il ne put s'empêcher de la préparer à la cérémonie du sacre par un discours d'apparat, et qui mérite de trouver place ici :

« Madame, lui dit-il, en présence de ses deux frères et de quatre grands dignitaires,

» Le vœu d'une grande nation *ap*-
» pelle votre époux au premier trône
» du monde. L'affection que je vous
» porte, et la connaissance intime de
» vos qualités vraiment royales m'ont
» déterminé à vous assimiler à tous
» les honneurs du rang suprême. Le
» vicaire de Dieu va vous imposer
» les mains et bénir sur votre front
» le bandeau des Rois. Cet acte au-
» guste et sacré vous commande de

» grandes vertus, et les vôtres, ma-
» dame, sauront se mettre à la hau-
» teur de mes destinées. Mes projets
» sont immenses, et les prospérités de
» mon peuple sont dans un avenir
» incommensurable. Je refuserais le
» trône, quel que soit l'éclat dont il
» m'environne, si je n'avais la certi-
» tude de voir les Français le pre-
» mier peuple, non seulement des temps
» passés et présens, mais la première
» nation des siècles à venir. Cet es-
» poir vaste et sublime a métamor-
» phosé mon être, et mon âme s'est
» agrandie. Mes vœux ne voient plus
» de limites, et ma pensée a franchi
» les bornes du monde connu. Mo-
» narques puissans qui donnez des lois
» à des peuples sans nombre, le suc-
» cesseur de Charlemagne doit, ainsi

» que vous, marcher au premier rang. » Le courage de ses armées et le génie de la victoire formeront le » foudre prêt à frapper les ennemis de » sa juste puissance.

» Combien il me sera doux, madame, de voir la compagne de mes » destinées se mettre au niveau de mes » projets! Si le soleil éblouit, il est » encore des astres qui brillent d'un » éclat majestueux.

» Je n'asseois pas seulement sur vous » les grandes qualités de la représentation; je vous regarde encore comme » le modèle sur lequel viendront se » former toutes les vertus domestiques » de ma famille, qui doit, ainsi que » vous, être digne de moi. Je la réserve à de grands destins. Formée » sur vos leçons et sur votre exemple,

» j'aime à croire qu'elle ne sera dé-
» placée nulle part.

» Versez, madame, cette expres-
» sion de mes volontés dans l'âme de
» vos enfans et dans celle de mes sœurs.
» Déroulez à leurs regards la carte
» d'un brillant avenir. Rien, je vous
» le répète, ne doit être au-dessous
» de mes glorieuses intentions. »

A ce discours l'impératrice s'était abandonnée aux torrens de la réflexion. La hardiesse des phrases et le gigantesque des projets effrayaient son âme douce et timide. Son imagination avait tout à coup percé un avenir de tempêtes prêt à gronder sur l'horizon européen. Ce sentiment pénible avait douloureusement nuancé ses traits. Une seule phrase fut toute sa réponse,

mais cette phrase fut admirable par son laconisme de situation :

« Je serai, dit Joséphine, tout ce » que je dois être comme épouse, reine » et mère. »

J'ignore si ce discours était vraiment de Buonaparte, mais quand il m'est tombé sous la main, l'écriture en était de lui. Quoi qu'il en soit, quiconque ne réfléchit pas à la *lecture* de pareils morceaux, ne devrait jamais ouvrir un livre. Ne doit-on pas se dire, que si ceux qui étaient présens à la harangue du nouveau prince eussent véritablement aimé leur *patrie* et la cause de l'humanité, ils auraient sur-le-champ signalé le volcan impétueux dont l'irruption devait bientôt couvrir le continent de cadavres et

de cendres. Mais non, placés près du cratère, ils savaient bien que la lave devait les lancer dans un océan d'honneurs et de richesses. Cette mer est tarie, je le sais; qu'importe, ils n'ont plus rien à désirer, s'ils savent être sages et contens du superflu.

Je ne décrirai point l'arrivée du pape à Paris, le faste avec lequel il fut reçu, l'affluence plus curieuse que chrétienne du peuple autour du saint-père. Ces détails ne sont point du ressort de ces mémoires. Je n'ai pas trop de mes crayons pour rendre passablement les traits de Napoléon dans ces grandes circonstances. Les respects de la foule pour la personne de sa sainteté, lui témoignaient assez les ménagemens qu'il devait avoir pour l'auguste personnage. Son intérêt per-

sonnel devint alors le guide de sa politique. Buonaparte n'admettait une religion que parce qu'il la croyait utile au maintien du trône. Une cérémonie religieuse était pour lui une séance du Corps législatif où l'appelait la situation de ses affaires; et la basilique de Notre-Dame ne fut à ses yeux qu'une partie du vaste théâtre sur lequel il devait représenter.

A cette époque tout fut contraint en lui dans ses rapports avec le pape. L'hypocrisie intéressée en fit seule les frais. « Je veux, disait-il à son aide-» de-camp S....., lui faire oublier les » propos indiscrets du cardinal Pac-» ca ». Cette éminence avait dit au saint-père que Buonaparte, simple consul, traitait sa sainteté de généralissime de son armée presbytérienne, et qu'il nom-

mait les archevêques et cardinaux ses chefs de brigade ou ses généraux du culte. Ce fait est vrai; tout ce qui approchait alors Buonaparte le sait comme moi. Cependant les circonstances avaient contraint le saint-père à dissimuler cette insolente plaisanterie, et l'empereur n'épargna rien pour la lui faire oublier. Enfin arriva le jour du sacre, jour fameux dans les annales de la maison Buonaparte.

On n'attendra point ici que je donne les détails de cette pompeuse cérémonie. Ces fastidieux récits se trouvent dans tous les journaux d'alors. Je veux pourtant en tracer le tableau à ma manière; mais le cadre en sera si étroit, que l'ennui n'y saura trouver place.

Dans la saison des frimats, au mois de décembre 1804, le même peuple

qui avait vu conduire son Roi-martyr au supplice, déserte au lever du soleil et ses demeures et ses ateliers; la foule avide et légère se pousse dans les rues, se presse dans les places, s'écrase sur les quais; ceux-là s'accrochent aux parapets des ponts; ceux-ci aux barreaux des croisées; les uns se huchent, à prix d'or, sur de frêles amphithéâtres prêts à crouler; d'autres enfin gravissent le sommet des toits, se penchent dans le vide, et ne laissent entre eux et une mort cruelle d'autre garantie qu'une ardoise mince et friable. — Pourquoi tant d'empressement? pourquoi braver tant de périls? — Regardez le long de ces quais superbes que la Seine arrose; sous le balcon même d'où Charles IX fusillait ses malheureux sujets, voyez mouvoir

une voiture resplendissante d'or; ce char élégant, véritable chef-d'œuvre de l'art et du goût, est traîné par huit coursiers. Si j'en crois mes yeux, la même cavale leur a donné le jour; même poil, taille égale, semblable allure, pareille impétuosité; rien entre eux ne les distingue. Animaux fiers et pétillans, ils semblent s'enorgueillir de leur fardeau; le balancement de leurs panaches les offusque, et s'ils secouent la tête, c'est pour s'en dégager. Impétueux, ils bouillent dans leurs riches harnois, et de nombreux valets les contiennent à peine. — Quel heureux mortel occupe ce char magnifique? — Un particulier obscur, sorti des rochers stériles de la Corse, du sol même où Paoli vit éclipser sa gloire. Fils de parens inconnus, la

bienfaisance de nos Rois a commencé son éducation; son ambition a fait sa fortune et sa gloire, et la faiblesse de la nation lui permet des triomphes. Vous souriez au tableau charmant de ces groupes d'enfans suspendus autour de la voiture; ce sont les fils de *cette* foule de héros qui, depuis quinze ans, fait retentir le monde du bruit de ses exploits.

Cette aimable jeunesse apprend à obéir sous un maître qui ne devait point être le sien. Ces nombreuses voitures qui suivent le char du nouveau monarque, cette multitude brillante et richement équipée qui tourbillonne autour de lui, voilà sa nouvelle cour. Assemblage sublime et bizarre! l'héroïsme et le génie, le mérite et la vertu, la sagesse et le cou-

rage, la bassesse et la turpitude, l'ineptie et la vanité, l'avarice et l'intrigue, tout est là.

Suivez le cortége à la basilique, là, vous verrez, non sans étonnement, un pontife vénérable, le chef de l'Église. Premier vicaire de Jésus-Christ, il a déserté la capitale du monde chrétien. Ses mains augustes vont répandre l'oing du Seigneur sur un mortel à qui rien n'ose résister. Dans une heure la religion aura confirmé un Corse sur le trône de Henri IV.

C'en était donc fait; Buonaparte avait franchi l'espace immense que, de tout temps, il avait désiré mettre entre les autres hommes et lui. Quel mortel n'eût point été satisfait! Les premières puissances avaient reconnu son nouveau titre; d'autres monarques se prépa-

raient à le nommer leur cousin. Quoi qu'on en dise, s'il eût voulu régner d'après les constitutions de l'empire et les lois qu'il avait jurées, c'en était fait, les petits-fils de Saint-Louis n'eussent de long-temps ressaisi l'héritage de leurs ancêtres. L'usurpation avait reçu le sceau des divers partis qu'elle avait éteints; la religion l'avait consacrée. La victoire et l'agrandissement de la France parlaient en sa faveur; et les intérêts de la génération s'étaient fondus avec ceux de l'usurpateur. Que manquait-il à ce dernier pour donner à sa puissance toute la force d'*un pouvoir légitime*? L'amour de la paix, des bornes à ses désirs, et surtout une sage économie de sa puissance envers ses voisins, forts ou faibles. Mais non, il ne devait point en être ainsi, Dieu ne

voulait point donner un démenti formel à l'hérédité des trônes. Il permit que l'usurpateur devint tout à coup despote. Ses ministres, effrayés et timides, n'eurent plus la force de lui montrer le précipice qu'il se creusait lui-même. Quelques-uns même se réjouissaient de le voir y courir. C'était se venger des humiliations dont il les abreuvait. Bientôt la carrière des folles entreprises lui fut ouverte. Si la Sagesse et la Raison vinrent inopinément lui conseiller de ne point s'y lancer sans guide, l'exil ou le mépris furent leur récompense. Il se jeta dans l'arène des combats en furieux, qui demande des victimes et non des conseils. Son cœur fut sourd aux cris du sang, de la religion, de la nature et de l'amitié. On n'enchaîne point un

lion avec des fleurs ; c'est dans le sang de ses victimes, qu'épuisé, il tombe et ne se relève plus. Le cruel ne s'est point fait un ami. Ses fureurs les ont écartés ou fait périr aux champs de la destruction. C'est ce que Buonaparte a fortement éprouvé. Heureux, il fut suivi, couru, fêté ; dans la disgrâce, il fut abandonné ou trahi. Cela devait être ; il avait lassé la patience des uns et rassasié l'avarice des autres.

Une des grandes fautes de Napoléon, c'est d'avoir douté de la stabilité de son règne à son avénement au trône, et d'avoir pris en sens inverse les moyens de consolider sa nouvelle puissance. Il est vrai que les chaînes du despotisme, les ruses perfides et les mesures de rigueur convenaient beaucoup mieux à son caractère que

la clémence et la persuasion. En se plaçant sur un trône usurpé, ne devait-il point prévoir qu'il serait en butte aux propos des divers partis? que la haine, la médisance, la calomnie même s'attacheraient à lui; que la flèche empoisonnée du libelle sifflerait sur sa tête, et que toute sa puissance ne le mettrait point à l'abri du sarcasme chez une nation qui souvent ne l'épargne pas même à ses rois légitimes. Simple consul, il méprisa quelquefois des injures anonymes, et souvent des menaces clandestines; sur le trône que ne fit-il de même? il eût lassé la langue des uns et la plume des autres. Mais non; despote soupçonneux et jaloux, il voulut mettre la pensée aux fers, disposer de tous les secrets, et faire de la moitié de son peuple l'espion

de l'autre moitié. Il n'appartenait qu'au génie de l'enfer d'organiser une haute police secrète aussi dangereuse que celle dont Buonaparte fut le créateur. Machiavel citerait vainement son *Traité du Prince.* Cet œuvre du crime raisonné pâlirait auprès des institutions de l'espionnage impérial. Ce monstre-nain se cachait aux yeux du vulgaire; mais il avait des millions de bras invisibles occupés à fouiller jour et nuit les confidences amicales, les épanchemens familiers, les tête-à-tête de la parenté, l'éclair de la saillie, le silence de la pensée, les vœux secrets du désir et les soupirs de l'opprimé. Tour à tour délateur, juge et bourreau, ce caméléon perfide était un composé de toutes les classes de la société. Gens en place et titrés, écri-

vains et saltimbanques, manœuvres et rentiers, furent secrètement admis à cette association. Les législateurs avaient profondément calculé toutes les gradations de la vie humaine, et savaient les mettre à profit. Les cheveux blancs d'un vieillard inspirent le respect et la confiance ; on ne croit pas que l'homme aux portes du tombeau puisse être encore délateur et méchant : raison de plus pour le mettre aux écoutes J'ai vu des espions courbés sous le poids des ans et caducs. De la tombe au berceau, le génie du mal a bientôt franchi les distances. L'après-midi d'un beau jour de printemps, M. T...ot cherchait sous l'ombrage épais des allées du Luxembourg à distraire son ame des chagrins qui l'oppressaient. Un de ses vieux amis le rencontre,

l'entraîne sur un banc, et là, lui demande le sujet de ses peines. — J'avais deux fils, unique espoir de mes vieux ans; tous les deux ont été déchirés, l'un aux boucheries d'Eylau, l'autre au carnage de Bautzen. Il parlait encore, lorsqu'un jeune enfant de cinq ans, bien mis, beau comme le jour, vint se réfugier entre les genoux des deux amis. Il est, dit-il, poursuivi par sa bonne, qu'en effet ils aperçoivent au milieu de l'allée, tenant à son cou un autre enfant. Les grâces enfantines du petit fugitif intéressent les deux vieillards. Un d'eux le prend sur ses genoux, le console et lui promet de faire sa paix avec sa bonne. Celle-ci ne revient toujours pas. Le vieillard, désolé de la perte de ses fils, continue sa conversation. — Oui, mon

ami, mes chers enfans ne sont plus. Dieu de bonté ! ne frapperas-tu jamais le monstre qui les a traînés aux champs de la mort ! — Je sens tout le poids de votre douleur; je pleure comme vous; mais que de familles en Europe ont de pareils malheurs à déplorer ! Vous appelez les foudres du ciel sur la tête de l'auteur de tous nos maux; vos vœux, je crois, ne tarderont pas à être remplis. La main de Dieu a frappé le Corse, et l'audace de son génie meurtrier ne tient plus contre les forces des alliés.

Le jeune enfant n'avait point perdu le sens de la conversation des deux amis. Doucement il se dégage des genoux qui le portent. A ce mouvement sa prétendue bonne vint à lui. Il s'échappe; elle feint de le poursuivre;

elle le rejoint, et bientôt ils disparaissent.

Voici le fait. Depuis quelque temps M. T.....ot, que l'on savait vivement affecté de la perte de ses deux fils, était fortement soupçonné par la haute police d'être un ennemi juré *de la* personne de l'empereur. M. T.....ot, homme sage, voyait peu de monde; et s'il épanchait quelquefois sa *bile*, ce n'était qu'en présence d'amis dont il était sûr; avec toute autre personne, il était d'une réserve désespérante pour les agens de la police chargés de le suivre et de le trouver en faute. Leurs tentatives avaient été inutiles. Enfin ils remarquèrent que, dans ses promenades journalières au jardin du Luxembourg, il s'asseyait ordinairement sur un banc, et causait quel-

quefois très-long-temps avec un homme qui leur paraissait être son ami. S'approcher d'eux et s'asseoir sur le même banc, c'était les réduire à parler de choses indifférentes. Parmi l'association de la police secrète était une douzaine de jeunes enfans précoces et tous doués d'une jolie figure. Ces faibles créatures étaient stylés au manége affreux de s'introduire au milieu de gens dont l'autorité désirait connaître l'opinion. Leur jeunesse ne pouvait inspirer aucun soupçon ; les personnes s'expliquaient librement en leur présence. Rien de leurs discours n'échappait à la mémoire de ces petits serpens, et bientôt le pâtron qui les envoyait en savait plus qu'il ne lui en fallait pour perdre la personne qu'il faisait épier. Quelques-uns même de

ces enfans n'ayant aucun moyen de s'introduire auprès des personnes désignées, se postaient le soir au coin de la demeure des individus, et lorsqu'ils les voyaient prêts à rentrer au logis, ils poussaient des cris perçans; la personne courait au-devant, leur demandait le sujet de leurs larmes; on se disait un enfant égaré. Un faux nom était pris sur-le-champ; mais, quant au nom de la rue, on ne le savait pas. Cependant on était sûr de retrouver son chemin le lendemain sitôt qu'il ferait jour. Quel homme aurait eu la dureté de repousser un enfant *de six* ans, proprement vêtu et doué d'une jolie figure? On l'hébergeait avec plaisir; il devenait l'ami chéri des enfans de la famille, si elle en avait, et le lendemain le petit monstre perdait

peut-être son bienfaiteur en révélant à ceux qui l'avaient envoyé tous les secrets qu'il avait recueillis dans la maison qui ne lui refusa point l'hospitalité. Ce fut une de ces petites vipères qui se réfugia dans les bras de M. T...ot, au Luxembourg ; la prétendue bonne était une affidée de la même coterie. Deux jours après le malheureux père fut arrêté sur les marches de Saint-Roch. Conduit au secret de la Conciergerie, il ne fut interrogé que cinq jours après. Qu'ai-je fait? se disait-il. J'ai une opinion, mais je ne l'ai jamais manifestée qu'en présence de mes amis. Je suis sûr d'eux comme de moi. Cinq jours après il comparut devant V..... Jugez de son étonnement, lorsque l'inquisiteur lui redit mot pour mot la conversation qu'ils avaient te-

nue, lui et son ami, dans le jardin du Luxembourg. Malgré son trouble, il se renferma dans une dénégation absolue. — Ah ! vous niez, lui dit le redoutable V.....; attendez, je vais vous amener un témoin, qui peut-être forcera vos aveux. A ces mots il donne l'ordre d'amener le compagnon d'infortune de M. T.....ot. Celui-ci, à la vue de son ami, s'écrie, avec l'accent du désespoir : Ciel ! je suis perdu. Perfide ! toi que j'honorais de mon amitié, peux-tu m'avoir si cruellement trahi ! — Vous êtes dans l'erreur, lui dit V...., monsieur ne vous a pas trahi, *il* est au contraire accusé et détenu comme vous. — Impossible, monsieur, il est le seul avec lequel j'ai causé avant-hier au Luxembourg. — Cela n'y fait rien; apprenez que l'air nous apporte les

paroles indiscrètes. — Je suis donc le plus malheureux des hommes! — Oui, accuser son ami et faire à la fois des aveux après lesquels on ne demande plus rien, j'avoue que c'est jouer de malheur. Ces deux infortunés furent dans la suite conduits au château de Ham.

Ces deux anecdotes, où figurent un vieillard et un enfant, prouvent que, pour arriver à leur but, les agens du crime savaient mettre en œuvre et la vie et la mort.

La haute police tendait encore d'autres piéges, qu'il était bien difficile d'éviter, parce qu'il ne pouvait entrer dans l'esprit de les soupçonner. Elle avait à sa disposition une réunion de personnes des deux sexes, que Buonaparte nommait plaisamment *la Co-*

horte cythérienne. Tout ce que la jeunesse, la beauté, les grâces et les talens agréables avait de plus séduisant dans les deux sexes, se trouvait réuni dans cette société. Des hommes superbes, des femmes célestes, la plupart perdus de dettes, affamés *de luxe* ou dévorés de la soif de l'or, se prêtaient, sans rougir, aux affreuses machinations d'un despote qui tremblait même au milieu de ses victimes. Le fait suivant donnera une idée de la manière dont on employait ces dangereux agens.

En 1809, un Hollandais se préparait à faire imprimer à Leipsick un mémoire solidement écrit contre l'intolérable ambition de Buonaparte. Le baron D..... qui, le premier, eut vent de ce projet, s'exprime ainsi dans sa

lettre à l'empereur : « La personne qui » a lu le manuscrit m'a dit qu'elle n'a- » vait jamais vu d'écrits plus solides » et mieux raisonnés. Plein de choses » et de faits, cet appel à tous les sou- » verains porte dans le cœur une con- » viction dont on ne peut se défendre. » C'est l'écrit le plus dangereux que » l'on ait jamais publié dans aucune » langue contre le monarque fran- » çais. »

Il est facile d'imaginer que Buonaparte éveilla sur-le-champ tous ses limiers secrets. L'infortuné Hollandais fut bientôt pris dans le piége que lui tendit M. de M....., qui était à la tête de cette importante expédition. Mais, ô désespoir ! ô surprise de messieurs les inquisiteurs français ! ils fouillent l'infortuné, le dépouillent, dédou-

blent ses vêtemens, brisent les meubles, décousent les lits, les matelas, et mettent en pièces une Vénus de plâtre : rien, parfaitement rien. Le mémoire a disparu. Leur rage ne se décrit pas ; il faut être eux pour en connaître la force. — Qu'est devenu un manuscrit que vous deviez publier ? — Je n'ai jamais rien écrit ; je n'ai jamais eu dessein de publier quelque chose. — Monsieur, on n'en impose pas à mon gouvernement ; le fait existe. Je vous dirai plus ; je n'ai point l'ordre de vous priver de votre liberté ; ma tâche est de vous demander si c'est le *besoin* qui vous a fait écrire ; en ce cas mettez à votre ouvrage tel prix que vous voudrez. Voici un portefeuille bien pourvu ; parlez, et je vais vous solder. Êtes-vous mécontent et sans emploi ? Vous a-t-on

oublié dans le nouveau gouvernement de la Hollande? On est prêt à vous rendre justice. Les rois, vous le savez, ne peuvent tout voir. — Monsieur, de pareilles offres sont séduisantes; je suis au désespoir de ne pouvoir y répondre. On vous a mis dans l'erreur sur mon compte. Je vous le répète, je n'ai jamais rien écrit contre le gouvernement français.

M. de M..., le voyant inflexible et ne pouvant le séduire, le fit conduire en France, où il fut jeté dans une prison d'état. J'ignore laquelle; je n'ai jamais entendu parler depuis de ce malheureux batave. Le porte-feuille où j'ai puisé ces détails n'en dit rien de plus.

Cependant où était le fameux mémoire? Par quel miracle avait-il été

soustrait aux recherches des furets ministériels? Voici comment. Quelques jours avant son arrestation son auteur avait conçu de justes soupçons sur un homme qu'il croyait penser comme lui, et auquel il avait imprudemment fait confidence de son projet. Dans ces dispositions, il crut de son intérêt devoir confier momentanément son précieux manuscrit à certain ami qui résidait aux environs de Prague, et qui, dans ce moment, se trouvait à Leipsick. Cette circonstance seule a fait manquer l'objet principal de la mission de M. de M..... Croyez-vous que l'inquisition secrète en resta là? Non. L'empereur voulait à tout prix le manuscrit, et, quand il vit presque l'impossibilité de l'avoir, il le voulut bien

plus fortement. « Faites comme vous » voudrez, dit-il à de M...., il le faut »; et là-dessus il lui tourna le dos.

Il fallut de rechef se creuser le cerveau; de M..... fit un second voyage en Allemagne. Il vit l'infidèle ami qui avait perdu le Hollandais. Ce monstre n'avait reçu que cinq cents francs pour son crime. Mille écus lui étaient promis au cas de succès. Le projet était manqué; donc, plus de récompense. Dans ses diverses communications avec l'agent français, l'un et l'autre tombèrent d'accord que le manuscrit était déposé chez quelques amis de l'auteur. Écoutez, dit l'allemand. Quelques jours avant l'arrestation du Hollandais, un de ses intimes amis est venu le voir. L'un et l'autre pensent à peu près de même sur le compte de Napoléon. Je

parierais ma tête que le manuscrit est entre ses mains. Cette idée fut un trait de lumière pour l'intrigant de M...— Où est cét homme? — Il habite les environs de Prague, en Bohême. — Son nom? — Schustler. — Sa qualité? — Simple particulier, mais riche; *c'est* un homme de quarante ans, d'une taille au-dessus de la commune, bien taillé, et veuf depuis deux ans, n'*ayant* qu'une fille âgée de quatre ans.—A-t-il de fortes passions? — Il aime beaucoup l'étude, les arts d'agrément, et surtout les femmes. — Il aime les femmes! En ce cas, cet homme est à *moi*. *Si* je réussis, il vous revient mille écus; en attendant, recevez ce billet de cinq cents francs; c'est le prix des avis que vous venez de me donner. De M..... fut bientôt de retour à Paris.

Connaître un homme veuf encore à la fleur de ses ans, et vivement porté pour le beau sexe; désirer introduire chez lui une femme jeune et belle, pétrie de grâces et de talens, certes rien n'est plus facile. Le furet en titre en était convaincu. Les dispositions furent bientôt faites, et son plan fut rapidement conçu. Parmi les nymphes de la cohorte cythérienne, on distinguait avec plaisir la jeune et brillante D....s, née de parens honnêtes qu'elle perdit fort jeune. Sa fortune aurait suffi à ses désirs, si ses désirs eussent été conformes à sa fortune; mais un amour effréné du luxe, et la passion du jeu portée à l'excès, voilà ce qui la perdit. Quand la nature a fait une tête comme la sienne, elle se repose, elle est épuisée. Mademoiselle D.....s avait

trop de beauté pour s'entendre dire qu'elle était belle; c'est la première chose, et j'en ai fait l'épreuve, c'est la première chose, dis-je, que l'on ne pouvait lui dire en la voyant. Peut-on parler quand on est en extase? Ce qui mettait un prix infini à ses charmes, c'est qu'elle oubliait toujours les avoir. Si vous ajoutez à cet assemblage presque divin une connaissance intime d'une foule de talens agréables, vous aurez trait pour trait une fidèle image de mademoiselle D.....s. Réduite aux expédiens pour satisfaire ses goûts, elle fut pendant quelque temps *l'amante* d'un jeune seigneur allemand, qu'elle aurait fini par ruiner, s'il n'eût eu le bon esprit de lui faire payer quinze mille francs par la maison Récamier, et de lui dire un éternel adieu. Elle

fut long-temps sans remplacer cet ingrat.

Cependant elle devint tout à coup l'idole de nos seigneurs modernes. C'était, il est vrai, l'un des plus aimables. Mademoiselle D.....s n'était point avare, point exigeante, mais elle était céleste et prodigue. S'il faut en croire l'épouse de son amant, elle lui coûta cent trente mille francs en quinze mois. Quant à moi, je pense que la jalousie a grossi le mémoire. Quoi qu'il en soit, l'amant, ne pouvant tenir encore long-temps à l'entretien de sa séduisante conquête, a subitement rompu avec elle; mais, en galant homme, il n'a point voulu la laisser au dépourvu. C'est lui-même qui l'a placée à la tête des syrènes vendues à la police secrète. Ce poste n'était pas un des moins lu-

cratifs de l'état. Si les expositions étaient brillantes et difficiles, elles centuplaient le traitement fixe dans l'affaire du mémoire à recouvrer. Personne ne pouvait mieux convenir que mademoiselle D.....s. Elle avait encore, outre ses autres avantages, celui de parler avec facilité la langue allemande. C'était le fruit de ses liaisons avec le jeune seigneur de cette nation. Après divers pourparlers avec de M..., elle reçut un passe-port sous le nom de Brigitte-Adelaïde Saulnier, jeune veuve voyageant en Allemagne pour cause de santé. Ses instructions secrètes portaient :

« Vous vous rendrez directement à » Prague en Bohême. Là, vous vous » informerez secrètement du sieur » Schustler et de sa demeure. Sous

» prétexte d'un air pur et nécessaire
» à votre santé, vous témoignerez le
» désir de vivre à la campagne, et
» ferez en sorte de vous loger le plus
» près de chez lui. Vous ferez bâtir
» s'il est nécessaire; n'épargnez rien.
» On laisse le reste à vos lumières et à
» votre sagacité. »

Arrivée à Prague, mademoiselle D.....s n'eut point de peine à trouver ce qu'elle cherchait. Quant à se loger près de M. Schustler, le hasard la servit au-delà de ses souhaits. A portée de fusil de la maison de ce dernier, il en était une dont le propriétaire, parcheminier de son état, cherchait depuis long-temps à se défaire. Le marché fut bientôt conclu; et pour trente-deux mille francs, elle se vit logée fort commodément et près de

l'homme qu'elle avait l'ordre de séduire. (Je préviens qu'une partie de ce qui suit est calquée sur ses lettres à une de ses plus tendres amies, qui maintenant vit aveugle auprès d'elle.) Notre jeune espionne fut à peine établie dans le canton, qu'elle fut au fait de tout ce qui concernait les affaires de M. Schustler. Elle apprit qu'il allait souvent à Prague. Elle prit des arrangemens en conséquence. Tout son domestique consistait en deux personnes, homme et femme. Elle avait acheté deux beaux chevaux, car peu d'écuyers furent plus adroits qu'elle à les monter. Un jour qu'elle savait M. Schustler à la ville, elle monte à cheval, suivie de son domestique, dans le dessein de rencontrer la voiture de son voisin, quand il reviendrait au logis. En effet elle l'a-

perçut de très-loin. Alors, comme si elle eût été fatiguée de chaleur, elle met pied à terre, s'étend sur le gazon qui bordait la route, rabat son voile, et feint de s'endormir. La bride de son cheval était passée dans son bras gauche. La voiture de son voisin fut bientôt auprès d'elle; tout à coup elle se relève en sursaut, comme une personne qu'éveille brusquement un bruit inattendu. Son cheval effrayé avait reculé quelques pas. M. Schustler, tremblant pour la jeune étrangère, s'était précipitamment jeté en bas de sa voiture. La belle avait relevé son voile. Tant de charmes réunis pétrifient l'allemand; la force et la voix lui manquent; il ne respire plus que pour admirer. Cependant il se rassure.

« Pardon, madame, lui dit-il, si

» j'ai troublé votre repos; j'en serais
» au désespoir, si je ne devais à cet
» accident le plus doux des plaisirs,
» celui de voir ce que le ciel a fait
» de plus beau. »

» Ce que vous appelez avoir troublé
» mon sommeil, est fort peu de *chose*,
» monsieur; quant aux choses hon-
» nêtes que vous avez bien voulu m'a-
» dresser, vous êtes homme et *jeune*
» encore; je sais ce qu'il faut que
» j'en pense. » En disant ces mots, elle s'élance légèrement sur son cheval. L'Allemand, au désespoir de perdre aussitôt la vue d'une aussi *belle* personne, mit timidement les mains sur les rênes du cheval. « Quoi ! dit-il,
» à la jeune inconnue, vous serez assez
» cruelle pour me priver aussi vite
» du bonheur de vous admirer ? Pour

» peu que je vous déplaise, je suis
» prêt à me retirer; mais si vous ne
» répugnez point à m'obliger, dites-
» moi, de grâce, qui vous êtes et à
» qui j'ai l'honneur de parler. »

» Un galant homme n'importune
» jamais. Vous désirez savoir qui je
» suis; c'est à peu près naturel. Je suis
» veuve et Française, et depuis deux
» jours j'habite une assez jolie maison à
» deux portées de fusil d'ici, et dont
» j'ai fait l'acquisition il y a quel-
» ques jours. »

« Quoi! vous seriez la propriétaire
» de la maison Janyek? — Justement;
» c'est le nom de celui qui m'a vendu.
» — Ange du ciel! nous sommes voi-
» sins; de mes croisées je vois chez
» vous. Ah! madame, je suis un mal-
» heureux de ne vous avoir point en-

» quelconque vous ravissait aux sen-
» mens que vous m'avez inspirés, j'i-
» gnore, madame, si je voudrais vivre;
» et cependant je suis père; oh ! oui,
» je suis bon père. » Des larmes rou-laient dans ses yeux.

Madame Saulnier, debout *contre son* piano, en proie à des sentimens qu'elle ne pouvait définir, ne les ayant jamais éprouvés, cherchait en vain sa réponse. Le langage qu'elle venait d'entendre était nouveau pour elle. Ses regards s'arrêtèrent sur M. Schustler; il lui parut alors le plus bel homme du monde. « Venez, monsieur, *lui dit-*
» elle doucement, nous déjeûnerons en-
» semble. Vous m'avez délicieusement
» affligée. Je voudrais que notre liai-
» son fût plus ancienne. — Belle Saul-
» nier, la tendresse que j'ai pour vous

» est d'une antiquité sacrée ; la date » en est au fond de mon cœur ».

Le déjeûner fut paisible. L'amitié fit les frais de la conversation. « Si » vous ne haïssez point ceux qui vous » chérissent, lui dit-il en la quittant, » j'aurai le bonheur, madame, de vous » recevoir chez moi demain à la même » heure. — Vous motivez si bien vos » prières, que l'on ne peut vous re- » fuser. »

Retirée chez elle, madame Saulnier voulut se rendre compte de l'état de son cœur. Elle ne s'en dissimula point les sentimens ; et, comme elle l'écrivit depuis à son amie, elle se dit : « Je » venais séduire, je suis séduite. » Sa métamorphose fut aussi solide qu'elle fut prompte. Elle fut indignée du rôle qu'elle avait joué et de celui dont elle

était chargée. « Je veux être heureuse, » se dit-elle, mais je ne veux point » tromper un galant homme. Demain, » je lui découvre qui je suis et ce » que je fus. » Elle fut reçue de M. Schustler comme le serait un ange parmi nous, s'il était connu. « *Voici*, » lui dit-il, en lui présentant sa jeune » fille, ce que j'avais de plus cher au » monde, il y a quelques jours ; chaque » fois que je la verrai près de vous, » je me dirai : Tous mes trésors sont » réunis. »

Madame Saulnier accabla la jeune enfant de caresses bien sincères ; elle croyait les prodiguer à celui dont elle avait reçu le jour. Elle avait bien promis la veille d'ouvrir son cœur à son aimable voisin ; mais, au moment de faire ces pénibles aveux, son cou-

rage l'abandonna. « En l'absence de » M. Schustler, écrivait elle à Paris, » je suis un lion capable de lui révé- » ler jusqu'aux moindres pécadilles; » est-il présent, je ne suis plus qu'une » poule; tout mon courage est dans mes » regards, et rarement ils s'arrêtent » ailleurs que sur mon amant. »

Depuis deux mois ils vivaient l'un et l'autre dans cet état d'incertitude qu'éprouvent toujours deux véritables amans avant de s'expliquer. M. Schustler voulut en finir d'un seul coup et en deux mots. Un après-dîner qu'il était au salon avec elle, après lui avoir prodigué toutes les preuves d'une passion véritable et fortement sentie : « Si » mon aimable amie, lui dit-il, est » aussi libre que moi; si son cœur » n'est engagé nulle part; si ma per-

» sonné et ma fortune lui conviennent,
» qu'elle se prononce avant deux
» soleils; elle peut être et la mère de
» mon enfant et mon épouse adorée. »

« Avant de répondre à vos offres,
» souffrez, mon digne ami, que je
» vous ouvre mon cœur. Ne craignez-
» vous point de vous repentir de votre
» choix? Savez-vous qui je suis? —
» Arrêtez, madame. Êtes-vous *libre*?
» — Comme l'air. — Ne répugnez-vous
» point à ma personne? Ma fille ne
» vous paraît-elle point un fardeau? —
» Votre fille! je serai sa tendre *mère*.
» Quant à vous, monsieur, je ne puis
» plus le cacher, je vous adore. —
» Et moi, je vous idolâtre. Mainte-
» nant, plus de confidences, plus d'a-
» veux. Si ce que vous avez à me dire
» est en votre faveur, je n'ai pas be-

» soin de le savoir; je ne peux vous » aimer plus tendrement; si au con- » traire ce sont des torts que vous avez » eus, il m'est inutile de les connaître. » Vous ne pouvez jamais être moins » chérie. Moitié de moi-même ! je » n'ambitionnais qu'un secret; il vous » est échappé. Je vous suis cher; je » tombe à vos genoux; en effet, il » y était. — Ce n'est pas là votre place, » lui dit sa jeune amante en le rele- » vant; elle est, elle doit toujours être » sur mon cœur. »

Huit jours après, mademoiselle D....s reçut aux pieds des autels la main de M. Schustler. Il lui restait à remplir la mission dont elle était chargée par le gouvernement français. Elle parla de l'auteur du manuscrit, et de son enlèvement comme d'une affaire dont

elle avait ouï parler. « Quoi! lui dit » son mari, vous avez su cela? Ah! mon » amie, j'ai couru de grands dangers » dans cette maudite affaire. Ce fut à » moi que, quelques jours avant son » arrestation, il remit le fatal manus- » crit; mais à la première nouvelle de » son enlèvement, j'ai brûlé ce mé- » moire. »

Son épouse n'en demandait pas davantage. Elle fit part de ces circonstances à l'agent premier de cette mission, en assurant que sa majesté impériale pouvait être tranquille sur cette affaire. Elle fit, sous divers prétextes, agréer ses excuses de ne pouvoir retourner en France, ayant trouvé, disait-elle, en Bohême, un bonheur que sa patrie ne pouvait plus lui offrir. Son amie, qui depuis devint aveugle, et

qui vit maintenant près d'elle, fut chargée de vendre tout ce que madame Schustler avait laissé en France. C'est ce dont elle s'acquitta fidèlement. Ainsi finit une affaire qui n'avait pas commencé sous d'aussi doux auspices. Ainsi fut rendue à la vertu une femme charmante, qui se reprocha long-temps de s'en être écartée. Plût à Dieu qu'une malheureuse attachée comme elle à la haute police, eût imité son exemple, elle le pouvait; l'infortuné qu'elle livra aux bourreaux lui avait offert de l'épouser. Il était d'une bonne famille. Il fut exécuté dans la plaine de Grenelle, comme agent secret du cabinet de Berlin. Sans la folle passion qu'il conçut pour celle qui l'assassina, et les confidences qu'il lui fit,

le malheureux n'eût jamais été convaincu.

Les exécutions secrètes, l'emprisonnement des personnages les *plus* marquans, furent principalement dus à ce groupe de syrènes et d'*adonis*. Ce fut par un de ces espi*ons que le* gouvernement apprit les projets du baron Imbert : projets où fut sérieusement compromis l'auteur de p*lusieurs* opéras charmans, M. M..... Ce furent les mêmes agens qui donnèrent les plus importans détails sur le général Lemercier, chef des royalistes, *tué au* bourg de Lamothe près *Loudac*. Le chevalier Laa, MM. Dubuc et Rosselin, furent arrêtés sur les indices de deux furets pareils. Les derniers de ces messieurs furent victimes de con-

fidences imprudentes qu'un riche banquier fit à certaine demoiselle qui l'avait séduit, et que la police secrète comptait alors au nombre de ses plus vigilantes sentinelles.

Le prêtre Macarthy, Irlandais, fut passé par les armes, sur un délit totalement supposé par deux espions secrets, auxquels il refusa de prêter quatre mille francs. Ce prêtre était très-riche. Une dame vint exprès à Paris solliciter sa grâce de Buonaparte. « C'est impossible, lui dit-il; riche et » traître, ce serait un meurtre qu'il » fût innocent.

Presque toujours ces dangereux délateurs étaient méconnus de leurs victimes; quelquefois même elles les appelaient au fond de leurs cachots pour en obtenir ou des consolations,

ou des services. Les cruels alors étendaient le baume d'une pitié feinte sur les plaies qu'ils faisaient saigner. D...., de.... P..... fit plus. Le baron de Koly, que le premier il avait signalé à la haute police, lui fit secrètement parvenir, quelques jours avant sa mort, un diamant en signe d'amitié. Le méchant le reçut.

L'inquisition secrète avait encore une autre manière d'arracher des aveux. Chez le ministre même il y avait une chambre où l'on gardait quelquefois le détenu. Là, des inspecteurs bien fins, bien stylés, visitaient le prisonnier, lui parlaient peu de son affaire, et l'invitaient à dîner. La cuisine du ministre fournissait tout ce qu'il faut pour un bon repas, et surtout des vins excellens. Le but était de faire boire

l'individu, et de surprendre ses secrets à l'aide d'une ivresse complète.

En 1812, cette chambre fut témoin d'une scène assez plaisante, où le rôle de l'inspecteur ne fut pas excessivement brillant. Un jeune homme, assez mauvais sujet, fut arrêté comme suspect du crime d'embauchage. Il avait des associés, et trois interrogatoires consécutifs n'avaient pu les lui faire avouer. Il fut conduit chez le ministre. Arrivé là, Savary le retourna en tout sens, et ne put rien en obtenir. Il fit donner secrètement l'ordre de faire sur lui l'essai d'un repas copieux où le bon vin ne fut point épargné. Le jeune embaucheur fût donc conduit dans la chambre destinée à cet effet. On lui lâcha bientôt un des meilleurs dogues de la haute police. On pense bien que

l'offre d'un repas ne pouvait effrayer un gaillard tel que le détenu. Le vin coulait à flots; mais, soit que l'inspecteur fût mal disposé, ou qu'il ne se contînt pas assez, il devint ce qu'il aurait voulu que l'autre eût été; il s'endormit sur la table. L'embaucheur ne perd point de temps : fumeur, il prend une forte bouchée de tabac, la mâche et la pressure dans le verre de l'inspecteur, qu'il remplit de vin : Monsieur, lui dit-il en le réveillant, eh bien ! est-ce que nous ne buvons plus ? Il nous reste encore deux bouteilles. Le dormeur se réveille, balbutie, se rappelle à peine sa commission, boit son verre de vin et s'assoupit de nouveau. Le prisonnier le laisse quelques minutes tranquille, afin de laisser au tabac le temps de faire son effet. En-

suite il le remue brusquement en tous sens, pour voir s'il peut tout entreprendre sur lui. Le pauvre inspecteur était plus qu'ivre-mort. Alors, lui prendre son habit, sa veste et sa cravate, son chapeau, ses souliers et ses bas, se vêtir lestement du tout; ceindre son épée, lui prendre sa montre et quarante-sept francs; chercher la clef dans ses poches, ouvrir et s'enfuir, tout cela fut l'affaire d'un moment. J'ignore ce qui se passa chez le ministre lorsque l'évasion fut découverte. Cette affaire n'a jamais transpiré en France; ce fut à Munich qu'un des amis du héros de la pièce en fit part à mon domestique, qui m'en transmit les détails.

Il est presque impossible de croire à l'énormité des sommes dévorées par la police secrète. Une seule division,

celle que Buonaparte nommait *la cohorte cythérienne*, a coûté, depuis le 10 mars 1812 jusqu'au 22 janvier 1813, cinq millions trois cent trente-deux mille cinq cents francs, pour frais d'enlèvemens, appointemens et gratifications. Le chevalier de Rivoire-Saint-Hyppolite, officier de marine, si fortement compliqué dans la correspondance du général Lemercier, a *coûté* lui seul, depuis 1807 qu'il partit de Madrid où il était attaché à M. Strogonoff, jusqu'au mois d'octobre 1810 qu'il fut arrêté à Amsterdam, quatre cent deux mille francs. Dans cette somme ne sont point compris les frais de transports et d'entretien dans les différentes prisons qu'il a occupé. Il eut continuellement, pendant quatre ans, deux agens invisibles qui le suivi-

rent dans les différentes contrées qu'il parcourut. Son épouse qui, de son côté, fut détenue, pour avoir, déguisée en homme, favorisé l'évasion de son époux au château de Lourde, a coûté soixante-douze mille francs. Le gouvernement était alors si affamé de prisonniers, qu'au château de Ham un enfant de vingt mois y eut son écrou particulier. Cette innocente s'appelait Jemima ; elle était fille de M. Campelle, baronnet anglais et lieutenant-général, détenu alors avec son épouse. Si quelqu'un révoque ce fait, je le renvoie, pour s'en assurer, au sieur Charpin, concierge du château.

Je me bornerai à ces diverses anecdotes sur la haute police secrète. Elles prouvent deux choses : la première, qu'il n'est pas étonnant qu'avec un tel

système d'espionnage, Buonaparte ait presque toujours eu le secret des différens cabinets de l'Europe. La seconde, que le despote, une fois sur le trône, y fut continuellement en proie aux tortures de la crainte et du soupçon. De là cette foule d'entreprises aussi folles que mal conçues; de là ces guerres continuelles sans but et sans motif. Pouvait-il en être autrement d'un homme qui disait hautement à ses ministres: « Pour affermir un nouveau trône, il » faut nécessairement entretenir la » guerre, c'est le seul moyen d'empê» cher les peuples de réfléchir. » Il ne fut pas long-temps sans mettre en pratique ces affreux principes. Un ministre autrichien avait eu l'indiscrétion de dire en présence de quelqu'un vendu à la cour de France : « Buonaparte ne

» nous cherchera plus noise ; il n'a qu'un » aigle, et nous en avons deux. »

Ce mauvais mot, auquel tout autre souverain n'eût point fait attention, mit Buonaparte en fureur. Il écrivit, de sa propre main, à ce qu'il appelait l'insolent ministre : « Je n'avais point » d'aigle, et je vous ai balayés. Mainte- » nant j'en ai un ; quoiqu'il ne fasse que » de naître, malheur aux aigles impru- » dens qui le forceront à sortir de son » aire, il les dévorera. » Il faut ici que je rende justice à un courtisan qui n'a pas toujours fait du bien. M.... eut le noble courage de représenter au monarque, que cette réponse était indigne de son rang. « Depuis quand, lui » dit-il, les rois écrivent-ils à d'insolens » sujets d'un prince étranger ? Est-ce » l'empereur d'Autriche qui a tenu le

» propos? Avec lui seul vous pour-
» riez vous expliquer sans vous compro-
» mettre ; lui seul est digne d'un billet
» de votre main. »—J'aurais volontiers embrassé l'orateur. On ne pouvait, il est vrai, s'y prendre plus adroitement pour faire supprimer le billet : intéresser l'amourpropre d'un prince tel que Napoléon, pour le contraindre à ne point faire une mauvaise action, était d'un politique habile et d'un courtisan consommé. — « Je cède à vos raisons,
» monsieur, lui dit l'empereur en dé-
» chirant le papier ; mais avouez que
» ce billet était fortement conçu. » Ce dernier trait peint l'homme plus qu'on ne croit.

L'Autriche cependant rongeait le frein des circonstances ; le nom de ces belles provinces d'Italie qui n'étaient

plus les siennes, se retrouvait dans tous ses souvenirs, et journellement sous la plume de ses écrivains. Buonaparte qui, de son côté, ne soupirait que des chocs guerriers, ne faisait rien pour faire oublier à François II qu'il n'était que le quatrième souverain du continent. Cet état de choses ne pouvait durer. De part et d'autre on courut aux armes. Je ne décris point les combats; si j'en parle quelquefois, c'est pour faire connaître ou des faits ou des traits isolés que ne peuvent savoir ceux qui, dans les états-majors, rédigent le récit des batailles. La veille de l'affaire d'Austerlitz, Bonaparte dit : « Si demain je » suis vainqueur, mon cousin Fran- » çois ne m'enverra pas demander la » paix, il viendra la chercher lui-mê- » me. » Cette journée s'annonça sous

les plus favorables auspices. S'il est des momens où l'officier est obligé d'aiguillonner le soldat, à la bataille d'Austerlitz il n'eut besoin de son autorité que pour le retenir. J'ai vu seize hommes sur deux rangs, un enfant, tambour à leur tête, marcher, la *baïonnette* croisée, sur deux pièces de canons. Il fallut toute l'autorité d'un général de brigade que l'empereur leur envoya pour les arrêter. « Je vous obéis, dit » le sergent au général; mais ce sont » deux pièces de canons dont vous me » faites fort; voyez donc, il n'y a pas » trente hommes de cavalerie. » L'officier supérieur ne put s'empêcher de rire. Si de pareils traits dérident le front, il en est qui broyent l'ame. Sur un lac glacé s'étaient retirés quinze, vingt mille Allemands; que sais-je com-

bien ? Écoutez ces mots du seul homme qui pouvait les sauver. « Général, cou- » rez à l'artillerie, ne faites point tirer » sur ces bataillons, c'est la glace » qu'il faut briser ; foudroyer cette » masse, coûterait du temps, il faut » l'engloutir. » En effet elle fut engloutie.

Ce que Buonaparte avait prévu arriva. Le chef du corps germanique, le roi de Bohême, celui de Hongrie, l'empereur d'Autriche, François II, vint trouver dans sa baraque un Corse victorieux, l'appela son frère, et le supplia de se contenter de sa couronne de France, de l'Italie, des Pays-Bas, d'Inspruck, etc., etc. Le modeste vainqueur promit de ne rien demander autre chose pour le moment, aux conditions qu'il lui so-

rait payé, pour prix de sa modération, quelques millions d'or. Ce n'était pas trop pour avoir englouti d'un seul coup vingt mille hommes. Poètes, prenez vos lyres, célébrez le conquérant !

Si l'empereur de Russie et François II ménagèrent Buonaparte lorsqu'ils pouvaient le traiter avec rigueur, c'est que tous deux, hommes justes et souverains équitables, ils ont voulu expier la faute qu'ils ont faite en se ménageant chacun une entrevue avec lui. S'ils avaient pu prévoir la masse d'orgueil que ces deux entrevues ont ajoutée à sa présomption naturelle, ils n'y auraient jamais consenti. Le gain de vingt batailles aurait moins enflé sa vanité que ces deux rencontres préméditées. A peine l'empereur d'Au-

triche l'eut-il quitté, qu'il ne put s'empêcher de dire : « Puisque mon cousin est réduit à venir me voir, je » pourrai, quand il faudra, visiter » toute la famille. » On fit, dans le moment, peu d'attention à cette phrase, mais je ne l'oubliai pas.

Ce fut peu de temps après la paix de Presbourg que le genre de mes fonctions changea. Tout à coup mes honoraires furent plus considérables, il est vrai, mais je n'approchai plus si souvent le monarque, quoique cependant il me fût permis de le voir tous les jours. J'éprouvai un véritable dépit de ne pouvoir plus être témoin de ses actions les plus secrètes, de ses tourmentes épileptiques, et des explosions de sa folle ambition. Je rentrai dans la classe ordinaire de ceux

qui l'approchaient; je ne vis plus que ce que tous les autres pouvaient voir comme moi. Répéter ce que tout le monde sait n'entre point dans mon plan ; quelques anecdotes peu connues, d'autres infidèlement rendues ou totalement tronquées, dont j'ai été le témoin, rempliront le reste de cet ouvrage, jusqu'au moment où j'ai quitté Buonaparte.

Après la bataille d'Iéna, l'empereur établit son quartier-général à Brunswick, dans le palais du duc de Veymar. La duchesse n'avait point pris la fuite; elle s'était retirée, avec ses femmes, dans une des ailes du château. Nous y avions précédé l'empereur; des domestiques nous avaient indiqué les appartemens. Buonaparte arrive, ivre de sa victoire, impétueux, bouil-

lant de gloire; sa tête était perdue. Dans la seconde pièce, la duchesse se présente à lui. — « Qui êtes vous, » lui dit-il? — La duchesse de Veymar. » — Je briserai votre mari. Je ne lui » laisserai pas un moment de repos. — » Sire, son devoir, l'honneur et son » rang lui commandaient le parti qu'il » a pris. — Il a perdu la tête, vous » dis-je, lorsqu'il a cru pouvoir me » résister. Je vous le dis, madame, » le cabinet de Berlin, depuis long- » temps, m'outrage et me pressure; » je lui ferai rendre gorge. La no- » blesse prussienne, insolente et bra- » vache, apprendra qu'on n'insulte » point impunément mes ministres; je » veux la réduire à mendier son pain. »

La duchesse vit bien que l'instant n'était pas favorable; elle se retira. Le

lendemain, un gentilhomme vint de de sa part s'informer comment le monarque avait passé la nuit. — « Bien, » très-bien; dites à madame la duchesse que je la remercie, et lui » demande à déjeûner. »

J'ignore ce qui se passa pendant le repas; mais en rentrant chez lui, Buonaparte fit les plus grands éloges de la duchesse. « C'est, disait-il, une » femme de mérite, pétrie de grandes » qualités; je ferai beaucoup pour elle; » oui, beaucoup; elle sauvera son » mari. »

En peu de temps, presque toute la Prusse fut conquise, et l'on préluda à la paix de Tilsitt. « Si Guillaume, » disait-il, accepte la paix aux conditions proposées, il fera bien; je la » lui donnerai. S'il la refuse, il fera

» noblement, et me rendra service. » Cette paix coupe la ligne de mes projets. » L'empereur eut à Tilsitt une entrevue avec la reine de Prusse. Il disait la veille à l'un de ses généraux : « C'est, dit-on, une belle femme. » — « Ce sera, répondit le courtisan, une » rose près d'une touffe de lauriers. »

Le commencement de cette entrevue fut charmant, délicat même. « Je » croyais bien, dit Buonaparte à la prin» cesse, voir une belle reine; mais » vous êtes, madame, la plus belle » femme du monde. » Des roses étaient dans un vase, il en prit une et la lui présenta. — « Nous nous connaissons » bien peu, dit la reine, confuse et » timide; puis-je agréer les sentimens » de votre majesté ? — Acceptez, ma» dame, acceptez; c'est un doux pré-

» sage de l'amitié que je veux désor-
» mais vous porter, ainsi qu'à votre
» époux. » La reine reçut la rose. Cette princesse était pâle et tremblante. Une de ses dames en fut alarmée. — « Ras-
» surez-vous, madame, dit l'empereur
» à la reine; je suis tout à *vous; si*
» je puis faire quelque chose pour
» vous obliger, ne me privez point
» de ce plaisir. » La reine gardait le silence. Il insista plusieurs fois sur le même sujet. Enfin elle lui demanda, d'une voix timide, la place de Magdebourg pour son fils. — « Magde-
» bourg ! s'écria-t-il en se relevant tout
» à coup, Magdebourg ! madame,
» Magdebourg ! Mais, vous n'y pensez
» pas. N'en parlons plus », et ils se séparèrent. Ainsi finit cette ouverture. On s'est permis de la raconter autre-

ment; on a prêté des phrases grossières au monarque. Le récit que j'en donne ici fut écrit sur les lieux.

J'aurais quelque chose à dire ici sur les campagnes suivantes et la bataille d'Eylau; mais elles se trouvent dans mon *Précis*, ainsi que des détails relatifs à la guerre d'Espagne. Je renvoie le lecteur à cet ouvrage.

Buonaparte, au comble de sa gloire, était, après la paix de Friedland, le premier monarque de l'Europe. Depuis long-temps il désirait une postérité, et Joséphine désespérait de lui donner des enfans. Plus d'une fois C... et M..... avaient été les confidens de ses peines à ce sujet. « Je suis là-dessus, leur disait-il, d'une faiblesse extraordinaire; je ne puis affliger mon épouse, et cependant je sens qu'il

» faudra que j'en vienne à cette extré-
» mité. »

Les deux conseillers lui prouvèrent que ces scrupules étaient vains ; que le bien de l'Etat et la stabilité du trône exigeaient impérieusement qu'il avisât aux moyens de se donner un héritier. Buonaparte fut, dans cette affaire, infiniment moins despote que ne le comportait son caractère. Il hésita longtemps avant de se déterminer. L'amitié qu'il portait à Joséphine est réellement un fait inexplicable, d'après la sécheresse de son cœur. Néanmoins, C..... et M..... lui travaillèrent si bien l'esprit, que la perte de Joséphine fut résolue. Ce fut C..... qui se chargea de la pressentir sur cette grande résolution. C'est alors que cette princesse déploya toute la fermeté de son carac-

tère. A peine C..... était-il à son début, qu'elle l'arrêta. « C'est en vain, mon-» sieur, lui dit-elle, que vous biaisez » avec moi. Ne me déguisez rien. Dans » vos regards, je lis le sort qui m'at-» tend. J'en avais quelques soupçons ; » mais j'aimais à les croire mal fondés. » Maintenant que le voile est déchiré, » allez dire à Sa Majesté que si ma » perte est absolument nécessaire à » sa gloire, je suis prête à faire les » plus grands sacrifices. »

Buonaparte, en apprenant cette réponse, laissa échapper ces mots : « Je » le savais bien ; elle est bonne, tou-» jours bonne. » Il n'en donna pas moins l'ordre de travailler sans délai à faire annuller son mariage. Tout le monde sait comment la partie civile

et celle du clergé se sont comportées dans cette affaire.

L'impératrice ne se permit aucune plainte, aucun reproche. Elle n'écrivit qu'une seule lettre à son époux. La voici:

« Si Votre Majesté a pris définitive-
» ment le parti de me ravir le nom
» de son épouse, titre seul dont j'é-
» tais jalouse, et dont je faisais tout
» mon bonheur; si votre gloire, si la
» prospérité de votre Etat, dépendent
» absolument de ce sacrifice immense,
» pour moi je suis prête à le faire. Ce
» ne sont point les honneurs dont vous
» m'avez environnée que je regrette;
» une seule chose brise mon cœur, je
» ne serai plus votre épouse; je ne
» serai plus votre amie, la déposi-
» taire de vos peines; je ne serai plus

» là pour vous donner des consolations.
» Qui me remplacera ? O mon Dieu !
» que cette jeune princesse donne à
» l'époux que je nomme ainsi, pour la
» dernière fois, tout ce que depuis si
» long-temps il désire, un héritier !
» Qu'épouse heureuse et tendre mère,
» elle se fonde dans les intérêts de son
» époux, comme je me suis toujours liée
» à ceux de son bonheur !

» Votre Majesté peut maintenant ré-
» diger l'acte qui va briser les liens de
» la nature, et mettre entre vous et moi
» les barrières de l'indifférence. »

JOSÉPHINE.

L'empereur fut visiblement ému à la lecture de ce billet. Mais son émotion ne fut que passagère. C..... était là. Buonaparte lui dit seulement,

« Avouez, monsieur, que cette femme-
» là fait regretter de n'être pas sultan. »

Qui devait remplacer Joséphine? Quelle princesse devait abandonner une famille illustrée par ses aïeux pour venir donner sa main au monarque qui commençait la sienne? Ce fut là le sujet de plusieurs conférences. Buonaparte était fortement prononcé pour une princesse russe; son conseil, comme de raison, fut de son avis. Mais au moins on eut la prudence de sonder le terrain. Le chef de la famille où l'on voulait entrer parut assez favorablement disposé; mais une mère, impitoyable sur cet article, vint tout à coup rompre en visière à ce grand projet. Elle ne promettait rien moins que d'enterrer l'épouse future dans les déserts de la Sibérie, si l'on s'entêtait à la faire im-

pératrice des Français, reine d'Italie, etc., etc. On eut le bon esprit de ne rien publier de ce refus, et l'on se tourna d'un autre côté.

L'Autriche n'était plus en état de refuser quelque chose à l'empereur des Français. Le sacrifice de l'archiduchesse était nécessité d'Etat. Le dévouement de cette auguste victime ferma bien des plaies à sa patrie, et si l'Allemagne était reconnaissante, après de mûres réflexions, car la statue qu'élève la légèreté est aussi fragile que le sentiment qui la met sur le piédestal, un souffle la renverse; si l'Allemagne, dis je, doit une statue à qui lui a rendu les plus grands services, c'est à Marie-Louise. Son union avec Buonaparte a donné le temps à l'Autriche de respirer. Le prince de

cette nation a sagement mis à profit ce laps de repos; le matériel de ses armées s'est refait; ses finances se sont mises au niveau de ses besoins autant que les circonstances pouvaient le permettre; le courage national a repris son à-plomb, son ministère plus d'énergie; enfin l'Autriche s'est mise en état d'écrire ses volontés à côté de celles de l'ambition, et de les soutenir. Buonaparte, de son côté, enchaîné par les charmes de sa jeune épouse, endormi dans sa candeur virginale, a trop longtemps négligé de se mettre à la tête de ses opérations ministérielles et militaires. Quand un lion s'est déclaré le roi d'une forêt au détriment des autres, il ne faut pas qu'il s'endorme à l'ombre d'un beau chêne, il faut que conti-

nuellement il rugisse autour de son domaine usurpé.

Le respect, l'époque et les circonstances m'interdisent la description de la première entrevue de Napoléon avec la jeune archiduchesse; mais je laisse librement une profane pensée voltiger sous les voiles du lit nuptial. Quel tableau, que la vierge des Césars dans les bras d'un bourgeois d'Ajaccio! Dieu des événemens, tes volontés sont impénétrables! Tout à coup un nouveau royaume, et son fils fut proclamé roi de Rome.

Epoux fortuné, heureux père et puissant monarque, il y avait là de quoi satisfaire dix ambitieux, mais non pas Buonaparte; un génie malfaisant, que sans cesse il caressait, l'entraînait sans cesse du côté des

champs de bataille. Les plus puissans princes de l'Allemagne, maîtrisés par la fortune de cet ambitieux, se coalisèrent avec lui contre la Russie. Quelques-uns de ces princes n'entrèrent dans la coalition que dans l'espoir d'aider l'armée française à s'engouffrer dans les déserts glacés de la Russie; la suite a prouvé que leurs conjectures étaient fondées.

Le récit de ces deux dernières campagnes est partout, et je suis trop Français pour rouvrir des blessures que le temps commence à peine à cicatriser.

Depuis le départ du Kremlin, Buonaparte fut méconnaissable tant au moral qu'au physique. Il faisait des fautes en proportion de ses pertes. Le 18 octobre, la cavalerie du *roi de Naples* fut battue par les Russes. Buona-

parte, en apprenant cette nouvelle, devint furieux; il en attribua hautement la faute au roi : « S'il n'est sol- » dat que quand il fait chaud, qu'il » retourne au mont Thabor. » Ce discours outrageant était de la dernière inconséquence dans un moment où l'empereur allait avoir besoin de toutes ses forces et de tous ses guerriers. J'ignore si Murat fut informé de ce propos; mais depuis cette époque jusqu'à sa retraite de l'armée, il fut avec son beau-frère d'une froideur qu'il déguisait à peine. Ce dernier mit le comble à son mécontentement en chargeant le prince Eugène du commandement en chef de toute l'armée. Le roi de Naples, le cœur gros de ressentimens contre son beau-frère, reprit bien vite la route de ses États. Voilà de ces

fautes que toute la rhétorique des flatteurs ne peut justifier.

L'empereur, de retour à Paris, ne mit plus de bornes à ses demandes. Partout il trouva la même facilité; nulle résistance de la part de tous les corps de l'État; il leur avait fait partager sa devise: » Le dernier homme et le dernier sou » m'appartiennent. » Cette condescendance à toutes ses volontés fut ce qui le perdit. Il crut alors ne pouvoir lasser ni les hommes ni les choses. Ecoutez-le dire à son épouse : « J'ai fait de grandes » pertes, madame; mais je puis les ré» parer en peu de temps. Je connais » mon peuple, je l'ai trop engagé pour » qu'il recule. Il m'a donné ses fils, les » fils m'amèneront leurs pères ; mes » trésors sont dans toutes les poches, il

» me suffit de les demander. Je n'avi-
» lirai point le trône, je sortirai de
» cette lutte avec ma gloire. » Il aurait fait les plus grands sacrifices pour se venger du prince royal de Suède, qui ne voulait point se sacrifier à ses fureurs. Rien ne fut négligé pour le perdre dans l'esprit du roi. Ennemi juré de toute communication franche et loyale, toutes ses réponses furent tortueuses, insignifiantes et susceptibles de diverses interprétations. Le prince royal, qui avait l'exemple de l'Espagne devant lui, s'aperçut du piége qu'on lui tendait. Il n'ignorait pas que Buonaparte avait dit à ses ministres, que le seul moyen de l'établir en Suède était d'y semer la division entre le prince et le roi. Pour arrêter le mal à sa source, il résolut d'aborder franchement la ques-

tion avec l'empereur, par le moyen du chargé d'affaires, M. le chevalier de Signeul. « L'amitié de la Suède pour » la France, était-il dit dans cette note, » lui coûte plusieurs provinces; sa ma- » jesté l'empereur des Français a solen- » nellement promis de les lui faire re- » couvrer, ou l'en faire indemniser » par d'autres provinces à la portée de » la Suède : si cette promesse n'est » effectuée, la Suède a rompu avec la » France. » Une explication aussi pré- cise déconcerta le cabinet de Saint-Cloud, et Buonaparte eut un ennemi de plus. Aussi, disait-il à M.... : « Ber- » nadote apprend le Suédois, ce serait » un coup adroit de lui faire achever » son cours à Vincennes. » La présence de Buonaparte devenait de jour en jour plus nécessaire en Allemagne. Il

fit ses préparatifs, et dans peu de jours il arriva à Dresde. Nous étions au mois de mai 1813; les batailles du 19, 20 et 21 rétablirent l'honneur de nos armes et les affaires de l'empereur. Tout à coup l'Autriche déclare solennellement qu'elle agira contre le premier qui ne voudra point la paix. A cette nouvelle, Buonaparte dit au maréchal M.... : « C'est contre moi qu'elle agira, » dans la position où je suis, je ne puis » ni ne veux faire la paix. »

Le 22, il me fit partir avec plusieurs personnes de sa maison, avec l'ordre de nous rendre à Mayence auprès de l'impératrice, où lui-même arriva le 26. Il était visiblement agité; quelque grand projet se méditait. Le 28 mai, je le vis tout à coup entouré de gens que je connaissais depuis long-temps pour

l'avoir servi dans les grands coups de main. De grands conciliabules avaient lieu tous les jours, mais on prenait grand soin de les dérober à l'impératrice. Les courriers s'échangeaient continuellement entre la cour d'Autriche et le quartier-général des Français. Le 6 avril, deux régimens de cavalerie, venus de Dresde, furent logés aux environs de Mayence. Le même jour, l'empereur ouvrit des dépêches de Vienne. J'ignore ce qu'elles contenaient ; mais elles le mirent en gaieté; il y eut sur-le-champ grand conseil secret. La cavalerie reçut l'ordre, dans la nuit, de se tenir prête à monter à cheval. Le lendemain un autre courrier de la même cour remit des dépêches qui firent bientôt disparaître la joie de Buonaparte. Il repartit presqu'aussitôt pour Dresde et l'impératrice pour sa capitale.

Maintenant, si j'ose en croire les observations que je fis alors sur tout ce qui se passait à Mayence, je suis presque certain qu'il ne s'agissait rien moins que d'y attirer l'empereur d'Autriche, par le moyen de l'impératrice; d'arrêter ensuite ce prince, qui serait devenu un ôtage des dispositions de son cabinet. Si ce n'est qu'une conjecture, elle n'est pas sans fondement.

L'Autriche venait de nous déclarer la guerre. Tout ce que Buonaparte avait alors d'hommes de bien, de généraux expérimentés, de véritables amis de la patrie, et même de sa personne, lui conseillèrent de se retirer sur le Rhin; vainement le maréchal M... lui représentait que la Bohême, pays inexpugnable, menaçait notre droite et nos derrières. Il convenait

d'une partie de ces vérités, mais ne voulait point, pour cela, se décider à la retraite. Le général Oudinot, militaire consommé, soldat intrépide, couvert de blessures, mais très-mauvais courtisan, lui fit parvenir un mémoire détaillé, plein de force, de raison et de choses, dans lequel on trouvait cette phrase : « Si votre majesté veut retirer » toutes ses garnisons, les réunir à son » corps d'armée, se retirer ensuite sur » le Rhin, jeter les troupes les plus fa- » tiguées dans de bons cantonnemens, » faire prendre position aux autres, » votre majesté pourra encore dicter » des conditions de paix aux alliés. »

Ces conseils étaient hardis, il est vrai ; mais ils étaient sages et *décisifs*, eux seuls pouvaient sauver l'empereur et son territoire. Le mémoire fut lu à

la hâte et rejeté sans autre explication.

Tout projet, tout conseil de retraite lui devint alors odieux, et leurs auteurs couraient de grands risques.

Le général Jomini, chef de l'état-major du troisième corps d'armée, fut obligé de s'enfuir pour avoir démontré la nécessité d'un mouvement rétrograde.

Quelques jours après cet événement, je tombai sérieusement malade. J'obtins la permission de revenir en France. Je fus obligé de rester à Châlons. La voiture avait tellement empiré mon mal, que les médecins me dirent que je n'irais pas jusqu'à Paris, si je continuais ma route. Je restai à Châlons jusqu'au 26 novembre ; mon épouse vint me chercher pour me ramener à Paris, où je fis une rechute qui me re-

tint au lit jusqu'au 16 février. J'ai beaucoup regretté et je regrette encore de n'avoir pu suivre Buonaparte jusqu'à sa chute, non pour insulter à son sort, il est déchu, il est puni ; mais pour examiner sa tenue dans les derniers momens de son pouvoir expirant.

Mes observations sur lui commencèrent au berceau de sa puissance, il n'eût pas été indifférent pour moi de les terminer à l'agonie de son pouvoir. Cependant, moi qui l'ai mieux connu qu'un autre, je ne puis me faire une idée de la manière dont il a fini. Je savais qu'il attachait beaucoup de prix à la vie ; mais je croyais qu'il en attachait davantage à la domination.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

to